LE ROMAN CANADIEN

ROMAN CANADIEN INÉDIT

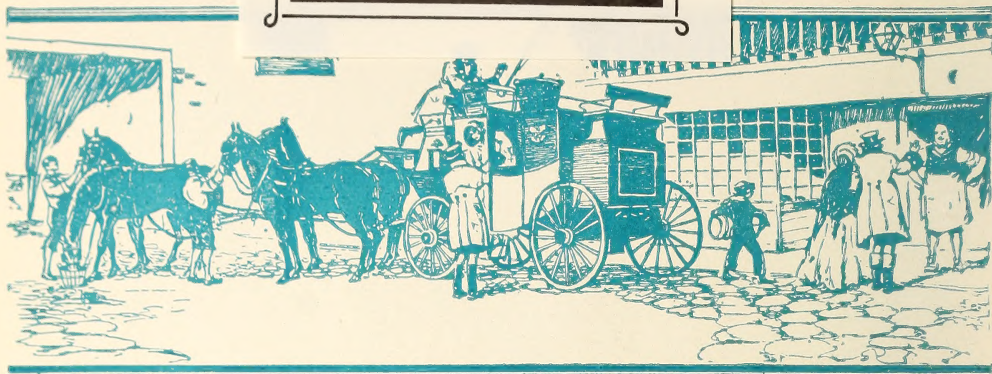
JEAN FÉRON

L'ESPION des HABITS ROUGES



25¢

ÉDITIONS ÉDOUARD GARAND, MONTRÉAL



L'ESPION DES HABITS ROUGES

(2 ième Édition)

Roman canadien inédit

PAR

JEAN FÉRON

Illustrations d'Albert Fournier



"LE ROMAN CANADIEN"
Editions Edouard Garand
1423, 1425, 1427, rue Ste-Elisabeth
Montréal

DU MÊME AUTEUR

ROMANS :

La Métisse. Editions de luxe, format 7½ par 5½	I vol.	**75c**
L'Aveugle de St-Eustache (deuxième édition)	I vol.	**25c**
Le Philtre Bleu.	I vol.	**15c**
Fierté de Race.	I vol.	**25c**
La Femme d'Or.	I vol.	**15c**
La Revanche d'une Race.	I vol.	**25c**
La Besace d'Amour.	I vol.	**25c**
Les Cachots d'Haldimand.	I vol.	**25c**
La Taverne du Diable.	I vol.	**25c**
Le Patriote.	I vol.	**25c**
Le Manchot de Frontenac.	I vol.	**25c**
La Besace de Haine.	I vol.	**25c**
Le Siège de Québec.	I vol.	**25c**
Le drapeau Blanc.	I vol.	**25c**
Les trois Grenadiers.	I vol.	**25c**

Théâtre

La Secousse: pièce dramatique en trois actes. .	I vol.	**25c**

Paraîtra prochainement:

Le Capitaine Aramèle. Roman.

De cet ouvrage il a été tiré 15 exemplaires sur papier spécial; chacun de ces exemplaires est numéroté en rouge à la presse.

L'ESPION DES HABITS ROUGES

PAR JEAN FÉRON

Illustrations d'ALBERT FOURNIER



PREAMBULE

Saint-Denis!. . .

. . Quel souvenir impérissable ont laissé sur ton sol ardent ceux-là qui, après les crépitements de la mousqueterie et les éclats du canon, lançaient dans ton ciel leurs cris de victoire! Quelle généreuse semence de patriotisme ont répandue avec leur sang ces hommes qui se battaient courageusement pour les libertés canadiennes!

. . Saint-Denis!. . .

Après bientôt un siècle tu mires encore dans les ondes claires du Richelieu ton histoire! Ton clocher, tes maisons, tes bosquets, tes champs, tes collines sont là encore les fiers témoins de tes prodiges! Ils ont peut-être changé de physionomie, mais ils gardent la même âme sereine et fière! Et qui n'aurait de fierté à laisser voir les magnifiques blessures reçues pour la défense de la cause sacrée? Qui ne s'enorgueillirait d'avoir vécu et de vivre encore dans l'ombre douce de héros quasi légendaires? Sparte, Athènes, Rome, Carthage, dans l'Antiquité, vivaient au souffle impétueux de leurs héros! Plus rapprochés de nous, Québec et Ville-Marie auréolaient notre Histoire par les exploits de leurs vaillants défenseurs! Mais l'épopée ne pouvait être complète sans toi, ô Saint-Denis! Elle n'était pas complète sans Saint-Charles, sans Saint-Eustache, sans Odelltown! Non. . . pour compléter cette épopée splendide il

fallait non seulement des guerriers le sang pur répandu à larges flots, il fallait encore le sang des martyrs... Oui, l'échafaud devait ceindre d'une auréole plus brillante encore ceux qui étaient les vrais enfants de la race!

Saint-Denis!...

..Un nom, à lui seul, t'illustre à jamais : un nom étranger, un nom anglais, mais un ami et un défenseur de la race outragée... Wolfred Nelson! Ah! tu frémis, ô Saint-Denis! quand on profère ce nom? Quel nom!... Rien que ce nom c'est déjà une Histoire! Wolfred Nelson... superbe héros! L'Antiquité l'eût placé au rang des dieux! L'été, quand tombe le crépuscule, quand les eaux du Richelieu semblent murmurer une complainte ancienne, quand les feuillages en frissonnant semblent raconter une légende des temps héroïques, quand la brise souffle doucement comme une musique de luth aux accents d'une mélancolie inexprimable, on croit entendre son nom cent fois chuchoté par mille voix invisibles... Wolfred Nelson! Car son image est là, vivante toujours, de même que son nom est partout! Quand les vents descendent des coteaux, ils apportent à notre ouïe le nom de Nelson; quand on se penche sur la nappe miroitante du Richelieu, on voit la figure énergique de Nelson! Si, par un soir d'hiver et sous la lune pleine, un villageois franchit le village, l'ombre de cet homme grandit et se profile hautement sur la neige... et l'on croit apercevoir la silhouette de Nelson! Ah! comme il l'avait parcouru ce petit village paisible et heureux! De son pied rude il en avait foulé chaque pouce de terrain. Dix, vingt fois par jour il avait, de sa démarche saccadée, traversé ou longé ce chemin du roi allant à ses affaires, courant à ses malades. Tantôt il passait pédestrement de son pas militaire, tel un chef d'armée visitant son quartier général; tantôt à cheval, droit et imposant dans les étriers, comme un général passant en revue ses troupes avant le coup de clairon qui annoncera les premières charges; tantôt en voiture, conduisant lui-même une jument noire pleine de feu, comme un tranquille bourgeois qui va visiter ses amis. Comme il était salué... tous les chapeaux s'enlevaient sur son passage! Les femmes et les jeunes filles s'inclinaient, quelquefois gauchement, mais avec tant de respect. Les enfants agrandissaient des yeux admiratifs à la vue de cet homme à l'allure si martiale. Lui, quoique sa physionomie eût une apparence de froideur, rendait aimablement le salut en souriant, disait un bon mot aux enfants. O Nelson! aujourd'hui comme naguère Saint-Denis te salue! Que dis-je? toute la race te salue, valeureux Nelson! Et si ces paysans que tu estimais étaient d'une belle race, tu étais, toi, de race non moins belle et d'une race dont tu voulus sauver l'honneur! Tu portais un grand nom... un nom qui avait illustré l'Histoire de ta nation, et c'est pourquoi tu voulus conserver à ce nom toute sa gloire!

Saint-Denis... Saint-Charles... Saint-Eustache... magnifique trilogie!

Papineau... Nelson... Chénier... autre trilogie non moins magnifique! Avec de tels noms comment une histoire peut-elle s'effacer? Comment une race peut-elle ne pas survivre?

Ainsi pensait l'âme canadienne en ces temps éloignés, ainsi elle pense encore chaque fois qu'elle se mire dans les pages sublimes de son Histoire! Ainsi elle pensera en 1937!...

I

L'ESPION

Le 23 novembre 1837, au matin, le village de Saint-Denis de Richelieu était soudainement mis en émoi par la nouvelle que des Patriotes avaient arrêté sur le chemin de Saint-Ours un émissaire ennemi, et plus justement un espion. Cet espion venait de Montréal et avait été envoyé par John Colborne avec ordre de surveiller les Patriotes de Saint-Charles, de s'assurer de leur nombre et de leurs moyens de défense, de prendre les noms des principaux meneurs et de faire rapport au colonel Gore en garnison à Sorel.

Voilà ce qu'on se disait de bouche à bouche. Mais un Patriote affirmait que l'espion précédait les troupes de Sorel commandées par Gore en personne et Crompton, son aide-de-camp, et que ces forces armées se dirigeaient vers le camp retranché de Saint-Charles à six milles de Saint-Denis. Il fallait donc admettre que cet espion avait déjà fait des relevés minutieux, qu'il avait surpris quelques secrets des Patriotes et que, maintenant, il conduisait les troupes du gouvernement avec la certitude que celles-ci surprendraient les insurgés

inopinément, les tailleraient en pièces et raseraient leurs travaux militaires et, peut-être aussi, leurs villages.

Il est vrai que les Patriotes n'avaient rien de précis sur les desseins de l'ennemi, mais on savait pour certain que le colonel Wetherall, qui commandait la garnison de Chambly, devait marcher contre Saint-Charles, et alors on ne s'étonnait pas que Gore vint tenter de se joindre à lui, afin que, avec des forces doubles, l'ennemi pût plus aisément dompter l'insurrection.

Quoi qu'il en soit, sur les routes qui se déroulaient entre Sorel et Saint-Denis et entre Chambly et Saint-Charles, les chefs des insurgés avaient aposté ça et là des factionnaires chargés de surveiller ces routes et de signaler la venue de troupes ennemies. C'est ainsi que l'espion était tombé entre les mains de deux Patriotes qui surveillaient la route entre Saint-Ours et Saint-Denis. Interrogé, l'inconnu avait refusé de répondre; et les deux Patriotes, pour obéir probablement à des instructions précises, avaient conduit leur prisonnier au village de Saint-Denis pour le remettre entre les mains du docteur Wolfred Nelson, qui avait été reconnu comme le chef suprême des insurgés de la vallée du Richelieu. Mais là, au village, il s'était trouvé quelqu'un à qui le prisonnier n'était pas tout à fait inconnu, et l'on sut bientôt que le soi-disant espion était un nommé André Latour, de nationalité canadienne-française, et lieutenant d'une compagnie de volontaires en garnison à Montréal. Que cet homme fût espion ou non, une chose certaine, comme le pensaient les Patriotes, c'était un ennemi.

On conduisit donc le prisonnier chez Nelson. Mais celui-ci était parti pour Saint-Charles avec Papineau; les deux chefs étaient allés faire une revue du camp et donner des instructions nouvelles aux officiers qui y commandaient.

En attendant le retour de Nelson, le prisonnier fut conduit à l'auberge de dame veuve Rémillard, à l'extrémité ouest du village et sur le chemin du roi qui du village formait la rue principale.

Il était environ six heures du matin. Le temps était nuageux et froid. A l'arrivée du prisonnier et de ses deux gardiens les habitants du village étaient pour la plupart plongés dans un bon sommeil. Tout y était calme et silencieux. Mais ce ne fut pas long que l'arrestation de l'espion était connue, et bientôt on put voir les volets s'ouvrir, les fenêtres s'éclairer, les cheminées fumer, et dix minutes ne s'étaient pas écoulées qu'une bonne partie de la petite population entourait avec curiosité le prisonnier et ses gardiens. C'est alors qu'un jeune officier de Nelson, qui habitait Montréal, reconnut cet André Latour. Et peu à peu la nouvelle pénétrait dans tous les foyers, si bien que, lorsqu'on atteignit l'auberge, presque toute la population faisait cortège.

L'auberge fut envahie.

La tenancière venait de se lever. Une lampe et les hautes flammes de la cheminée éclairaient la salle commune.

Le prisonnier, dont les deux mains étaient liées derrière le dos, fut assis près du foyer, et ses deux gardiens en recommandèrent la surveillance à la tenancière, disant qu'ils devaient aller reprendre leur poste sur la route.

—C'est bien, répondit la brave femme. D'ailleurs, je trouverai bien quelques patriotes pour le surveiller.

Les deux hommes burent chacun un grand verre d'eau-de-vie et s'en allèrent.

Jusqu'à ce moment les villageois étaient demeurés sur la réserve à l'égard du prisonnier, et personne n'avait paru mal intentionné à son égard, attendu qu'on désirait savoir ce que dirait le docteur Nelson. L'auberge comptait environ une quarantaine de personnes, des hommes d'âge mûr et des jeunes gens pour la plupart; mais il y avait aussi sept ou huit femmes qui, curieuses, avaient vivement jeté un châle sur leur tête et étaient venues voir ce qui se passait. Les hommes s'étaient assis aux tables qui garnissaient la salle et avaient allumé leurs pipes, tout en commentant à voix plutôt basse l'incident. Les femmes, réunies en groupe au milieu de la pièce et non loin du prisonnier, faisaient aussi leurs commentaires mais à voix plus haute et avec plus d'animation que les hommes. Ceux-ci de temps à autre se faisaient servir des liqueurs par la tenancière qui répondait avec empressement.

C'était une accorte commère, pas laide, grasse et gaie. Agée d'environ quarante-cinq ans elle possédait un visage encore sans rides, au teint clair et coloré qu'animaient des yeux noirs d'un vif éclat. Sur ses cheveux très noirs encore elle portait un bonnet de toile écrue et autour de son cou un fichu de soie mauve. Quant au res-

te, elle était vêtue comme les autres femmes du pays, corsage d'indienne ou de coton et jupe d'étoffe grise.

Dame Rémillard était très estimée dans le village et de tous les gens qui la connaissaient. C'était une femme hospitalière et généreuse, bonne chrétienne et excellente patriote. Avenante, sa clientèle augmentait constamment au lieu de diminuer, et l'on disait qu'elle faisait des affaires d'or. Aussi, nombre de veufs et vieux garçons avaient-ils essayé de lui faire la cour dans l'espoir d'obtenir sa main, mais Dame Rémillard avait fait savoir qu'elle ne songerait pas à se remarier tant qu'elle aurait sa fille avec elle. Cette décision avait paru définitive, et les pauvres soupirants qui, probablement, soupiraient après le magot plutôt qu'après la femme elle-même, avaient donc retraité, mais sans perdre tout à fait l'espoir de se voir un jour ou l'autre d'heureux élus.

Ce matin du 23 novembre 1837, Dame Rémillard avait l'air plus vive que d'habitude, plus avenante, et un large sourire ne quittait pas ses lèvres qui s'ouvraient sur de forts belles dents.

Elle parcourait la salle avec un cabaret sur lequel étaient posés un flacon et des verres. Elle servait elle-même les consommateurs. Quand le flacon était vide, elle allait derrière un petit comptoir placé dans un angle de la pièce et en prenait un autre.

Mais Dame Rémillard ne servait pas toujours ainsi: lorsqu'elle avait sa fille ou une servante elle demeurait à son comptoir pour y recevoir la monnaie. Elle abandonnait à sa fille ou à sa servante la tâche d'aller à la ronde dans la salle.

A mesure que se vidaient les verres, ce matin-là, les têtes s'échauffaient et les voix s'élevaient. Tous les hommes fumaient à grosses bouffées, de sorte qu'une boucane bleue planait comme un brouillard entre le plancher et le plafond bas, et dans ce brouillard on ne distinguait que confusément les silhouettes humaines.

A un moment, la tenancière offrit du vin aux quelques femmes présentes. Elle les fit approcher du comptoir, disant :

—Il n'y a pas que les hommes qui ont le droit de boire, les femmes aussi!

Cette invitation fut acceptée sans déplaisir.

Dame Rémillard versa du vin rouge dont elle vida elle-même allègrement une bonne tasse.

Les villageoises firent claquer leur langue et ne manquèrent pas de nombreux éloges sur la qualité du vin. Naturellement on entama la conversation avec la tavernière sur le compte du prisonnier vers qui ces braves femmes glissaient plus d'un regard furtif et défiant.

Une d'elles avait dit :

—Vous devez connaître cet espion, Mame Rémillard?

La tenancière ne répondit pas, mais ses lèvres esquissèrent un sourire énigmatique.

Les femmes s'entre-regardèrent, ébauchant elles aussi un sourire qui pouvait clairement signifier : "Elle le connaît, mais elle ne dira rien!"

Puis de nouveau chacune de ces femmes lançait un coup d'oeil inquisiteur vers l'espion.

Celui-ci se trouvait assis de profil au coin de la cheminée. Cette cheminée occupait une partie du mur à gauche en entrant dans la salle. L'escalier conduisant à l'étage supérieur en frôlait le manteau. Dans l'angle du fond ouvrait la porte de la cuisine et entre cette porte et la cheminée s'élevait une haute pile de bûches de bois d'érable et de bouleau. Dans l'angle opposé se dressait le comptoir. Tel qu'il était placé le prisonnier se trouvait donc à faire face aux occupants de la salle.

Nous avons déjà dit qu'il avait les mains liées derrière le dos. Il était vêtu d'un ample manteau gris, comme en portaient les Patriotes, et coiffé d'un chapeau de feutre noir à larges bords. Son front disparaissait tout entier sous ce chapeau, et l'on ne pouvait bien voir que ses yeux, son nez et sa bouche. Avec sa tête un peu penchée vers la poitrine, son menton s'enfonçait dans le collet de son manteau. De gros souliers le chaussaient lourdement, et ses jambes étaient emprisonnées dans des molletières de cuir noir.

Si l'on ne pouvait pas voir son visage en entier, on en découvrait suffisamment pour se convaincre que le prisonnier était un jeune homme âgé de pas plus de vingt-cinq ans.

De bonne taille, il pouvait avoir quelque élégance sous des vêtements moins grossiers. Son visage, aux traits assez réguliers, était pâle et fatigué, mais les regards brillants de ses yeux bruns accusaient l'audace et l'énergie. D'ailleurs, il levait rarement ses yeux qu'il tenait attachés sur les flammes du foyer. Ses lèvres minces es-

quissaient un sourire dédaigneux qui semblait y être stéréotypé.

Qui était ce jeune homme?...

Quelqu'un avait dit qu'il se nommait André Latour et faisait partie d'un corps de volontaires au titre de lieutenant. En effet, André Latour était le fils d'un riche négociant de Montréal qui, comme beaucoup de Canadiens-français de cette époque, avait laissé pencher ses sympathies du côté des Loyalistes anglais qui, par tous les moyens, essayaient d'enlever aux Canadiens leurs droits, leurs coutumes et leur langue. On demandait que le Bas-Canada fût administré par un régime exclusivement anglais, qu'on n'y parlât qu'une langue et qu'on fît disparaître jusqu'au dernier vestige des lois civiles françaises. On voulait, en outre, que les Canadiens fussent exclus des emplois publics. Bref, on travaillait à l'extinction totale de la nationalité française de Québec.

André Latour, après ses études faites, avait préféré le métier des armes au négoce en lequel son père avait songé à l'initier. A ce propos, disons que, à cette époque si troublée, un bon nombre de Canadiens français et dont plusieurs étaient des officiers remarquables, étaient enrôlés sous les drapeaux britanniques; mais nous devons leur rendre cette justice que la plupart, sinon tous, n'avaient pas pris du service pour combattre leurs compatriotes. Bien que les esprits fussent très exaltés, malgré que bien des rumeurs batailleuses circulassent par tout le pays, tant dans le Bas-Canada que dans le Haut-Canada où, à certains moments, on croyait voir éclater un volcan, personne n'osait croire avec assurance à une insurrection, pour la bonne raison que le peuple n'était nullement préparé ni armé pour jeter le défi aux troupes du gouvernement canadien. Au vrai, l'insurrection existait, elle était dans les esprits, mais les insurgés ne voulaient pas prendre la responsabilité de l'offensive. Mais cette offensive, les Patriotes la prirent d'une certaine façon, et il arriva que des compatriotes durent porter des armes meurtrières contre des compatriotes. Les événements devaient transformer en ennemis des hommes de même origine et de même sang.

C'est ainsi que, ce matin de novembre, André Latour se voyait traité comme un ennemi.

Un quart d'heure s'était écoulé depuis que s'en étaient allés les deux gardiens du prisonnier, lorsque la porte de l'auberge s'ouvrit pour laisser entrer un douzaine de Patriotes dont un seul cependant était armé d'un fusil.

—Ah! ah! les compagnons! s'écria l'un des arrivants, il paraîtrait qu'on nous a amené un espion?

—On sait ben! répondit un des villageois attablés en pointant Latour avec sa pipe. Regardez-y donc le nez, là!

Le prisonnier venait de lever la tête pour jeter un rapide coup d'oeil sur les nouveaux venus.

Le Patriote qui venait de parler et qui portait un fusil en bandoulière, s'approcha de la cheminée, se pencha et regarda sous le nez de Latour.

Puis il se releva, se redressa, fit entendre un sifflement et regardant toute la salle qui venait de faire silence :

—Dames et Sieurs de la compagnie, nasilla-t-il avec une expression de surprise comique, je veux que le Bon Guieu me pardonne tous mes péchés... mais c'est pas un espion... c'est une espionne!...

—Une espionne!

Tout le monde bondit d'étonnement.

—Es-tu fou, Farfouille Lacasse? cria Dame Rémillard de son comptoir.

—Fou... non! répliqua gravement celui qu'on venait de nommer Farfouille Lacasse. Mais j'ai peut-être mal vu et mal regardé!

—Regardes-y encore sous le nez, Farfouille! cria un jeune homme, un Patriote aussi, mais tout petit, et qui pour mieux voir sauta sur une table à pieds joints. Car toute la salle se pressait en rond près du prisonnier.

Farfouille Lacasse, puisque tel était son nom, se rapprocha de nouveau et avec précaution du prisonnier, tout comme il aurait fait d'un animal dangereux, et tout en relevant le bord du chapeau qui couvrait la tête de l'espion, il disait :

—J'y vas doucement, comme faisait mon grand-père qui levait les couvertes pour me sacrer une claque parce que je dormais mieux le matin que le soir...

D'un geste brusque il enleva tout à fait le chapeau du prisonnier, puis exécuta un bond en arrière, exclamant :

—Ah! batèche... j'avais ben mal vu... c'est un espion!

On se mit à rire à la ronde.

Mais une voix nasillarde clama :

—Un espion!... Un espion!... Ah ben! à bas l'espion... à bas l'espion!

—Tais-toi donc, Landry! commanda Dame Rémillard en perdant son sourire et en fronçant ses sourcils noirs!

Tout le monde se retourna, et tous les regards virent debout sur une table le petit bonhomme qui avait l'instant d'avant crié à Farfouille Lacasse de regarder le nez du prisonnier. Oui, c'était un petit homme, maigre, la figure longue et très brunie par le hâle, la pipe aux dents et fumant à grosses bouffées, un bonnet de laine rouge vif planté sur l'oreille gauche, et les deux mains dans les poches de sa capote grise. Ses jambes fines et fortement cagneuses étaient serrées dans les jambières de bottes sauvages, et dans cette pose il avait une mine si drolatique qu'on se mit à rire de nouveau.

—Faut pas rire! s'écria la tenancière en jetant un regard courroucé au petit homme; ça va l'encourager!

—Moi, Mame Rémillard, j'ris pas, répliqua Landry avec un grand sérieux... c'est eux autres qui rient! Moi, j'dis seulement : à bas l'espion!

—C'est vrai, Mame Rémillard, renchérit Farfouille Lacasse, c'est un espion, et vous savez qu'un espion c'est dangereux! Ça se fourre le nez partout, ça vous guette si ben que vous êtes pas capable de lever le couvercle de la casserole sans qu'on voie ce qu'il y a dedans! Vous pouvez pas fermer les yeux une seconde, parce que si vous fermez les yeux ça peut vous donner un coup dans l'estomac, ou ben dans l'ventre. Non, faut pas se fier à un espion! Si vous parlez, ça vous écoute; si vous vous grattez, ça vous entend; si vous reluquez quelque part, ça reluque aussi; et même si vous pensez à quelque chose, ça devine ce que vous pensez! Eh ben! ma grande foi du bon Guieu! cet espion-là est pas dans nos parages rien que pour se promener, il a dû sentir quelque chose, et je serais pas étonné qu'il ait joué quelque tour aux Patriotes! Donc, moi, Mame Rémillard, que ça vous fâche ou que ça vous fâche pas, j'dis comme Landry : A bas l'espion!

Landry poussa un cri de joie, un cri si aigu qu'il faillit briser les tympans des villageois, et il se mit à sauter une gigue sur la table.

Les villageois et les villageoises, dont l'esprit était quelque peu échauffé par l'eau-de-vie et le vin, se mirent à rire encore, puis à murmurer, à chuchoter... Et tout à coup plusieurs voix crièrent :

—A bas l'espion!

—Moi, je propose qu'on lui mette une corde au cou! clama Landry.

—Eh bien! vous autres, demanda Farfouille Lacasse qui, debout, droit comme un pin, haut de taille, se tenait devant le prisonnier, les deux mains appuyées sur le canon de son fusil et face aux villageois... Eh bien! vous autres, dit-il, qu'est-ce que vous en dites? Est-ce qu'on va le pendre, ou si on ne le pendra pas?

L'exaltation augmentait. D'autres Patriotes et villageois pénétraient dans l'auberge à tout instant et venaient grossir la réunion. Maintenant les femmes se mêlaient aux hommes, et çà et là on formait des groupes agités, discutant à voix basse ou haute, faisant des gestes qu'on pouvait interpréter assez facilement, car ces gestes étaient menaçants, car les regards froncés se posaient souvent avec colère sur le prisonnier. Des hommes et des femmes allaient de groupe en groupe, interrogeant :

—Eh bien! qu'est-ce qu'on va décider?

Les uns déclaraient qu'ils étaient pour une exécution sommaire; d'autres, plus indécis, hochaient dubitativement la tête. Mais tous fumaient avec acharnement, comme s'ils eussent attendu du fond de leur pipe l'inspiration qui leur manquait. La salle s'assombrissait dans une fumée grisâtre au travers de laquelle la lampe n'apparaissait plus que comme un point rouge, ou comme un tison qui s'éteint. Les physionomies devenaient de plus en plus indistinctes dans cette boucane que les allées et venues des villageois déchiraient, mais qui se reformait de suite, telle la vague coupée par la proue d'un navire se rejoint peu après et se ressoude. Les voix se haussaient et se confondaient, les paroles se heurtaient en résonnances diverses, de sorte qu'on ne pouvait plus bien saisir ce qui se disait. Au reste, ceux qui se parlaient n'avaient pas l'air de bien s'entendre ou se comprendre eux-mêmes. Et au-dessus de ce charabia zigzaguait la voix criarde de Landry. Lui, n'était presque plus visible dans le nuage de fumée qui le cerclait. Il demeurait toujours juché sur sa table, lançant après une large bouffée un jet de salive, dansant, sautant, giguant, et toujours avec son bonnet de laine rouge qui effleurait les poutres enfumées du plafond. Il criait :

—Farfouille vous l'a dit, mes amis : c'est dangereux, un espion! Faut pas attendre que ça vous coupe le cou ou que ça vous déclenche un coup de fusil dans l'oeil ou dans l'nez!

—Mais vas-tu bien te taire, Landry! faisait chaque fois Dame Rémillard demeurée derrière son comptoir d'où elle surveillait ses hôtes avec une inquiétude que manifestaient nettement ses traits.

Landry lui décochait un sourire narquois en clignant de l'oeil et reprenait, la voix plus perçante :

—Vous savez, les amis, un espion c'est comme qui dirait un serpent : ça se glisse entre vos jambes sans que vous vous en aperceviez, et puis ça vous darde tout d'un coup! Moi, je me méfie des espions comme des serpents!

Or, Landry soufflait sur des braises déjà ardentes, et la tenancière, naturellement, redoutait que sa maison ne devînt le théâtre d'un drame affreux.

Le prisonnier ne paraissait nullement se préoccuper de ce qui se passait autour de lui. Farfouille Lacasse lui avait remis son chapeau sur la tête, et, les yeux toujours rivés sur la flamme du foyer, toujours avec ses lèvres dédaigneusement souriantes, celui qu'on appelait l'espion demeurait indifférent en apparence. Du reste, la fumée des pipes l'empêchait de bien voir cette foule grondante de villageois et de Patriotes, et le tumulte des conversations ne lui permettait pas de saisir le sens des choses qu'on se jetait confusément en paroles entrecoupées de jurons, de coups de poings sur les tables, d'exclamations, d'éclats de rire, de toussements et de frottements de pieds sur le plancher. Cependant, de temps à autre il levait un regard perçant sur la silhouette de Farfouille qui lui tournait le dos et le masquait à demi aux yeux des Patriotes et villageois.

Quant à Farfouille, comme une sentinelle vigilante, il demeurait appuyé sur le canon de son fusil et, sans impatience, calme, attendait la décision de l'assemblée. C'était un grand diable d'homme que ce Farfouille Lacasse, fils de paysan, âgé de vingt-deux à vingt-trois ans, qui, à la saison d'hiver, s'en allait dans les bois pour ne revenir chez son père qu'au printemps à la reprise des travaux de la terre. On le disait chasseur émérite, et tireur de première force. Il était très blond, pas laid, et d'un caractère, et peu de coureurs des bois pouvaient le suivre au travers de la forêt. Chaussé de raquettes, il allait à pas de géant. Habituellement Farfouille Lacasse partait pour les bois le surlendemain de la Toussaint; mais cette année-là le docteur Nelson lui avait dit, un jour :

—On a besoin de toi et de ton fusil, Farfouille, cet automne.

—Ah ben! monsieur le docteur, vous n'avez qu'à me prendre. Faut-il aller vous tuer un chevreuil?

—Non... mais tu auras peut-être a défendre ton village contre les soldats du gouvernement... tu me comprends?

—Si je vous comprends... avait souri le jeune chasseur, je vous crois ben! C'est bon, je serai au poste!

—Tu as des balles et de la poudre?

—En masse, monsieur le docteur!

—C'est bon, on comptera sur toi!

Et Farfouille était demeuré pour défendre son village.

Mais il n'était pas un meurtrier, pas plus que les villageois et les Patriotes réunis dans l'auberge de Dame Rémillard n'étaient des assassins. Tous ces gens étaient menacés, et ils voulaient se protéger. Papineau leur avait dit que la parole était impuissante à se faire entendre à Québec, à Montréal, à Kingston et à Londres, et qu'il ne resterait bientôt plus qu'à faire parler les fusils. On avait donc apprêté le peu de fusils qu'on avait. Aussi, croyait-on être dans son juste droit en exécutant un compatriote qui était un traître et un espion, par conséquent un ennemi dangereux! Si c'était la guerre, on prenait un droit de guerre: pas de quartier, point de merci! Voilà le point sur lequel on essayait de s'entendre parmi ces gens honnêtes, braves et courageux qui, dans les jours ordinaires, n'eussent pas troublé l'écho du firmament, et qui, paisibles, retirés dans leurs affaires et leurs foyers, croyant fermement que ce pays était le leur puisqu'il était l'oeuvre de leurs aïeux, assurés qu'ils avaient droit aux libertés dont ils avaient toujours eu la jouissance, ne demandaient que la paix, la tranquillité et le respect qu'on doit à tout homme digne de ce nom et à toute race fière de son origine!

Alors, un silence relatif s'établit et presque toutes les figures se tournèrent du côté du prisonnier et de Farfouille Lacasse.

—Eh ben? interrogea ce dernier.

—Je pense, dit un des Patriotes, qu'il faudrait lui faire son affaire.

—Moi, dit un autre, j'serais d'avis qu'on attende le docteur!

—Et moi, qu'il faudrait tout au moins savoir ce que dirait Ambroise Coupal!

—Et moi, cria Landry, j'dis que le docteur lui ferait lui-même son affaire! Et j'dis encore que Coupal lui passerait son sabre au travers du ventre à cet espion-là!

—Oui, dit Farfouille, je pense çà aussi. Mais l'embêtant, c'est que le docteur n'y est pas ni Ambroise Coupal!

—C'est pourquoi, reprit Landry, j'dis qu'on n'a pas le temps d'attendre! Qui est-ce qui nous dit que les Rouges viendront pas tout d'un coup nous cracher dans la figure!

—T'as raison, Landry! cria une voix forte. Moi je vote mort à l'espion!

Cette fois un cri général s'éleva en une condamnation presque unanime :

—Mort à l'espion!

Et cette fois le prisonnier se troubla et pâlit.

Mais Dame Rémillard se précipita dans le demi-cercle où se trouvaient le prisonnier et Farfouille.

—Faut pas lui faire de mal! cria la brave femme en élevant ses mains au plafond. Faut pas rien lui faire ajouta-t-elle, avant que le docteur ait dit son mot!

Mais une des femmes riposta sur un ton aigre :

—Mame Rémillard, si on lui fait pas de mal à cet espion-là, il pourrait bien nous en faire lui! Faut pas attendre les coups, vaut bien mieux les prévenir!

Ces paroles furent accueillies avec enthousiasme.

—Oui, reprit une autre femme, si on se débarrase pas de cet espion, il pourra s'esquiver, puis revenir avec une armée de Rouges!

Le chahut reprenait de plus belle. Landry demanda le calme et le silence.

—Mes amis, dit-il, j'vas vous dire ce qu'on devrait faire... son procès de suite! Je lui demanderais : es-tu un espion ou non?... S'il dit oui, cri cra, crac! on lui décharge trois fusils dans les entrailles-et-bénies! S'il dit non... et ben! faudra attendre le docteur ou ben Coupal!

—Bravo, Landry! exclama Farfouille en frappant le plancher de la crosse de son fusil. Eh ben! les amis, est-ce que vous dites bravo aussi?

—Oui, oui... cria toute la salle exaltée, et c'est Farfouille qui fera crac avec son fusil!

—Moi! se mit à rire le jeune chasseur, je vous crois! Tenez! vous allez voir ça comment on fait crac!

Aussitôt il fit un saut en l'air et se mit à faire tourner son fusil au bout de ses doigts.

Toute l'assemblée poussa un cri d'étonnement et d'effroi, et tout le monde recula devant le fusil qui tournait avec une rapidité effroyable. Farfouille, l'oeil bleu rivé sur le fusil, souriait. Landry dansait une gigue sur la table en poussant des cris perçants. Et cette fois le prisonnier regardait Farfouille Lacasse avec stupeur et admiration. Puis ce dernier lança le fusil en l'air. L'arme heurta violemment le plafond et redescendit avec la vitesse d'une balle...

Un "Ho"! d'effroi partit sur les lèvres pâles des braves villageoises.

Mais Farfouille venait de rattraper son fusil, et de suite il faisait un nouveau saut et criait en imitant certain officier anglais qu'il avait déjà entendu :

—Attention!... Ready!... Fire!...

Comme il ne savait pas un mot d'anglais, il prononçait "Attenshune."

Puis, ayant dit, il porta la crosse de son fusil à l'épaule et mit en joue quelques flacons de Dame Rémillard posés sur une tablette derrière le comptoir. Mais la tenancière s'élança en avant et d'une main hardie saisit le canon du fusil, clamant :

—Arrête! Arrête! Farfouille... ne casse pas mes bouteilles!

—Ah! ah! ah! se mit à rire Farfouille en abaissant le canon de son fusil, vous avez ben fait Mame Rémillard de mettre la main sur mon fusil, parce que sans ça... Oui, je lui mettrais toute la charge dedans comme je l'aurais mise dans l'estomac d'un anglais!

Un éclat de rire général circula.

—Eh ben! Farfouille, cria Landry en désignant l'espion. Ce type-là, c'est pas un anglais; mais c'est peut-être pire! Demande-lui donc s'il est un espion, car faut lui faire son procès.

—Ah! tais-toi donc, Landry dit encore Dame Rémillard, tu sais ben que c'est sans bon sens cette affaire de procès!

—Eh! riposta avec aigreur Landry, c'est à vous de vous taire la mère Rémillard, sans quoi on va penser que vous êtes pas une patriote!

—Hein! moi, pas une patriote! rugit Da-

me Rémillard violemment souffletée par cette riposte.

Tous les yeux se fixèrent curieusement sur la tavernière qui était devenue très rouge.

—Oui, je suis une Patriote! reprit-elle avec force, et on le verra ben avant longtemps.

—En ce cas, laissez-nous donc faire! répartit Landry dont les yeux brillaient comme des flammes. Voyons, Farfouille, fais le juge!

—Ah! béniche! par exemple, fit Farfouille en retirant son bonnet de loutre, me v'là dans les honneurs par-dessus la tête! C'est égal, on va faire son devoir!

Et il se tourna vers le prisonnier qu'il considéra avec un air moqueur.

Le silence se fit de toutes parts. Le prisonnier regarda Farfouille dans les yeux hardiment, mais toujours avec son air dédaigneux. Mais cette mine dédaigneuse n'impressionna nullement le Patriote.

—Sir, dit-il sur un ton grave, vous allez me répondre devant tout le monde ici si vous êtes un espion ou point! Si vous êtes un espion, pan! ça y est! Si vous êtes pas un espion, ça n'y est pas encore à c't'heure, mais ça pourra y être un peu plus tard! Voyons! béniche...

Et se tournant vers la salle attentive, il hurla :

—Attention!... Ready!... Fffff...

Un immense éclat de rire retentit sous le plafond bas. Le prisonnier lui-même ne put s'empêcher de sourire devant la comique physionomie de Farfouille qui, très sérieux, essayait encore de finir le mot "Fire", mais ne parvenait pas à faire entendre autre chose qu'un long sifflement.

—Hola! cria une voix courroucée parmi les villageois, ce n'est pas le temps de faire des farces! Les Rouges peuvent arriver à tout moment!

—Laissez-les donc arriver! se fâcha Farfouille. D'ailleurs, on a du plomb pour les recevoir.

Et, cette fois, d'une voix rude et impérative, il demanda au prisonnier :

—Eh ben! prisonnier, est-ce qu'on est un espion ou point?

L'autre haussa les épaules et ne répondit pas.

—Qui ne dit mot consent! clama une femme.

—Ça y est! A mort l'espion! rugit Landry du haut de sa table.

—A mort! A mort! clama toute la salle.

Mais Farfouille branla la tête, s'appuya sur le canon de son fusil et demeura immobile et muet.

—Eh ben! Eh ben! qu'est-ce que tu fais là? demanda Landry avec étonnement.

Et le même étonnement se manifestait sur tous les visages.

Farfouille grave comme une statue de pierre, hocha encore la tête sans parler.

Alors, Landry poussa un rugissement, sauta à terre, fendit la masse des villageois et se rua comme un tigre enragé sur le prisonnier.

Mais Farfouille, d'une poigne solide, le saisit au collet et le rejeta dans la foule des villageois et Patriotes.

La stupeur était à son comble, mais personne n'osait parler. Tous les regards se fixaient sur Farfouille.

Après le premier moment de surprise, Landry se rapprocha de Farfouille et demanda :

—As-tu perdu l'aviron, Farfouille? Tu me sembles d'aller de travers!

—Non, répondit gravement le chasseur. Moi, Landry, je tue pas un canayen; et vous autres, les amis, vous tuez pas non plus un canayen!

—Mais, pourtant tout à l'heure... voulut dire Landry.

—Tout à l'heure, je faisais des histoires; mais à c't'heure c'est du sérieux!

—Oui, mais cet homme est un espion et un traître! cria Landry exaspéré par le calme de son ami.

—C'est vrai! approuva une partie de la salle. Cet homme est un traître, et ce n'est pas un canayen! Mort Mort!

—Mort!... hurla Landry en arrachant à Farfouille son fusil.

La salle applaudit à ce geste.

—Landry! Landry!... cria Dame Rémillard pour protester.

—Laissez donc faire, la mère! vociféra un villageois. C'est pas vous qu'on tue, et c'est pas votre garçon non plus! Mort à l'espion!

—Mort au traître! Mort à l'espion! cria la salle entière une dernière fois.

Puis un silence effrayant se fit, car Landry mettait le prisonnier en joue, presque à bout portant.

Farfouille Lacasse jeta une imprécation.

—Si vous tuez, vous autres, des canayens qui sont pas armés, moi je m'efface!

—Va-t'en, sans-coeur! cria Landry. Moi

je tire... Allons! traître, ajouta le jeune homme sur un ton résolu, fais ton signe de croix, car je tire...

Un nouveau silence se fit... Dans ce silence une voix de femme au timbre sonore et grave résonna et sembla descendre de l'étage supérieur :

—Landry... proféra la voix, tu ne tireras pas!

Les Anglais survenant à l'improviste et aux bruits de leurs canons n'auraient pas produit un effet plus curieux: la salle entière se statufia et tous les yeux s'élevèrent vers le haut de l'escalier où venait de paraître une jeune fille vêtue de blanc.

Landry frémit de tout son être et abaissa vivement son arme.

Le prisonnier lui-même tressaillit. Puis il pâlit et baissa la tête pour regarder les flammes du foyer, comme s'il avait eu peur de regarder cette jeune fille qui venait de sauver sa vie.

Mais Dame Rémillard, elle, jeta un cri de joie en proférant ce nom :

—Denise!... Ma Denise!...

La jeune fille descendait lentement l'escalier, une de ses mains fines glissant sur la rampe luisante. Et c'était une belle fille de vingt-un ans, grande, élancée, élégante même, très brune et ressemblant fort du visage à Dame Rémilalrd. Ses cheveux très noirs, comme ceux de sa mère, fins, légers et ondulés formaient deux bandeaux, couvraient à demi les oreilles et se terminaient par une grosse natte enrubannée de rouge et reposant sur la nuque. Le visage était très oval, un peu maigre, mais aux traits délicats et harmonieux, et le tout était complété par des yeux noirs très brillants et mobiles, un nez parfait, une bouche admirable. Quelle belle fille!... On la regardait avec une admiration croissante, et pourtant on la connaissait bien, cette Denise Rémillard.

Elle descendait, calme et grave, en tenant son regard perçant et sévère sur les hôtes de l'auberge qui demeuraient béats.

Au pied de l'escalier elle s'arrêta, sourit à sa mère, laissa peser sur Landry honteux et confus un oeil courroucé, et regarda le prisonnier. Celui-ci venait de lever ses yeux sur la jeune fille. Les deux regards se croisèrent rapidement et parurent échanger une pensée. Puis, chose étrange, la jeune fille ferma les yeux, porta une main à sa poitrine, tandis que l'autre main demeurait crispée à la rampe, et soudain elle s'affaissa sur le tapis de laine étendu au bas de l'escalier.

—Denise!... Denise!... clama Dame Rémillard en s'élançant au secours de sa fille.

Mais déjà Farfouille Lacasse bondissait et relevait la jeune fille.

Mais celle-ci n'était pas évanouie. De suite, par un effort de volonté elle se raidissait en écartant Farfouille. Son teint brun était devenu blanc, sa poitrine suffoquait, et de ses deux mains serrées à la rampe de l'escalier elle se maintenait debout.

Dame Rémillard survenait aussitôt et passait un bras autour de la taille flexible de sa fille qu'elle soutenait.

—Mais qu'as-tu donc, ma chérie? demandait toute angoissée, la tavernière. On dirait que tu es bien malade...

—Un étourdissement, maman... Ce n'est rien.

Elle sourit encore. Puis, promenant son regard à demi voilé sur les villageois et Patriotes silencieux, elle dit d'une voix plus faible :

—Mes amis, je vous prie de ne point faire de mal à ce jeune homme!

Elle indiquait le prisonnier sans oser le regarder.

Du reste, celui-ci, dont on pouvait deviner le trouble, avait reporté ses regards sur le foyer.

Des murmures approbateurs coururent parmi les hôtes de l'auberge.

—Veux-tu un coup de vin? demanda la tavernière en embrassant sa fille.

—Non, maman, merci. Je suis mieux déjà. Seulement, dites à nos amis de se retirer...

Mais déjà des villageois et des Patriotes sortaient dehors, et les autres s'apprêtaient à suivre.

—Faut pourtant en garder, dit la tenancière, pour veiller sur le prisonnier. Si on gardait Farfouille et Landry?...

Ceux-ci demeuraient là, confus, comme s'ils eussent attendu des ordres.

—Non, non, dit la jeune fille en souriant aux deux Patriotes, je veillerai moi-même sur le prisonnier!

Et elle fit un geste en montrant la porte ouverte.

Farfouille et Landry se retirèrent.

Alors le prisonnier ramena son regard sur Denise.

Tous deux se sourirent.

—Bon! se dit Dame Rémillard, ce gar-

çon-là ça doit être celui qu'elle aime! Par conséquent, c'est pas un espion! Je l'avais deviné!

L'auberge s'était entièrement vidée, mais tout le monde demeurait groupé sur le chemin et faisait à voix basse mille commentaires.

Soudain plusieurs voix crièrent :

—Le docteur! Le docteur!...

A ce nom, le prisonnier perdit son sourire et jeta à la jeune fille un regard inquiet.

Mais elle répondit par un sourire qui semblait dire :

—Soyez tranquille, je veillerai!...

A cet instant même, une haute silhouette humaine paraissait sur le seuil de la porte ouverte, un homme avec une physionomie martiale qui, d'une voix rude, proféra :

—Ah! ah! voici le sujet en question!

Et il dardait sur le prisonnier un oeil pénétrant.

Puis il entra tout à fait et marcha vers la cheminée d'un pas bref et décidé...

C'était Wolfred Nelson!

II

LA TOURMENTE

Et pourtant, cet homme qui fut l'un des plus grands appuis des Canadiens français était anglais!...

Mais lorsque les représentants canadiens revendiquaient à la Chambre d'assemblée à Québec certains droits et certaines libertés dont leur race avait été spoliée, ce n'était pas une revendication faite uniquement pour le profit des habitants et administrés de langue française, ces libertés et ces droits étaient également réclamés pour les administrés de langue anglaise; ou, pour être plus juste. les représentants canadiens voulaient avoir, au moins, les mêmes droits et jouir des mêmes faveurs que les habitants de langue anglaise du Bas-Canada où ces derniers étaient la petite minorité. Il est bien probable que, si les Canadiens avaient été traités avec la même équité que les Anglais du Bas-Canada, on n'aurait pas vu les horreurs qui furent commises, car les Canadiens, ayant moins de griefs, auraient refréné leur impétuosité. Mais les monstrueux passe-droits dont ils avaient tant souffert avaient été une sorte de provocation, et alors on avait décidé de réclamer non seulement un traitement égal à l'autre race, mais aussi des droits qui logiquement revenaient à la majorité de la population. Toutefois, les Canadiens n'étaient pas seuls à souffrir, car le gouvernement du Canada devenait si absolu, il outrepassait tellement ses pouvoirs, et sa Bureaucratie était devenue si arrogante et impérieuse, que les Anglais eux-mêmes protestèrent. C'est pourquoi le Haut-Canada, quoique entièrement anglais, proclamait lui aussi l'insurrection contre un gouvernement trop arbitraire.

La Chambre d'assemblée de Québec était devenue la servante du Conseil législatif qui passait outre aux justes représentations des députés canadiens. A la vérité, cette Chambre d'assemblée n'avait plus aucun pouvoir, pas même de contrôle, et de jour en jour elle devenait un instrument inutile dans le rouage de l'administration. Papineau et Morin lancèrent les Quatre-vingt-douze résolutions qui allaient soulever tant de commentaires et même porter ombrage à la couronne d'Angleterre. Et pourtant, pour être juste, ces résolutions étaient d'un intérêt général. S'il est vrai qu'on demandait pour les Canadiens plus de droits que ne leur en avaient accordés les traités et les capitulations, il ne faut pas oublier que ces traités avaient été rédigés de façon équivoque qui prêtait à la malveillance et à l'improbité des ennemis de la race canadienne. Les Quatre-vingt-douze résolutions avaient donc pour but de corriger ces traités et de définir clairement la position des Canadiens français dans le pays.

Ces Quatre-vingt-douze résolutions arrivaient d'autant plus à point que les représentants canadiens ne jouissaient plus de leurs prérogatives à la Chambre d'assemblée, et la mollesse et l'inactivité de leur part auraient pu leur être fatales, et d'autant plus, encore, qu'ils avaient le sentiment d'une catastrophe irrémédiable pour leurs compatriotes, qui avaient, à ce moment, beaucoup à se plaindre de l'administration de la justice. Que les députés canadiens eussent retraité devant les empiètements du Conseil Législatif, le recul eût été funeste pour la race entière qui aurait perdu le fruit de soixante-quinze années de luttes âpres, et du coup ce qui lui restait de libertés eût été complètement anéanti.

Les courageux représentants du peuple avaient prévu ce malheur, et, au point où en étaient les choses, un coup d'audace était nécessaire, puis une digne et ferme at-

titude pouvaient parer à un désastre. Les Quatre-vingt douze résolutions furent donc un défi, et un défi si redoutable que pour la première fois il fit penser aux administrateurs anglais que cette race d'origine française n'était nullement quantité négligeable. Mais un tel défi devait nécessairement être relevé : il le fut, puis on l'interpréta ensuite d'une manière injuste. En effet, quoique ce défi n'eût été lancé qu'aux représentants de l'Angleterre, ceux-ci, fort malhonnêtes, proclamèrent que le défi était jeté à la face d'un grand peuple et d'un grand pays. On voulut considérer le geste des représentants canadiens comme un acte d'insurbordination et l'on fulmina contre eux, si bien que la Chambre d'assemblée fut dissoute et les députés canadiens chassés comme des valets qui ont manqué de courtoisie à leur maître.

Que devait-il arriver ? Ou plutôt à quoi devait aboutir l'échange de dards acérés et virulents ?

Car ce n'était plus un antagonisme parlementaire qui divisait les représentants de la race canadienne et ceux de la race anglaise, c'était la haine ! D'un côté un fanatisme arrogant, de l'autre une fierté hautaine et inébranlable. A lui seul un Papineau, l'oeil étincelant, la lèvre dédaigneuse, défiait, bras croisés, le lion britannique. C'était beau, mais c'était terrible aussi ! Et le feu était trop proche de la poudrière pour tenter d'empêcher l'explosion. D'ailleurs, sur ce feu qui courait rapidement dans les broussailles longtemps accumulées les chefs de la Bureaucratie jetaient de l'huile. A tous les jours le peuple canadien était insolemment provoqué, injurié. Ces descendants des pionniers français prévoyaient que, s'ils n'offraient aucune résistance, ou même s'ils ne ripostaient pas à la provocation, leur nationalité serait bientôt menacée d'anéantissement. Ils savaient que non seulement leurs biens matériels étaient en jeu, mais aussi leurs coutumes, leurs croyances, leur langue. Car que de fois on leur avait dit qu'ils pratiquaient une "religion abêtissante", qu'ils parlaient une "langue impure" ! Combien de fois des voix anglaises, acides et fielleuses, avaient crié aux députés canadiens de cesser de parler dans une langue qui "brisait les oreilles" ! Devant de telles insolences ces représentants qui appartenaient à une race de coeur, relevèrent le front et retournèrent l'outrage à la face de ceux qui l'avaient lancé. C'était l'explosion...

Qu'importe ! ces hommes de grand courage ne pouvaient faiblir même devant les pires convulsions ! La lutte était engagée, ils ne pouvaient déserter ! Il fallait aller jusqu'au bout, ou vaincre ou mourir sur le champ de bataille !

Mais cette bataille n'était pas livrée contre l'Angleterre et son peuple. La nationalité canadienne et ses représentants n'en voulaient nullement à l'Angleterre qu'ils reconnaissaient comme maîtresse du pays. A la libre Angleterre ils avaient demandé des libertés de justice, et la libre Angleterre avait bien voulu faire droit à cette demande. Mais ce que l'Angleterre avait accordé de libertés aux habitants de langue française, les représentants de l'Angleterre au Canada avaient voulu, eux, reprendre au nom de l'Angleterre ces mêmes libertés. Ce fut donc entre ces représentants anglais et ceux qui les appuyaient et entre les représentants canadiens et le peuple dont ils défendaient les intérêts que la lutte s'engagea.

Les réclamations des représentants canadiens étaient si justes et si légitimes, qu'un grand nombre d'habitants de langue anglaise laissèrent leurs sympathies pencher du côté de la justice et de la légitimité ; et c'est ainsi que dans les rangs des insurgés on put compter des anglais, non seulement de simples combattants, mais aussi des chefs, tels Wolfred Nelson et son frère Robert. Et combien d'autres anglais qui, s'ils ne furent pas militants, n'en furent pas moins, en principe, des appuis au mouvement insurrectionnel. En fouillant, aujourd'hui, cette page de l'Histoire canadienne, en disséquant les faits et les hommes, l'on est porté à formuler cette hypothèse : "Si, d'aventure, les Canadiens avaient réussi à battre les soldats du gouvernement à Saint-Charles, il n'y aurait pas eu ni de Saint-Eustache ni d'Odelltown ; car après cette double victoire tout le pays, anglais comme français, se serait soulevé ouvertement contre le régime de la Bureaucratie !"

Mais que serait-il arrivé ensuite ? La réponse semble claire !...

Wolfred Nelson, en se mettant à la tête des Canadiens pour revendiquer par les armes ce que la parole n'avait pu obtenir dans les assemblées délibérantes, ne reniait point ses origines et sa race ; au contraire :

né d'une race chevaleresque, d'un peuple qui voulait briller dans le monde par les lois de l'honneur, il pensait qu'il était de son devoir de maintenir en ce pays du Canada cet honneur britannique dont il était fier. Puisque l'Angleterre avait promis la liberté aux Canadiens, lui, Nelson, se faisait le champion de cette justice et de cet honneur contre une affreuse bande de provocateurs, de mercenaires sans âmes et sans patrie qui, coûte que coûte, tentaient d'avilir d'abord et dominer ensuite une race qui était toute digne de l'estime d'une autre race.

Impétueux, brave, généreux, Wolfred Nelson donnait sa vie et sa fortune, il sacrifiait son foyer et sa famille. Pour lui la Patrie libre, c'était le plus grand bien qu'un homme digne de ce nom pût acquérir. Car Nelson, tout à l'opposé d'un grand nombre de ses compatriotes anglais et coreligionnaires qui ne reconnaissaient d'autre patrie que l'Angleterre, admettait le Canada comme sa patrie. Il reconnaissait comme ses concitoyens et compatriotes les habitants de langue française comme ceux de langue anglaise; et, ayant vécu parmi les Canadiens, il en avait adopté la langue, les coutumes et la mentalité. Il ne gardait de son origine et de sa race que son flegme imperturbable. Aussi eut-il la confiance des Canadiens, leur admiration, leur dévouement et leur gratitude.

. . . .

Wolfred Nelson venait donc de pénétrer dans l'auberge de Dame Rémillard, et son regard perçant, aigu, avait déjà fouillé la physionomie sombre du prisonnier. Mais avant d'atteindre la cheminée, il avisa la tavernière et sa fille qui, toutes deux, venaient de prendre place sur un banc posé près de l'escalier. Et il remarqua que Denise était très pâle et agitée.

Il s'arrêta, enleva le chapeau haut de forme qui couvrait son chef, s'inclina et dit avec un sourire :

—Je vous demande pardon, Madame Rémillard et à vous aussi, mademoiselle Denise... je ne vous avais pas vues!

Et s'approchant des deux femmes qui s'inclinaient de la tête et du buste, il demanda :

—Mademoiselle est-elle malade?

—C'est peu de chose, monsieur le docteur, répondit la jeune fille avec un sourire contraint; un étourdissement m'a prise tout à l'heure...

—Un étourdissement?... C'est peu de chose, en effet. Dame Rémillard, ajouta le docteur, préparez à mademoiselle une potion à l'eau-de-vie! Car elle est toute pâle... elle grelotte!

—C'est vrai, admit la tenancière qui était aussi pâle que sa fille, ma pauvre Denise tremble et grelotte. Et pourtant, il ne fait pas froid ici!

—J'avoue qu'il fait très bon, répliqua le docteur d'une voix sévère. Mais mademoiselle a besoin de plus de chaleur qu'il fait ici, et c'est pourquoi je vous conseille de lui faire boire une potion qui la stimulera tout en la réchauffant.

—C'est bien, docteur, répondit la mère Rémillard, je vais suivre votre conseil.

Elle aida sa fille à se lever, disant d'une voix tendre :

—Viens dans la cuisine, ma Denise, il y fait plus chaud qu'ici. Et puis, il y a ces senteurs de tabac qui doivent te faire mal...

La jeune fille sourit à Nelson et se laissa entraîner vers la cuisine sans mot dire. Mais en passant près du prisonnier avec qui elle venait d'échanger un sourire, elle se pencha légèrement et souffla :

—Confiance... je vous délivrerai!...

—Hein! que dis-tu, Denise? interrogea Dame Rémillard.

—Je dis, maman, répondit la jeune file, que le feu de la cheminée a besoin d'être ravivé!

—Tiens, c'est vrai. Eh bien! j'y verrai tout à l'heure pendant que tu boiras ta potion.

Et les deux femmes poursuivirent leur chemin vers la cuisine où elles disparurent.

Pendant ce temps Nelson était allé à la porte d'entrée, l'avait ouverte et avait fait signe à Farfouille et Landry d'approcher. Ceux-ci obéirent, et le docteur leur donna quelques rapides instructions à voix basse. Puis il referma la porte et alla se poster devant la cheminée où il demeura un moment silencieux, tout en observant à la dérobée le prisonnier.

Celui-ci évitait de regarder Nelson. Le menton enfoncé dans le collet de sa capote, les yeux sur le foyer, il semblait retombé dans l'indifférence. Sur ses lèvres le sourire dédaigneux avait disparu. C'est qu'il redoutait peut-être plus celui qui était de-

vant lui, qu'il n'avait craint les Patriotes et les villageois.

Nelson lui demanda à brûle-pourpoint :

—Que venez-vous faire, monsieur, dans nos parages?

Cette fois, le prisonnier leva la tête, regarda le docteur avec un défi hautain et répondit rudement :

—Mes affaires, monsieur!

Violent comme il était, on aurait pu croire que Nelson allait bondir à cette réponse; mais non, il sourit.

—Voilà, monsieur, répliqua-t-il, sur un ton mordant, une réponse d'homme. Je vous félicite, mon ami. Vous irez loin avec une jeunesse si bien commencée!

L'autre haussa les épaules avec dédain.

—Eh bien! reprit Nelson, je vais répondre mieux que vous ne l'avez fait : vous êtes venu ici pour espionner les Patriotes... pour trahir vos compatriotes canadiens! Quel est votre nom?

—Pourquoi me demander ce qu'on a dû vous apprendre? fit avec humeur le jeune homme.

—Oui, je me rappelle qu'on m'a dit que l'espion arrêté venait de Montréal et qu'il se nommait André Latour. On a même ajouté que cet André Latour fait partie des régiments de Sir John. Mais j'ignore votre grade et ne sais pas davantage si vous êtes aux réguliers ou aux volontaires, bien que, à la vérité, je vous place parmi les volontaires. Voulez-vous me renseigner avec exactitude?

Latour ne répondit pas.

—Je sais mieux, cependant, poursuivit Nelson légèrement railleur, que vous avez des attaches avec nos ennemis, car je connais votre père qui est un partisan des Loyalistes et un ami de Sir John, et je sais de quelle haine il est animé à notre égard. Or, ceci étant, je ne peux que conclure que vous, le fils, vous avez été envoyé ici par Sir John en mission d'espionnage. Est-ce la vérité?

—Monsieur, répondit Latour avec impatience, je suis venu pour mes affaires, voilà tout!

—Très bien, mon ami, vous admettez donc que vous êtes venu nous épier pour surprendre nos secrets puis nous livrer à vos chefs! C'est magnifique! Seulement, je comprends que vous ignorez nos lois de guerre concernant les espions et les traîtres. Savez-vous ce que nous faisons de ces derniers?

—Cela m'est égal!

—Oui, pour le moment; mais un peu plus tard, je pense que vous changerez d'idée. Je vais tout de même essayer de vous délier la langue et d'assouplir votre caractère rétif. Tiens! qu'est-ce cela?...

Des cris retentissaient sur le chemin devant l'auberge.

Nelson alla à l'une des deux fenêtres de la façade et regarda la foule des villageois et Patriotes dont il percevait vaguement les silhouettes agitées dans le petit jour sombre. Mais il crut deviner ce qui se passait en entendant clamer ce nom :

—Coupal!... Voilà Coupal!... Vive Coupal!...

Il sourit et revint vers le prisonnier.

Déjà les bruits du dehors s'éteignaient et l'on ne saisissait plus qu'un sourd grondement.

Puis tout à coup la porte de l'auberge s'ouvrit, et un jeune homme parut, un jeune homme presque aussi grand que Nelson qui mesurait au-delà de six pieds de taille.

C'était Ambroise Coupal.

Il n'était pas beau, mais il avait bel air. Un front haut et très bombé, des yeux d'un bleu profond pleins de loyauté et de franchise, un nez aquilin, une bouche grande, un menton carré qui annonçait la résolution. Sous un feutre à larges bords qu'il venait d'enlever apparaissaient des cheveux châtains, épais et bouclés. Son visage maigre et un peu blême avait quelque chose d'audacieux et de farouche à la fois, et la rudesse de l'allure était souvent atténuée par un large sourire des lèvres. Sous la capote grise que serrait autour des reins une ceinture de cuir on devinait une taille mince et souple. Si de visage ce jeune homme n'était pas beau, il se dégageait de sa physionomie en général quelque chose de viril et d'ardent qui impressionnait. En voyant paraître Ambroise Coupal on avait de suite cette pensée : "Tiens, voici un homme!"... Par l'accent de la voix, la démarche brusque, ce jeune homme ressemblait un peu à Nelson.

—Bonjour, docteur! proféra-t-il en entrant.

Nelson lui tendit vivement la main.

—Enchanté de vous voir, mon cher Coupal. Vous qui étudiez à Montréal, et qui y avez certaines relations un peu partout, vous devez connaître ce jeune monsieur.

Il indiquait le prisonnier qui, à ce mo-

ment, lorgnait Coupal avec un certain mépris.

—Je connais l'homme, docteur!

—Il se nomme André Latour, n'est-ce pas?

—Oui, un canadien-français comme moi!

—Mais non, pas comme vous! sourit Nelson.

—C'est vrai, docteur, pas comme nous Un canadien...

Coupal s'interrompit net en voyant paraître dans la porte de la cuisine Denise Rémillard, toujours pâle et chancelante. Ainsi vêtue de blanc, elle apparaissait comme un fantôme. Elle s'appuya au cadre de la porte, comme si elle avait eu peur de tomber. Coupal la regarda avec surprise. Il vit un feu ardent dévorer ses regards... ses regards qui se posaient sur lui avec une sorte de haine et de défi. A leur tour, les yeux du jeune homme s'enflammèrent et les deux regards s'entre-choquèrent, et Nelson qui les observait eut l'illusion de deux fers rougis qui se heurtent, puis étincellent. Et les deux regards se soutinrent ainsi l'un et l'autre durant une longue minute, sans qu'une seule parole tombât des lèvres serrées.

Nelson les regarda tous deux avec surprise et admiration, car il les connaissait bien ces deux enfants canadiens, deux des plus beaux spéciments de la race. Ce qui le surprenait, c'était de les voir se mesurer du regard comme deux ennemis implacables, quand, à son avis, ce jeune homme et cette jeune fille auraient dû être amis et unis. Que se passait-il entre eux? Il ne le savait pas avec certitude; mais il avait le sentiment qu'un drame d'amour se déroulait depuis un certain temps, drame en lequel lui et elle étaient peut-être les principaux acteurs.

La première, Denise baissa les yeux, et une fugitive rougeur empourpra son front.

Alors Ambroise Coupal sourit en reportant ses regards sur le docteur.

Le prisonnier, qui tournait le dos à la porte de la cuisine et continuait de regarder le foyer, ne vit rien de cette scène.

Coupal prit le docteur à l'écart et lui dit à mi-voix :

—Docteur, pour en revenir à ce Latour, je peux vous dire qu'il est lieutenant aux volontaires de Colborne à Montréal. Je le crois mon ennemi, mais à cet égard je fais taire mes sentiments; mais c'est aussi un ennemi de notre nationalité, car c'est un renégat, et il est surtout un ennemi des Patriotes. Cela suffit pour vous convaincre que cet homme est dangereux.

—Je suis tout à fait convaincu, mon cher Coupal, car j'ai deviné les desseins de l'homme bien qu'il ait refusé de répondre à mes questions. Mais comme je désire être renseigné sur le mouvement des troupes du gouvernement je saurai bien lui tirer les mots qu'il s'entête à garder pour lui seul.

Nelson laissa Coupal et marcha à la porte qu'il ouvrit. "Landry... Farfouille! appela-t-il".

—Présent, mon général! répondit Farfouille Lacasse qui était posté près de la porte comme une sentinelle.

—J'vous entends, général! cria la voix aigre de Landry qui demeurait en faction à la porte d'arrière de l'auberge.

—A l'ordre! commanda Nelson.

Landry accourut en sautillant, la pipe toujours fumante aux dents.

—Est-ce les Anglais qui arrivent? demanda-t-il.

—Non. Entrez, dit Nelson, j'ai besoin de vous deux.

Les deux Patriotes entrèrent dans l'auberge.

Nelson leur désigna le prisonnier et dit :

—Conduisez cet homme chez moi, et veillez sur lui. Ecartez impitoyablement tous ceux qui seraient tentés de lui faire un mauvais parti, car je désire le faire sortir de son mutisme.

Et, regardant Coupal, il ajouta assez haut pour être entendu de Latour :

—S'il s'obstine à ne pas parler, alors je le donnerai à nos Patriotes pour qu'ils s'en fassent un amusement!

Et en même temps ses lèvres esquissèrent un sourire énigmatique.

Latour, en entendant ces paroles, avait tressailli; et, tournant rapidement la tête, il jeta sur Denise qui, à ce moment, tenait ses yeux sur lui, un regard éperdu. Mais la jeune fille lui sourit encore... Et Latour crut encore une fois comprendre ce sourire comme un espoir. Mais Coupal, du coin de l'oeil, avait aussi surpris le sourire de Denise. Et au sourire énigmatique de Nelson il répondit par un sourire non moins mystérieux.

—Allons en route! commanda Nelson aux deux Patriotes.

Latour se mit debout de lui-même, comme s'il eût craint d'être touché par Landry

et Farfouille qui venaient de se placer de chaque côté de lui.

—Marche ! commanda encore Nelson d'une voix brève et sèche.

Landry et Farfouille saisirent chacun un bras de l'espion et l'entraînèrent.

Avant de suivre, Nelson se rapprocha de Coupal et lui dit à voix basse :

—Je devine que vous avez une affaire à regler ici... Quand vous aurez terminé cette affaire, vous viendrez chez moi.

—Bien, général ! répondit Coupal en s'inclinant.

Le docteur salua poliment Denise qui demeurait tremblante sur le seuil de la porte de la cuisine, et quitta l'auberge.

Des clameurs s'élevèrent dehors à l'apparition du prisonnier escorté de Landry et Farfouille Lacasse. Des cris de menace se joignirent aux clameurs.

—Soyez tranquilles, mes amis, dit Nelson, justice sera faite en temps et lieu !

La foule des villageois et Patriotes s'apaisa subitement et elle se mit à suivre en grondant le prisonnier et ses deux garde-du-corps vers la demeure du docteur qui se trouvait à l'extrémité opposée du village non loin de la distillerie de Nelson.

L'instant d'après, les abords de l'auberge demeuraient solitaires. Dans la grande salle deux personnages s'observaient d'un regard défiant, et parfois on aurait dit deux ennemis qui allaient se jeter l'un sur l'autre. Ils demeuraient silencieux.

De la cuisine arrivait le bruit des allées et venues de Dame Rémillard qui préparait le repas du matin.

III

LES BLESSURES DU COEUR

Et trois minutes s'étaient écoulées depuis le départ de Nelson, que Denise et Ambroise Coupal se regardaient encore : deux volontés redoutables se dressaient face à face, deux énergies également tenaces se défiaient !

La nature humaine a de curieux caprices : souvent elle désunit ceux qui sont faits pour s'aimer et s'unir ! Ou bien, elle donne à une bête de proie une victime sans défense, elle unira la vertu au vice, elle accouplera deux fauves qui s'entre-dévoreront ! A un homme généreux elle présentera une femme mesquine et rapace ; à une douce et passive épouse elle offrira un mari brutal ! A l'un le philtre d'amour qu'elle verse est un baume, à l'autre il est un poison ! De l'homme fait à l'image de Dieu elle en tire un démon, un monstre, comme elle transformera la suave vierge-enfant en une mégère acariâtre, une virago sans entrailles, une diablesse hideuse !

Mais de ce jeune homme farouche au regard loyal, et de cette jeune fille dont on devinait la générosité du coeur, la nature, cette fois plus humaine, n'avait fait ni un monstre ni une diablesse : tous deux avaient bu à la même coupe le miel si doux de l'amour, mais un démon était survenu qui avait jeté du poison dans la coupe. Ce poison, depuis, leur avait été funeste, et le lien qui entre eux achevait de se tisser s'était tout à coup tendu, puis il s'était effiloché au point qu'on le croyait brisé à tout jamais.

Et plus ces deux beaux enfants se regardaient ainsi, plus leurs yeux s'enflammaient. Dans les yeux noirs de Denise s'exprimait une sorte de joie triomphatrice, âpre, presque terrible.

Dans les yeux bleus d'Ambroise s'échappait un éclair de mépris ; et pourtant, sur son masque énergique on aurait pu observer quelque chose qui semblait tout près de l'attendrissement.

Au bout de ces trois minutes, comme si Denise n'eût pu supporter plus longtemps le regard lourd et méprisant d'Ambroise, elle s'avança, mais sans chanceler cette fois, jusqu'au siège où avait demeuré assis André Latour. C'était une chaise trapue faite de bois de pin qui, lorsqu'il est bien frotté, a la couleur de l'or tendre. Et Denise s'appuya de ses avant-bras au dossier de cette chaise ; et, chose curieuse, sa physionomie se transforma soudain, une sombre mélancolie enveloppa ses traits. Ses yeux se posèrent sur les flammes mourantes de la cheminée et elle parut s'absorber dans la rêverie.

Doucement, Ambroise Coupal marcha jusqu'à la porte de la cuisine. Il s'arrêta sur le seuil, fit un signe quelconque à Dame Rémillard qu'on ne voyait pas, et ferma tranquillement la porte. Denise ne l'avait pas regardé, elle ne l'avait pas entendu. Le jeune homme vint se poster près du foyer, presque en face de la jeune fille. Il la regarda encore un moment avec attendrissement et prononça sur un ton grave :

—Mademoiselle, l'heure est venue de nous expliquer !

Elle leva ses yeux sombres et, avec un sourire contraint, répliqua :

—Le moment est bien mal choisi, Ambroise Coupal!

—Pardon! il est fort à propos, je pense, d'autant plus que je découvre chez vous, une haine qui doit être satisfaite.

—Ambroise Coupal, mon coeur n'est pas une coupe de fiel; la haine est plutôt en vous qu'elle n'est en moi : je la perçois dans vos regards, je l'entends souffler dans l'accent de votre voix.

—Vous savez bien, Denise, que je ne vous hais pas, se mit à rire le jeune homme avec un haussement d'épaules. Moi, Denise, j'ai pitié de vous... j'ai pitié en souvenir...

—Oh! laissez le passé, je vous prie!

—Sans ce passé, Denise, il n'y aurait pas ce présent!

—C'est vrai, avoua-t-elle à demi vaincue.

—Et c'est à cause de ce passé que vous me haïssez... car vous me haïssez, Denise!

—Non! non! Ambroise. Pour l'amour de Dieu, ne me faites donc pas plus mauvaise que je ne suis!

—Je veux être juste, Denise : vous me haïssez sans le vouloir peut-être; mais vous me haïssez depuis que je viens d'entrer et de découvrir ici l'homme qui s'est emparé de votre coeur et de votre affectoin, l'homme qui...

—Oh! interrompit la jeune fille en se redressant, c'est donc la jalousie qui vous mord le coeur?

Le jeune homme ne riposta pas de suite. Il pâlit car ce mot "jalousie" sembla lui faire mal. Puis il sourit avec dédain et répliqua :

—Quel vilain mot dans votre jolie bouche, Denise! Il est tellement vilain, que vos lèvres eurent une difficulté à l'exprimer! Car vous savez bien que je ne suis point jaloux et ne saurais l'être, puisque ce sentiment lui-même me répugne! Je ne voudrais m'abaisser à tel point que d'être jaloux d'un bien qui ne m'appartient pas Il est vrai qu'un jour j'ai cru tenir ce bien mais il m'a échappé pour passer aux mains d'un autre. Si vous voulez être juste, dites que j'en éprouvai un grand regret, mai non de la jalousie. Vous parlez, au surplus, à rebours de votre pensée, et, ayant contre moi quelque animosité que je ne crois pas avoir méritée, vous me lancez un outrage pour décharger votre coeur. Accusez-moi, si vous voulez, de tous les défauts, de tous les vices, mais non pas d'être jaloux! Vous souvenez-vous, Denise, de cette exquise soirée que nous passâmes à Montréal, l'an dernier, alors que vous me fîtes la promesse d'être à moi, comme je vous promis la même chose?...

Ici, le jeune homme parlait avec un accent si doux que, très émue malgré elle, Denise chancela; et, par crainte de tomber sous le coup de l'émotion, elle s'assit.

—A ce propos, Denise, poursuivit le jeune homme, rappelez-vous mes paroles : —"Ma chère amie, je vous aime bien, mais si votre coeur n'était pas tout à fait libre, je ne voudrais pas le prendre, et je préférerais vivre avec le regret d'un beau rêve évanoui que de savoir ma femme vivre avec le souvenir d'un autre." — N'est-ce pas à peu près les paroles que je vous ai dites?

—Oui... murmura faiblement Denise.

—Et ne m'avez-vous pas assuré que vous n'aimiez que moi?

Denise soupira, mais ne répondit pas.

—Or, vous l'aimiez... Lui... un peu du moins. Donc, votre coeur tenait déjà à une chaîne, quoique cette chaîne fût à peine nouée, si vous voulez. Qu'arriva-t-il? Deux mois après l'échange de nos promesses, un jour que je haranguais sur le Champ de Mars nos compatriotes, un jeune homme est monté sur l'estrade et m'a souffleté. D'un coup de poing j'ai envoyé l'insulteur en bas de l'estrade, et ce lâche était celui qui tout à l'heure était assis à votre place, André Latour! Oui, André Latour, Denise, que le soir de ce même jour vous reçûtes dans vos bras!

—Dans mes bras!... se récria Denise, en rougissant violemment. Qu'osez-vous dire?

—C'est une façon de parler, Denise. Je voulais dire que vous avez accueilli Latour non seulement comme un héros qui avait conquis vos faveurs, mais aussi comme un fiancé! Or, dites-moi, qui de Latour ou de moi, qui avais défendu les droits de votre patrie, méritait le plus votre estime?

—Ambroise, je vous ai déjà dit, et vous le saviez à ce moment, que j'étais opposée à l'insurrection et que j'étais partisanne de notre loyauté à l'Angleterre.

—Ne parlez donc pas de l'Angleterre, Denise, s'impatienta Ambroise; vous savez bien que ce n'est pas à l'Angleterre que nous voulons faire la lutte.

—Etablissez une différence si vous voulez, Ambroise; mais il est certain que vous

vous soulevez contre le gouvernement qui dirige au nom de l'Angleterre. Pour être loyaux à l'Angleterre, il nous faut l'être à l'égard de notre gouvernement.

—Ah! quel faux raisonnement, Denise, et combien vous vous êtes laissée guider par les sophismes semés sur tout le pays par les adversaires de nos réclamations. Plus que ça, Denise, vous avez été corrompue, si j'ose tenter cette expression, par cet André Latour et son père qui ont renié leur origine et leur sang. C'est probablement ce que vous appelez et nommez la loyauté à l'Angleterre! Et c'est cette même loyauté que vous pratiquez vous, Denise, fille du pays, enfant de Saint-Denis... loyauté à la façon des Bureaucrates, nos provocateurs! C'est une loyauté de commande, créée par des intérêts individuels, qui ne se soutient que par l'octroi des faveurs, c'est ainsi que tous les prébendiers sont loyaux! Eh bien! je dis que cette loyauté est factice et qu'elle n'est qu'un masque. La véritable loyauté à l'Angleterre, Denise, c'est nous qui la nourrissons, nous les Patriotes! Nous qui nous nous battons pour sauvegarder des libertés que nous a reconnues l'Angleterre, des libertés qu'une affreuse clique de parias de la politique veut nous enlever! Et c'est à ces gens que vous avez accordé vos sympathies! Et du soir de ce jour où j'avais dénoncé les infâmes tactiques de nos adversaires, vous avez passé à ceux-ci, vous avez quitté notre camp pour entrer dans celui de l'ennemi auquel vous donniez votre appui moral, et, par le fait, vous m'avez abandonné, vous avez oublié vos promesses, vous les avez reniées, rompues brutalement en vous engageant à devenir cet automne la femme de Latour!

—Arrêtez, Ambroise! cria Denise avec emportement. Vous allez trop loin... Ma main n'est pas engagée!

—N'importe! elle le sera demain, si elle ne l'est pas aujourd'hui, sourit le jeune homme avec ironie. Mais tout cela, Denise, m'est assez égal au fond. Mais ce qui ne peut m'être égal, Denise, c'est que, ici, dans notre village de Saint-Denis, dans notre paroisse si vaillante et si patriote, vous preniez fait et cause pour nos ennemis, que vous vous fassiez espionne!

—Espionne!...

La jeune fille bondit sous la piqûre. Ses yeux éclatèrent de mille foudres.

—Espionne!... Moi, espionne... gronda-t-elle en marchant sur Coupal avec une attitude si menaçante qu'on aurait pu croire qu'elle allait le frapper. Répétez, Ambroise Coupal... répétez cette infamie!

A deux pas du jeune homme qui n'avait pas bronché, Denise s'était arrêtée, très pâle, frémissante et le regard chargé d'une indignation inexprimable.

—Comprenez-moi bien, Denise, je ne veux pas vous injurier. Mais dites-moi ce qu'il faut penser au juste d'une jeune fille comme vous qui conspire avec un espion?

—Je ne conspire pas, Ambroise! C'est une fausse accusation! Cette pensée vous vient parce que vous avez trouvé ici André Latour? Mais je vous le jure que je n'ai été pas moins surprise que vous en le trouvant ce matin dans l'auberge de ma mère et prisonnier des Patriotes.

Ambroise Coupal garda le silence durant une minute. Son regard profond sonda le regard éclatant de Denise. Puis, il se pencha légèrement vers la jeune fille et prononça lentement ces paroles dont il paraissait convaincu :

—Denise, André Latour est prisonnier des Patriotes, et cela vous fait de la peine; maintenant vous méditez de lui rendre la liberté, n'est-ce pas?

Ainsi devinée, la jeune fille perdit tout à fait contenance. Elle rougit, puis avec humeur elle marmonna :

—A quoi bon dire de telles sottises?

—Voilà encore une expression exagérée, mademoiselle, qui fait mal à vos lèvres, ricana Ambroise.

—Eh! clama la jeune fille reprise de courroux, vous ne cessez de m'outrager Ambroise Coupal!

—Les vérités que je vous dis, Denise, répliqua Ambroise sur un ton grave, ne doivent pas vous blesser... car je ne veux point vous blesser. Comprenez que je tente de vous éclairer afin de vous ramener à notre cause.

—A la vôtre!... sourit cette fois Denise avec un air moqueur.

—Vous êtes toujours injuste, Denise, et vous ne voulez pas reconnaître mes intentions qui sont entièrement honnêtes et loyales. Mais, puisqu'il en est ainsi, je veux être plus franc en parlant plus clair.

—Soit, consentit la jeune fille en allant se rasseoir, je veux bien vous écouter encore. Parlez, monsieur!

—Prenez garde, Denise, reprit sévèrement le jeune homme, que ce sourire railleur de vos belles lèvres ne se transforme

bientôt en une crispation de douleur. Mais au fait! Denise, écoutez bien : je n'ai pas cessé de vous aimer, et, me connaissant, il est probable que je vous aimerai toujours, même quand vous serez devenue la femme de l'autre. Mais je n'envierai pas son bonheur, et je souhaiterai le vôtre, heureux étant de vous savoir heureuse. Si je dis que je n'ai point cessé de vous aimer, ce n'est pas avec le secret espoir de vous gagner à moi ou à ma cause personnelle, comme vous avez pu le penser; je veux vous regagner à notre cause, la cause de tous les vrais Canadiens. Et je le veux avant que votre défection soit connue dans le pays, car toute la paroisse ignore cette défection. Toute la paroisse vous reconnaît comme une patriote. Songez à la surprise de ces braves gens s'ils savaient la vérité, et quel exemple funeste pourrait créer votre conduite! Songez encore que vous vivez au milieu d'une population laborieuse et honnête qui vous respecte et vous honore! Oh! non, ils ne savent pas, ces bonnes gens, ils ne connaissent pas les sentiments anti-patriotiques qui vous animent! Personne ne s'en doute, personne ne le sait hormis ma bonne soeur Félicie... Félicie qui vous aime! Et je ne veux pas qu'on le sache; car si on savait... Oh! Denise...

—On se soulèverait contre moi, si on le savait, sourit amèrement la jeune fille, on me conspuerait, on me chasserait du village, on me fouetterait peut-être, on me lapiderait! Et peut-être que cela vous ferai rire? Eh bien! livrez-moi à vos amis, monsieur!

—Denise!...

—Allez, je n'ai pas peur, Ambroise Coupal! Je suis prête à souffrir pour mes idées de même que vous êtes disposé à braver tous les dangers pour vos opinions. Ambroise, je veux vous dire aussi la vérité, et une vérité dont je m'étonne de vous voir omettre. Souvenez-vous qu'avant d'échanger nos promesses je vous faisais jurer de ne pas vous mêler à la politique, de vous écarter de la sotte croisade de la jeunesse canadienne de Montréal qui prêchait la révolte et la prise d'armes. Vous avez juré! "A quoi bon prendre les armes, nous ne serons jamais les plus forts!" avez-vous dit. — Vous vous rappelez?

—Fort bien, Denise. Mais je me rappelle aussi que, à quelques jours de là, les partisans et affiliés du Doric Club insultèrent la jeunesse canadienne; alors j'ai senti en moi l'honneur de la race se rebeller, et comme tous les Canadiens de coeur j'ai voulu laver l'outrage, et je la laverai de mon sang, s'il faut!

—Vous mourrez de fanatisme! sourit Denise avec mépris.

—Oh! Denise, c'est le grand mot de nos adversaires!

—Et les vôtres, vos grands mots: Patrie... Devoir...

—Oui, ce sont de grands mots, Denise; mais au moins ils ont une valeur réelle sur nos lèvres, puisque ces mots habitent dans nos âmes et conscience. Nos actes et nos paroles doivent concorder avec nos pensées; et, au surplus, si nous les pensons, nous ne les disons pas!

—Vous ne les dites pas ces grands mots, Ambroise?... Et votre harangue du Champ-de-Mars en laquelle vous accumuliez Dieu, Patrie, Famille et Devoir?...

—Entendons-nous! Ces grands mots que vous nous reprochez nous les disons et les écrivons, mais non pour nous avec le dessein de flatter nos oreilles sensibles, puisque nous les avons pour nous et les ressentons; nous les disons et les écrivons pour les communiquer à ceux-là qui ne les ressentent pas et qui oublient qu'ils ont des devoirs à rendre à leur pays qui leur a donné la vie... à vous Denise, par exemple! Si vous appelez grands mots par ironie, la famille, la race, la patrie, avouez qu'il ne sert de rien de vouloir être un peuple! L'unique et vraie liberté est là : détruisez la famille et la patrie, que reste-t-il?... Eh bien! ces mots sont loin d'être vides de sens, ils ont droit à leur place dans nos discours et nos écrits, et il importe à tout homme qui les a dans son coeur de les faire résonner aussi fort et aussi loin que possible! Ce sont nos cris de ralliement! Ce sont nos coups de clairon! Et, puisque le sort en est jeté, nos fusils les proclameront à tous les échos! Nous ne sommes pas des sans-patrie et jamais nous ne renierons la nôtre!

Ces paroles fières émurent de nouveau la jeune fille.

—Ambroise, murmura-t-elle, vous ne pouvez pas, sans être injuste, me mettre du nombre de ceux qui renient leur patrie. Non, vous ne l'oserez pas! protesta-t-elle avec plus de force.

—Admettons que vous ne reniez point votre patrie, mais vous combattez contre elle. Pire encore, vous la livrez à nos ennemis!

—Nous ne nous comprenons pas, Ambroise!

—Nous nous comprendrons si vous sondez votre coeur, Denise, si vous avez le courage de regarder au dedans de vous-même. Car pour me comprendre et pour comprendre vos compatriotes, il importe que vous vous compreniez d'abord, et vous ne pourrez vous comprendre sans mettre courageusement la sonde, froidement, sans peur. Oh! ne branlez pas la tête, il y a le sang dans vos veines, il y a votre âme canadienne, il y a l'esprit de la race, et tout cela est indestructible! Malheureusement vous faites taire les voix qui vous disent la vérité, vous préférez marcher à tâtons dans la nuit plutôt que d'entrer dans la voie lumineuse, et vous continuez de demeurer dans le faux miroitement de discours trompeurs qui vous détournent de nous... de nous qu'on fait passer à vos yeux pour des révoltés et des insensés. Les libertés que nous revendiquons, on vous a dit qu'elles sont imaginaires et qu'elles nous servent de prétexte pour nous insurger. Imaginaires?... Alors, pourquoi nos ennemis s'acharnent-ils tant à nous ravir ces mêmes libertés? Comprenez-vous, Denise? Cela ne suffit-il pas à vous convaincre de la duplicité de ceux que vous appelez vos amis? Vous en avez le sentiment, j'en suis sûr, car intelligente comme vous êtes, on n'a pu vous aveugler à ce point. Mais peut-être est-ce dans le simple but de me narguer que vous vous maintenez sur des positions contraires? Car, tout à l'heure, lorsque je suis entré, j'ai deviné en vous une animosité pour je ne sais quel motif; et je vois à présent que cette haine s'est accrue à cause des vérités que je vous ai dites.

—N'exagérez rien, Ambroise! protesta Denise.

—Je crois me tenir dans les bornes de la stricte exactitude. Mais admettons que ma conduite ait pu susciter votre rancune contre moi, ce que je regrette infiniment, ce ne peut être une raison pour vous faire tourner le dos à vos compatriotes. Exécrez-moi Denise, c'est bien; mais demeurez de notre côté. Ce que je déplore aujourd'hui, c'est votre défection. Revenez à ceux que vous avez désertés, et je serai content. Pour moi, personnellement, il me reste une compensation: ma soeur, mon adorable soeur qui vous aime, Denise, qui est votre amie dévouée, malgré qu'elle sache aussi... Oui, ma soeur Félicie.

—Félicie!... murmura Denise avec un soupir qui parut exhaler un regret immense.

Et elle allait parler, lorsque du dehors une main frappa légèrement dans la porte.

Ambroise alla ouvrir.

Une jeune fille, toute menue dans un ample manteau de fourrure était là, souriante.

—Félicie!... proféra joyeusement Ambroise en s'effaçant.

A ce nom, Denise quitta précipitamment son siège et courut à la soeur d'Ambroise Coupal.

—Toi!... Toi!... Félicie... s'écria Denise en embrassant la jeune fille avec effusion.

C'était une toute petite personne que cette Félicie Coupal, blonde comme de l'or tendre, fraîche comme une rose de mai, vive et gaie, les traits un peu gros, mais pas laide. Près de son frère, qui avait la taille d'un géant, elle avait l'air d'une toute petite fillette.

—Ma chère Denise, dit-elle d'une voix musicale et débordante de tendresse, je suis bien contente de te revoir. Hier seulement j'ai appris que tu étais depuis quelques jours revenue de Montréal. J'allais venir te rendre visite avec Ambroise, en quittant Madame Pagé où je suis venue ce matin, mais je le trouve ici. J'avais eu le pressentiment qu'il me devancerait, ajouta-t-elle avec une petite moue taquine en tournant la tête vers celui qu'elle croyait encore là.

Elle esquissa une mimique de surprise en constatant qu'Ambroise n'était plus dans l'auberge.

—Il vient de partir! sourit tristement Denise.

Félicie perdit tout à coup son sourire, sa bouche aux lèvres fortes mais d'un beau rouge, se fit sérieuse, et ses yeux bleus, mais plus pâles que ceux d'Ambroise, scrutèrent attentivement la physionomie altérée de Denise.

—Ah! tu devines tout? murmura celle-ci en rougissant.

—Non... pas tout!... Est-ce irrémédiable?

—Hélas! ma pauvre Félicie, Ambroise et moi nous ne pouvons nous comprendre... c'est fini!

Et Denise, pour cacher des larmes qui jaillissaient en flots violents malgré elle, se mit à embrasser follement Félicie, dont le

beau et doux visage venait d'exprimer un chagrin impossible à traduire.

IV

UN GOUFFRE QUI SE CREUSE

Ambroise Coupal avait vingt-six ans, sa soeur Félicie dix-huit. Ils étaient les deux derniers enfants d'une nombreuse famille dont le père était l'un des plus riches paysans de la contré. Trois des fils du père Coupal cultivaient la terre, deux étaient entrés dans les ordres, un autre pratiquait la médecine aux Trois-Rivières, et deux filles s'étaient consacrées au cloître. Ambroise, après ses études classiques, s'était tourné vers la profession du notariat et avait été agréé comme clerc auprès d'un des meilleurs notaires de Montréal. Au moment où nous le présentons à notre lecteur il lui restait une année de cléricature à faire, après quoi, tout probablement, il serait admis dans l'honorable corporation des notaires. Il avait déjà décidé de venir s'instaler dans la luxuriante vallée du Richelieu.

Félicie venait de terminer ses études dans un pensionnat de Montréal où elle avait été la condisciple de Denise durant quelques années. Les deux jeunes filles, paysannes toutes deux, s'étaient éprises d'une grande amitié l'une pour l'autre, a mitié qui avait par la suite rapproché Am broise et Denise.

Cette dernière avait terminé ses études et quitté le pensionnat deux ans avant Félicie, et elle avait laissé à Montréal plusieurs amies de couvent à qui elle rendait visite trois ou quatre fois chaque année. Chacune de ces visites durait quelques semaines. Au nombre de ces amies de pensionnat il en était une que Denise préférait de beaucoup aux autres, elle se nommait Lucie Latour, la soeur d'André. Les La tour, honnête famille au demeurant, pen chaient depuis longtemps pour le parti des loyalistes vers lequel le courant des affaires avait entraîné le père Latour. C'est dans ce milieu que Denise, excellente patriote au fond, fut nourrie d'idées qui la détachèrent de la cause des Patriotes, et nous savons comment, après avoir échangé des promesses avec Ambroise Coupal, elle reprit sa parole parce qu'Ambroise avait manqué à la sienne en ne demeurant pas neutre dans le conflit qui fermentait. Et pourtant, Denise avait senti que son coeur penchait bien plus pour Ambroise que pour André Latour. Il est vrai qu'elle n'avait pris aucun engagement avec ce dernier, mais il n'en restait pas moins vrai que Latour travaillait avec acharnement à la conquête de Denise, conquête qui semblait sur le point de s'accomplir pour toujours.

La barrière qu'avaient dressée entre Denise et Ambroise des différences d'opinions n'était pas inébranlable, et ce différend n'avait pas créé la haine pas plus chez Denise que chez Ambroise. Loin de là: Ambroise venait d'avouer qu'il continuait d'aimer Denise, mais sans espoir; de son côté, Denise, à supposer qu'elle n'aimât plus Ambroise, conservait pour lui une certaine estime pour la raison que le jeune homme avait su garder la discrétion la plus entière à l'égard du revirement de Denise en matières politiques. Pour rien au monde Denise n'aurait voulu que sa mère, qui était une patriote ardente, sût que sa Denise avait embrassé la cause ennemie, et elle n'aurait pas voulu davantage que les habitants de Saint-Denis fussent instruits de cette affaire. Elle était donc reconnaissante à Coupal de ne l'avoir pas trahie en gardant le secret. Il n'y a pas de doute que si le village et la paroisse de Saint-Denis eussent appris que la jolie Denise était passée dans le camp ennemi, la jeune fille eût été mal vue, que Dame Rémillard eût grandement souffert dans son commerce, et que les villageois, entre autres, eussent du coup cessé de manifester pour Denise leur respect et leur admiration. A cause même de sa conduite généreuse Ambroise Coupal avait conservé l'estime et la confiance de Denise.

Et celle-ci avait la même confiance en Félicie, la soeur d'Ambroise. Elle aimait cette enfant comme une soeur, et peut-être mieux qu'une soeur. Du reste, Félicie méritait bien cette confiance et cette estime: elle était si aimante, gentille et discrète. Plus jeune que Denise de trois ans, elle était cependant douée d'un jugement plus sûr, et, quoique gaie par nature, elle était sérieuse à l'occasion, très sérieuse, et alors sa parole douce, grave et profonde à la fois, impressionnait. Par la précocité du caractère Félicie passait sans transition de son rôle d'adolescente à celui de la femme mûrie par les difficultés de l'existence, et dans l'un ou l'autre rôle elle demeurait simple et bonne. Sans avoir la beauté de traits et de taille de Denise, Félicie possé-

dait un petit minois séduisant que lorgnait avec envie plus d'un gas de la paroisse de Saint-Denis. Au reste, elle était déjà courtisée, et tout faisait présager qu'elle laisserait tomber bientôt sa petite main de fée dans la main calleuse, mais honnête, d'un brave paysan. Bien qu'elle eût reçu une instruction moyenne, elle demeurait très paysanne par l'esprit et le sans façon de ses manières. Elle était loin d'avoir l'élégance de Denise, mais telle qu'on la connaissait elle demeurait adorable; et loin d'elle ce défaut des filles du peuple d'envier et jalouser la bonne mine et les attraits d'autres jeunes filles mieux favorisées de la nature. Si Félicie eut eu ce défaut elle n'aurait pas aimé Denise; mais elle aimait tellement la fille de la tavernière qu'elle la désirait à tout prix pour soeur. Clairvoyante, elle reconnaissait bien à Denise certaines petites défectuosités de tempérament, mais elle savait Denise généreuse jusqu'au sacrifice: et cette qualité suffisait à Félicie pour désirer cette Denise pour belle-soeur. Aussi avait-elle beaucoup travaillé pour faire éclore une amitié durable entre Ambroise et Denise. Puis, un jour, elle s'était réjouie du succès de son oeuvre. Mais un autre jour elle avait pleuré amèrement en apprenant que cette même oeuvre, qu'elle avait crue établie sur des assises solides, s'était écroulée comme s'affaissent ces petits bâtiments de terre qu'édifient les enfants. Et qu'avait-il suffi pour renverser l'édifice? Un simple vent d'orage! Un désaccord d'idées, une différence d'opinions bien ou mal acquises et diversement exprimées... c'était tout! Oui, mais c'était incroyable pour Félicie.

Néanmoins, le fait était demeuré, et si frappant qu'Ambroise n'avait pu, malgré tout son vouloir, en dérober les marques à sa saeur. Et elle, cette pauvre Félicie, qui aimait tant son grand frère, avait été at- sa soeur. Et elle, cette pauvre Félicie, qui le volte-face de Denise. Mais sa souffrance avait été atténuée par la belle énergie d'Ambroise qui, plein de coeur et de vaillance, fit taire les cris de son âme blessée pour se vouer plus résolument, plus farouchement, à la défense de la cause qu'il plaçait au-dessus de tout. C'est ce sentiment aigu du devoir et de l'amour du sol qui fit grandir tant de courages, en cette époque tumultueuse du Canada français, et qui entraîna à tant de sacrifices héroïques. Dans combien d'esprits on aurait pu saisir cette formule qui fut sur le point d'être un mot d'ordre par tout le pays de Québec: "Sauvons l'honneur... le reste après!" Wolfred Nelson l'avait formulée et répétée comme un cri de ralliement, mais elle fut éteinte par les canons qui balayèrent Saint-Charles pour, ensuite, demeurer enfouie sous les cendres de Saint-Eustache.

Ambroise Coupal aimait mieux perdre l'amour d'une femme exquise entre toutes que l'honneur de sa nationalité; et Félicie, malgré son chagrin, préférait voir son frère prendre les armes pour soutenir et défendre une cause qu'elle regardait comme sacrée, que le voir déserter pour regagner le coeur d'une femme. Telle était la physionomie morale de ces deux personnages de notre histoire, qu'il importe de bien connaître afin de pouvoir plus justement apprécier leurs gestes.

En contraste, voici qu'elle était la physionomie morale de Denise Rémillard. Quoique favorisée par des qualités excellentes d'esprit et de coeur, Denise avait un très grand défaut : l'orgueil. Plus instruite que Félicie et ayant fréquenté à Montréal des cercles de jeunes filles et de jeunes hommes affichant des "opinions avancées" sur la politique du pays, Denise, à son insu, s'était façonnée à ces opinions souvent injustes et plus erronées que vraies. Ce fut là où l'orgueil de sa nature mit son poids dans la balance: ne voulant pas passer pour une fille inférieure ou une campagnarde bornée, elle affecta sur le premier moment de recevoir comme très valables ces idées contraires aux siennes, elle se prit à son piège et en peu de temps elle reconnaissait comme incontestables les opinions acerbes lancées contre la race française du Canada. Elle finit par se former tout à fait à l'école adverse de la famille Latour, qui fréquentait de préférence les réunions mondaines où dominait l'élément anglais de la Métropole et surtout l'élément antipathique aux aspirations des habitants de langue française. Energique et courageuse, elle n'avait pas su cependant se garer contre l'entraînement des passions sociales du temps, elle avait été emportée par un coup de griserie. On lui avait dit: "Là est l'erreur, ici la vérité!" Elle avait accepté cette affirmation comme une sentence tombée de la bouche du Sage, ou comme un dogme proclamé par l'Eglise. Dans sa griserie elle avait été incapable d'user de perspicacité et de jugement; mais il faut lui

rendre cette justice : elle croyait sincèrement travailler pour le salut de sa race en se joignant à tant d'autres, moins sincères, pour étouffer les voix réclamantes et protestataires des habitants du Canada français. Nous arrêterons là ces peintures que, d'ailleurs, l'action qui va suivre éclairera pleinement, et nous retomberons dans notre récit.

. . . .

Denise venait de dire à Félicie :

—C'est fini !. .

Pauvre Félicie... qui avait espéré de raccorder ces amours !

Ses yeux s'humectèrent en voyant les larmes de Denise, et si elle ne pleura pas de chagrin, c'est que les larmes de Denise furent pour elle un espoir : Denise pleurait parce qu'elle souffrait... elle souffrait parce qu'elle aimait et qu'elle aimait Ambroise !

Voilà ce que fut la pensée de Félicie. Et elle allait tenter de consoler Denise quand un poing frappa dans la porte de la cuisine et que, en même temps, la voix de la tenancière appela :

—Denise !... Denise !...

Celle-ci essuya vivement ses yeux et demanda :

—Que voulez-vous, maman ?

—Est-ce toi qui as poussé le verrou ?

Denise sourit en regardant Félicie et dit :

—C'est Ambroise qui a fermé la porte, et je pense qu'il aura fait glisser le verrou.

Elle courut aussitôt à la porte dont elle tira le verrou. Dame Rémillard parut, toute rouge de colère, sans remarquer la présence de Félicie. Elle dit à sa fille sur un ton de reproche :

—En voilà une idée de mettre le verrou... comme si tu voulais faire un mauvais coup !

Comme elle achevait ces paroles à Denise qui ne perdait pas son sourire, la brave femme aperçut Félicie :

—Tiens ! mademoiselle Félicie... s'écria-t-elle en reprenant sa physionomie accueillante et joviale. Comment est-ce qu'on se porte par chez vous ?

—Très bien, madame Rémillard, merci. Mais là, je vous vois toute courroucée... je gage que vous alliez tancer de la bonne façon cette pauvre Denise. Mais prenez garde, madame, ajouta la gentille Félicie avec un petit air sérieux, ce n'est pas à elle que vous devez vous en prendre, mais à moi !

—A vous ? fit la tenancière en regardant avec surprise Félicie et sa fille tour à tour.

—Oui, madame Rémillard, reprit Félicie en riant, c'est moi qui ai poussé le verrou tantôt quand je suis entrée !

—Ah ! bien, en ce cas, mademoiselle Félicie, il n'y a pas de faute ! Ah ! ça, vous êtes debout... vous ne vous asseyez donc pas ?... Tiens Ambroise n'est plus là !...

—Il est parti, maman, dit Denise.

—Je vois bien... Tenez ! mademoiselle Félicie, venez vous asseoir ici ! Mais, dis-moi donc, Denise, est-ce qu'il n'est pas temps d'éteindre cette lampe, voilà qu'on éclaire le jour ! Et la cheminée qui se meurt !...

Et tout en parlant, vive toujours, Dame Rémillard alla souffler la lampe, puis elle vint jeter du bois dans l'âtre après en avoir ravivé les braises. Ee elle continuait de parler ainsi à Félicie :

—Et vous avez dû apprendre cette nouvelle qu'on avait arrêté un espion ? C'est incroyable, mais c'est ce pauvre André Latour ! Ma foi ! je ne lui veux pas de mal... mais s'il est vrai qu'il est venu nous espionner , et bien que ce soit l'ami de Denise, je crains bien qu'il ne s'en tire pas à bon marché avec le docteur ! Quels temps tout de même qu'on traverse !... Ah ! si vous aviez été ici ce matin, mademoiselle Félicie, s'il y en a eu du trimbalement ! J'ai bien pensé que s'en était fait de ce pauvre Latour quand j'ai vu que tout le monde voulait sa tête ! J'en aurais bien eu de la peine, pauvre jeune homme ! Mais vous comprenez, mademoiselle Félicie, que j'ai pris pour lui, sans tout de même vouloir blâmer les autres. Ils sont patriotes et moi aussi, et je vous le demande, si on ne l'était pas, qui est-ce qui le serait ?

Denise rougit violemment à ces paroles de sa mère. Mais celle-ci regardait Félicie et poursuivait en s'animant :

—Voyez-vous, on n'a rien qu'un pays, et si on le défend pas, où ira-t-on ? Si on laissait faire, comme il y a des insouciants qui disent, on ne serait plus maître chez soi. Au lieu de travailler pour nous autres et nos enfants, on travaillerait pour le roi d'Angleterre et la reine et tous les Anglais...

Elle se tut, tisonna le feu et gronda :

—On dirait que ce bois-là est trempe... ça pétille, ça fume, mais ça ne flambe pas !

—Il ne fait pas froid ici, dit Félicie.

—Non?... Pourtant, en entrant tout à l'heure j'ai senti comme un air froid sur les épaules. Il est vrai que dans la cuisine le fourneau est tout rouge. Mais, tiens, voilà que ça chauffe... Eh bien! Denise, tu ne déjeunes pas? Tu n'invites pas Mademoiselle Félicie, pendant que je vais faire le ménage ici. Regardez-moi cet équipage qu'on m'a fait sur le plancher ce matin... de la cendre de pipes, des crachats, des bouts d'allumetes... Ah! les hommes, quand ça bavasse, ça ne sait pas ce que ça fait! Eh bien! Mademoiselle Félicie, allez vous restaurer un brin avec Denise. Peut-être qu'un petit verre de vin...

—Merci bien, madame Rémillard, répondit Félicie, madame Pagé m'a fait boire ce matin un petit verre de vin de cassis tout chaud. Figurez-vous que je suis arrivée toute transie...

—Je crois bien, interrompit la taverniè-re, trois milles en voiture le matin, comme ça, à ce temps-ci de l'année! Ça m'étonne que vous ne soyez pas gelée complètement. Vous êtes venue avec Ambroise?

—Oui, il avait des affaires urgentes... Je ne serais pas venue si matin. Mais il fallait bien que je profite de l'occasion, je tenais tant à voir Denise. Ambroise a attelé sur le cabriolet et nous sommes venus bon train. Tout de même, je n'ai pas eu chaud.

—Comme ça, une tasse de vin ne vous dit rien.

—Rien, merci encore!

—Pas même une bouchée avec un peu de café d'orge?

—Non, non, madame Rémillard, je n'ai pas faim.

—Et toi, Denise? interrogea tendrement la tenancière.

—Non plus, maman, je n'ai pas faim.

—Mais tu es mieux, au moins?

—Oui.

—Eh bien !reprit Dame Rémillard, puisque vous n'avez ni faim ni soif, allez dans la cuisine en attendant que j'aie fait le ménage ici.

—Maman, nous allons monter à ma chambre, Félicie et moi; nous avons bien des choses à nous dire et nous y serons mieux. Viens, Félicie! Peut-être qu'après serons-nous mieux disposées pour manger.

—C'est bien, allez, mes filles, allez! dit Dame Rémillard qui, aussitôt, se mit en train de ranger et nettoyer.

Le jour était venu, mais un jour bas et sombre chargé de mélancolie. A part quelques timides chants de coqs et des aboiements de chiens, le village demeurait paisible.

Les deux jeunes filles étaient montées à la chambre de Denise où régnait ce beau désordre du matin, avec le lit blanc défait, et dont l'atmosphère demeurait imprégnée d'un parfum discret. La chambre était spacieuse et belle et toute décorée d'images pieuses. Le mobilier en bois de hêtre avait été fabriqué au pays, un peu lourd et grossier dans ses formes, mais joliment paré par la main experte de Denise. Un chiffonnier surmonté d'un miroir, une table de toilette avec lavabo, une armoire a linge à double panneaux vitrés, un petit secrétaire avec quelques rayons qui contenaient des livres, un tabouret, un fauteuil trapu, deux berceuses et une petite table au chevet du lit sur laquelle était posé un bénitier entre un crucifix et une statue de la Vierge composaient l'ameublement. Un épais tapis de laine aux couleurs variées couvrait le plancher. Denise avait là son petit foyer bien à elle. La chambre étant située au-dessus de la cuisine, la jeune fille y était moins dérangée par les bruits de la salle commune aux jours d'abondante clientèle. D'ailleurs, ces jours-là, elle aidait sa mère à servir. Bien qu'elle n'eût aucun attrait nulle honte à recevoir la clientèle qui, le plus souvent, tenait fort à être servie de ses belles mains. La jeune fille était aimable avec tout le monde, sans façon, mais réservée, et sa présence dans l'auberge suffisait pour maintenir les buveurs exaltés dans les bornes de la politesse et du savoir-vivre.

Elle offrit une berceuse à Félicie et elle-même prit l'autre.

Les deux jeunes filles étaient sérieuses.

Félicie, la première, prit la parole.

—Sais-tu, Denise, que tu as une bonne mère? Tu peux te compter chanceuse. Nous, nous avons perdu la nôtre, et nous n'avons plus que notre pauvre père qui vieillit rapidement.

—Oh! oui, Félicie, tu as raison de dire que j'ai une bonne mère! Que serais-je devenue sans elle? Mais j'avais un bon père aussi! Voilà dix ans qu'il a trépassé après avoir longtemps souffert d'une maladie incurable. Ma pauvre mère fut surtout courageuse, car, tu le sais, mon père n'avait laissé qu'une terre fort grevée. Avec le

peu d'argent qu'elle réalisa sur la vente du bien, elle réussit à acheter cette vieille maison de pierre et en fit une auberge. Oh! il n'y avait pas une fortune à gagner, mais nous avons fini pas vivre assez bien. J'ai pu faire mes études, malgré que maman se vît obligée, par mon absence, de payer les services d'une domestique. Je lui suis bien reconnaissante.

—Et tu devrais être heureuse, murmura Félicie, et tu ne l'es pas!

—Pourquoi parles-tu ainsi? demanda Denise surprise.

—Parce que je t'aime. Je sens que tu souffres, et ta souffrance me peine. Je devine chez toi un gros chagrin que je voudrais partager.

—Bonne Félicie, sourit tristement Denise, tu es toujours la même, compatissante et généreuse. Tu te préoccupes plus des souffrances des autres que de tes propres souffrances. Mais sois tranquille à mon égard, je n'ai pas de chagrin. Tu me retrouves fatiguée... oui, ma physionomie doit porter l'empreinte de la fatigue de ma dernière promenade à Montréal. Oh! si tu pouvais seulement avoir une idée vague de tout ce remue-ménage de la ville... Durant les trois semaines que j'y ai séjourné, ça n'a été que bals et fêtes.

—En ce cas, tu t'es bien amusée?

—O mon Dieu! oui... Pourtant, bien des fois je pris part forcément à des réjouissances dont je ne me sentais pas l'envie.

—Le regret de ces belles fêtes, Denise, c'est peut-être ce qui fait aujourd'hui ta tristesse? Et je ne m'étonne pas, je serais peut-être de même si j'étais à ta place : passer tout à coup de la joie, du bruit, du mouvement, de l'éclat des bals à la solitude de cette campagne, si riante en été, mais si mélancolique en automne, je reconnais que le contraste est amer, écrasant.

—Non! non! protesta Denise, ce n'est pas cela! Au contraire, j'avais hâte de me retrouver dans le calme de ma chambre. Car j'aime la solitude, pas toujours, mais je l'aime souvent. Je te jure que si tu me trouves un peu changée, c'est la fatigue, pas autre chose!

Félicie esquissa un faible sourire et branla la tête d'une manière dubitative.

—Denise, dit-elle gravement, tu ne saurais me tromper : tu as un chagrin... un gros chagrin de coeur que tu veux cacher. Mais moi je le vois, il perce chez toi de toutes parts. Eh bien! veux-tu savoir que tu n'es pas seule à supporter le poids de cette peine?

—Veux-tu parler d'Ambroise?

—Pauvre garçon! Il ne la fait pas voir, comme toi, il se maîtrise; mais moi qui suis sa soeur, j'ai deviné sa souffrance. Ah! Denise, si tu savais comme tu lui manques!

Denise voulut interrompre son amie.

—Non... laisse-moi parler, Denise, s'écria Félicie... parler à coeur ouvert! Mais ne va pas penser que je suis envoyée ici comme une messagère, non! Je parle de ma propre volonté. Tout à l'heure, j'ai trouvé Ambroise ici, je vous ai regardés tous deux, dans vos regards j'ai lu la même peine, le même regret; et alors, sachant que vous souffrez tous deux d'une futile mésentente, et souffrant moi-même de votre désaccord, je me suis dit que je tenterais de vous guérir. Denise, écoute-moi bien, je te confie une chose que je n'oserais communiquer à personne : Denise, Ambroise t'aime... il t'aimera toujours, quoi qu'il advienne! Et toi, Denise, tu l'aimes, et tu l'aimeras toujours quoi qu'il arrive. Alors, pourquoi vous éloignez-vous l'un de l'autre?

—Ma chère Félicie, je te l'ai dit : nous ne nous comprenons pas Ambroise et moi!

—Et simplement parce que vous pensez différemment sur une question de politique. O mon Dieu! Denise, je ne conçois pas qu'on se divise pour si peu quand on s'aime. La même question, Denise, se pose entre nous deux, mais nous empêche-t-elle de nous estimer moins? Nous éloigne-t-elle l'une de l'autre? Fait-elle de nous deux adversaires irréconciliables? Non, tu le sais bien!

—Ce n'est pas la même chose, Félicie! voulut objecter Denise.

—C'est la même chose, mais tu t'obstines à la voir sous un autre angle. Ecoute: je suis jeune, c'est vrai, je n'ai pas d'expérience, mais selon ma pensée, mon intuition, il me semble que l'amour et l'amitié doivent être placés au-dessus de ces disputes.

—Je le pense aussi, Félicie. Mais tu sembles croire que tout le blâme doit retomber sur moi, n'as-tu pas interrogé Ambroise? Ambroise m'aime, dis-tu? Je te crois, parce qu'il me l'a avoué lui-même; malheureusement son amour à lui n'est pas au-dessus des diversités d'opinions, et il m'en veut pour m'être rangée, sincèrement comme je l'ai fait, du côté des Loyalistes.

Mais il a tort de m'en vouloir, car il était prévenu : à maintes reprises je me suis déclarée à lui contre l'insurrection et lui ai dit que j'étais partisanne de l'ordre et que je haïssais tous les harangueurs du peuple. Je lui ai fait entendre que de s'insurger contre le gouvernement, c'était attirer sur notre pays et notre peuple les pires calamités, et je lui ai fait voir que le patriotisme éclairé condamnait le patriotisme aveugle. Et cela fut si bien compris d'Ambroise qu'il me jurait de ne pas se mêler de politique. Deux mois plus tard il manquait à sa parole, et je le surprenais sur le Champ-de-Mars à Montréal haranguant le peuple et l'incitant à se soulever contre l'administration de notre gouvernement. Alors, j'ai pensé qu'il ne m'aimait pas, et moi-même. . .

—Tu t'es trompée, Denise, interrompit Félicie avec ardeur, il t'aimait quand même, et il t'aime quand même! Et tu l'aimes toi aussi, je le répète. Mais je reconnais que tout le blâme ne doit pas retomber ni sur toi ni sur lui; il faut en accuser ces luttes fratricides qui naissent à certaines époques et qui jettent des frères les uns contre les autres! Comme toi, Denise, je ne me sens pas le coeur d'encourager ces luttes, comme toi j'aime l'ordre et la paix; et pourtant, je te le dis franchement, je ne peux que me réjouir en ce moment de voir nos hommes se dresser avec fierté et énergie contre les ennemis de notre nationalité. Mais si nous ne luttions pas, Denise, ajouta la frêle Félicie en s'enflammant malgré elle, que deviendrions-nous? Si nous ne nous agrippions pas au peu de libertés qui nous restent, qu'arriverait-il de notre race? Est-ce toi, Denise, qui accepteras de coeur-gai les liens de l'esclavage? Est-ce toi qui renieras ta religion et ta langue? Non, tu ne l'oserais pas, tu en serais incapable, et c'est pourquoi tu t'insurgerais contre la tyrannie, tu te rebellerais! Alors, pourquoi demeures-tu indifférente devant la menace d'un tel esclavage?

—Mais rien ne nous menace réellement, ma chère amie, sourit Denise avec indulgence, croyant que Félicie comme bien d'autres avait la vision de maux et de catastrophes imaginaires.

—Rien ne nous menace! s'écria Félicie avec un amer étonnement. Est-il possible que tu sois aveuglée à ce point? Faudra-t-il pour t'éclairer la lueur des canons ennemis? N'as-tu pas été capable d'entrevoir les fils d'une immense conspiration contre notre nationalité qu'on veut annihiler? Je te pensais la proie d'un simple caprice, mais je découvre à présent que tu ne sais rien, que tu ne vois rien, n'entends rien, ne sens rien! Tous les jours ne sommes-nous pas provoqués? Ne sommes-nous pas injuriés, outragés dans ce que nous avons de plus cher? Voyons, Denise, sois franche, avoue au moins que tu as lu dans les feuilles publiques ennemies de ces affronts qui fouettent un sang fier comme le nôtre! Tu as certainement entendu nos insulteurs sur des estrades publiques! Tu n'es pas sans savoir que des pasteurs anglais prêchent sournoisement la haine contre nous! De toutes parts on sent et l'on croit entendre monter un cri de mort contre notre race! Eh bien! laissons faire, ployons l'échine, comme dit Ambroise, laissons pleuvoir les coups de fouet, baissons le front sous les insultes, et alors on fera de nous tous ce qu'on fit en 1755 des pauvres Acadiens : on nous enlèvera comme un pestilentiel troupeau et l'on ira nous jeter sur quelques rivages déserts! Denise, tu ne voudrais pas d'un tel sort! Et si l'on t'insultait à ta face, tu frapperais l'insulteur! Alors, que ne frappes-tu? Car on t'insulte en insultant ta famille, ta nationalité, ta langue, ta foi, et tu as trop de coeur pour subir l'affront sans le relever, dis, Denise, dis!

Et Félicie, à demi levée sur son siège, hors d'haleine presque, toute rouge de sainte indignation, frémissante, ses yeux bleus candides devenus soudain terribles, oui, Félicie regardait ardemment Denise pour attendre sa réponse.

—Petite fille! murmura Denise en souriant avec pitié.

Ces deux mots et ce sourire parurent atteindre Félicie comme un coup de massue : elle retomba sur la berceuse avec un soupir de découragement et se mit à pleurer, bégayant à travers ses larmes :

—Pauvre Denise, je vois trop bien, hélas! que tu es tout à fait perdue pour nous! Oh! oui, je sais bien maintenant que tu ne peux pas comprendre Ambroise, de même qu'il ne peut te comprendre. Et moi-même, Denise, oui, je dois te le dire, je me demande si je te comprends encore. . . si nous nous comprenons. . .

Un lourd sanglot l'interrompit.

Denise se leva pour aller consoler la pauvre enfant.

Mais Félicie fit un geste rude comme pour éloigner d'elle cette amie qu'elle aimait, se leva avec brusquerie, sécha ses larmes de ses mains tremblantes et dit d'une voix dont l'accent dénotait un regret et un chagrin profond :

—Adieu ! pauvre Denise ! Entre toi et mon frère je n'avais cru voir qu'une barrière aisément renversable ; mais je trouve à présent un abîme qui se creusera davantage et que rien ne saura combler. Adieu ! que la bonne Vierge un jour puisse te dessiller les yeux !...

Elle ouvrit la porte violemment et courut à l'escalier.

—Félicie ! cria Denise effrayée par les paroles de son amie. Attends, Félicie, nous allons nous comprendre !

Du bas de l'escalier Félicie répliqua durement :

—Non ! non !... garde sur ton front l'outrage de nos ennemis en attendant qu'on l'essuie d'un nouvel outrage et qu'on y imprime le stigmate de l'esclavage !

—Félicie !... Félicie !... criait Denise, épouvantée.

Félicie, comme si elle eût voulu fuir celle qui l'appelait, traversa la salle de l'auberge toute déserte à ce moment et gagna la porte de sortie.

Denise était au milieu de l'escalier et disait d'une voix désespérée :

—Félicie, je veux te parler, je veux que tu m'écoutes !

L'autre venait d'entr'ouvrir la porte. A cette minute même les deux jeunes filles frémirent violemment en percevant une longue clameur au dehors.

—Ecoute !... écoute !... commanda Félicie.

Les cloches de l'église carillonnaient à toute volée... Puis ce cri s'éleva sous le ciel bas et sonore :

—Les Rouges !...

Cela retentit aux oreilles des deux jeunes filles comme une alarme sanglante.

—Les Rouges !... Les Rouges !...

La clameur grandissait et faisait trembler l'espace.

—Les Rouges !... murmura Denise, livide, chancelante, agrippée à la rampe de l'escalier.

—Oui... fit d'une voix solennelle Félicie en jetant sur Denise un regard brûlant. Les Anglais !... Comprends-tu, Denise Rémillard ? Les soldats du gouvernement !... Les sbires de ceux qui nous ont bafoués, flagellés, mais que nos hommes, à leur tour, vont flageller de la belle façon ! Eh bien ! moi aussi je veux me battre pour mon pays ! Adieu ! Denise Rémillard ! Je ne sais pas si c'est toi qui as appelé ces soldats-là... mais je sais qu'il y a encore du coeur dans la poitrine des filles de la race et qu'en leurs veines coule du vrai sang !...

Elle s'élança dehors en refermant durement la porte sur elle.

Denise, rouge de honte, descendit les dernières marches de l'escalier et s'affaissa, presque inconsciente, sur un siège.

—Vive la Liberté !... rugissaient des voix tonnantes au dehors !

V

APPRETS DE BATAILLE

Il était neuf heures et demie.

Une dizaine de Patriotes venant de Saint-Ours avaient signalé la marche des troupes anglaises qui se dirigeaient vers Saint-Charles.

Cette nouvelle n'avait paru causer nulle surprise, nul effroi, on s'y attendait et l'on semblait même content.

—C'est bien, on va les attendre, avaient dit plusieurs voix parmi les villageois et Patriotes, nos fusils sont chargés tout prêts !

Puis, pour donner l'alarme, on s'était mis à crier :

—Les Rouges !... Les Rouges !...

Lorsque les Patriotes de Saint-Ours apportèrent cette nouvelle, une partie de la population était rassemblée devant la maison du docteur Nelson où ce dernier était en train de faire subir à Latour un interrogatoire serré. Et Latour avait finalement confessé, à condition que sa vie serait respectée, que le colonel Gore et le major Crompton étaient partis de Sorel la veille de ce jour pour marcher contre Saint-Charles.

C'est à ce moment précis que s'était élevé ce cri :

—Les Rouges !

Nelson sortit vivement dehors. On le mit au fait des nouvelles apportées par les Patriotes de Saint-Ours.

—Réjouissons-nous, mes amis, cria-t-il, le jour de gloire est arrivé !

Une clameur joyeuse salua ces paroles.

Nelson rentra dans sa maison, donna de

brèves instructions à ses lieutenants, et ordonna à deux patriotes de reconduire André Latour à l'auberge de Dame Rémillard et de le garder à vue. Cela fait, il fit seller sa jument baie, sauta dans les étriers et s'élança au galop du côté de Saint-Ours pour avoir des indications précises sur la distance qui séparait encore l'ennemi du village de Saint-Denis et sur l'importance des forces qui s'avançaient. Mais au bout de quelques milles il rebroussa chemin en découvrant sur la route une troupe de cavaliers qui précédait l'infanterie.

Pendant ce temps Latour était conduit à l'auberge où Denise demeurait seule, bouleversée par les dures paroles que lui avait jetées à la figure Félicie, car Dame Rémillard, aux cris d'alarme poussés par les villageois et Patriotes était vivement sortie par la porte de sa cuisine, et, tête nue, en tablier, malgré le froid, courait aux maisons pour obtenir des nouvelles. Et Dame Rémillard se réjouissait aussi de la venue des troupes anglaises, car elle n'aimait pas les ennemis de son pays. Elle allait de porte en porte, disant :

—S'il est vrai que viennent les Anglais, il faut les battre ! Ah ! si j'étais homme ! Si, au moins, mon pauvre défunt vivait... en voilà un qui n'avait pas froid aux yeux et on le verrait déjà en train de bourrer son fusil !

A des Patriotes sans armes qu'elle rencontrait elle disait sur un ton confidentiel et en clignant de l'oeil :

—Si vous n'avez pas de fusils, quand le moment sera venu, venez chez moi... j'ai vingt beaux fusils et de la poudre et des balles !

Disons qu'on ne voyait encore d'armes d'aucune sorte aux mains des Canadiens, car les armes étaient cachées, et l'on ne devait les exhiber que sur l'ordre de Nelson.

La population s'était rassemblée par groupes et chacun émettait son idée sur le meilleur moyen à prendre pour arrêter la marche de l'ennemi.

De temps en temps des Patriotes quittaient le village, à cheval ou en cabriolet et à toute erre s'élançaient dans diverses directions pour aller donner l'éveil aux paysans de la campagne environnante. Du reste, il en venait déjà armés de vieux fusils à pierre qu'ils dissimulaient soigneusement sous leurs longues capotes grises. D'autres apportaient des lames de faux et couraient chez le forgeron pour les faire emmancher en forme de lance au bout d'un gourdin. D'autres encore, à l'extrémité d'un long bâton fixaient une pointe d'acier acérée, et cette arme rudimentaire devenait un épieu pouvant lutter avec avantage contre la baïonnette des soldats.

Un fort rassemblement s'était formé devant le magasin du sieur Pagé. Sur le perron de la boutique un jeune homme haranguait. Près de ce jeune homme se tenait une jeune fille, une enfant toute frétillante d'ardeur et de patriotisme, qui applaudissait hautement tout ce que débitait le jeune homme ; et la parole vibrante de l'un et la flamme ardente de l'autre soulevaient dans la foule des flots d'enthousiasme. Le jeune homme était Ambroise Coupal qu'on voyait armé d'un long sabre pendu à sa ceinture où étaient également accrochés deux gros pistolets. La jeune fille, c'était sa soeur, Félicie.

—Amis et concitoyens, clamait d'une voix retentissante le jeune clerc de notaire — voix accentuée de gestes énergiques, — l'heure semble venue pour nous tous de montrer ce que nous sommes et ce que nous valons. Voici les soldats du gouvernement ! Ils marchent contre Saint-Charles ! Là, ils savent que nos frères canadiens ont dressé un camp retranché contre lequel marche la garnison de Chambly. Nous pourrions aller à Saint-Charles et nous joindre à nos frères, mais ce serait nous exposer et nous placer entre deux feux. Le plus sûr pour notre cause, c'est d'empêcher Gore d'atteindre Saint-Charles, le repousser puis nous rendre à Saint-Charles et nous unir à nos compatriotes pour battre les forces de Wetherall. Le colonel Gore ne peut se douter que notre petit village ait l'audace de s'opposer à son passage, car l'espion de Colborne n'a pu le prévenir, puisqu'il est notre prisonnier. Nous allons donc prendre les Rouges par surprise. L'occasion qui se présente est belle, unique. Nous ne voulons pas commencer les hostilités, mais nous avons le droit et le devoir d'empêcher l'ennemi d'aller porter la guerre à nos compatriotes de Saint-Charles, et c'est notre droit de les arrêter à la porte de notre village. Halte-là ! Que dites-vous ?

—On les arrêtera ! cria Landry.

—Attention !.... Ready !.... Fire !.... clama Farfouille Lacasse en brandissant son fusil.

On se mit à rire de bon coeur.

—Bravo! Farfouille Lacasse! cria Félicie d'une voix chaude. On saura bien ce que tu feras, toi, quand les Anglais seront arrivés!

—Je crois bien qu'on le saura! répliqua Farfouille en haussant sa taille avec défi. Voyez bien le premier coq rouge qui ose chanter sur la route... pan! je lui fais battre des ailes pour la dernière fois!

—Et nous, repartit Landry en sautant sur les épaules de Farfouille pour être vu de tout le monde, est-ce qu'on sait pas ce qu'on fera aussi?

—Toi, Landry, répliqua vivement Félicie, tu feras le premier ton devoir... comme nous tous, hommes et femmes, nous ferons aussi le nôtre!

Toutes les têtes approuvèrent en silence la réplique de la jeune fille.

—Patriotes canadiens, reprit Coupal en tirant son sabre qu'il brandit au-dessus de sa tête, je suis content de constater qu'il ne se trouve parmi nous nul coeur mou. Gloire et honneur à Sainte-Denis qui ne compte pas un traître! pas un renégat! pas un lâche! Et comment en pourrait-il être autrement, lorsque nous avons à nos côtés des filles et des femmes comme les nôtres?

Plusieurs commères dans la masse exubérante approuvèrent hautement ces paroles vraies. Et l'une d'elles jeta à toute voix :

—On veut être avec nos hommes jusqu'à la mort!

—Oui, oui, jusqu'à la mort! appuya énergiquement Dame Rémillard en grimpant sur le perron à côté de Félicie. Ah! mes amis patriotes, ajouta-t-elle en mettant les poings sur les hanches, on a dit que les femmes canadiennes n'étaient rien que des couveuses... eh bien! on va montrer à ceux qui ont dit ça qu'on est aussi des batailleuses! Ah! les poules ne font pas rien que de picorer, elles picotent aussi!

Un ouragan de cris et de rires couvrit la voix indignée de la tavernière.

—C'est ce que j'appelle parler en vraie femme canadienne! cria Félicie en battant des mains.

L'enthousiasme se déchaînait au milieu de mille lazzis à l'adresse des soldats du gouvernement. Mais il fallait du calme et du sang-froid, et Ambroise Coupal réclama le silence.

—Patriotes, soyons calmes et froids, regardons la situation d'un oeil clair et tranquille. Si nous nous comptons maintenant, je doute que nous soyons en nombre suffisant; mais il viendra bientôt d'autres patriotes s'unir à nous. Je ne sais pas au juste quel est le plan du Docteur, s'il décidera que nous attaquions les troupes; mais chose certaine, tous ici tant que nous sommes, nous serons parés à l'attaque. Je ne sais pas non plus si nous aurons suffisamment de fusils...

—On en trouvera! interrompit Dame Rémillard.

—Certainement qu'on en trouvera, approuva Coupal en souriant, même s'il nous faut aller prendre ceux des soldats qui s'en viennent!

Des applaudissements frénétiques dominèrent la voix de Coupal.

—Et moi j'ajoute, s'écria Félicie, que s'il manque des hommes, les femmes prendront leur place! En tout cas, nous serons là. Nous chargerons les fusils, nous fondrons des balles, nous prendrons soin des blessés. Et si nos hommes tombent trop dru, nous relèverons leurs fusils et à notre tour nous défendrons nos droits et nos libertés!

Un tonnerre d'acclamations délirantes emplit l'air sombre et lourd.

—Avec des filles et des femmes comme ça, dit un villageois, on est capable de faire des miracles!

—Vive Félicie! clama de sa voix aigre Landry. C'est une fille comme ça, moi, que je veux marier si les Anglais ne me tuent pas! Mais si, au lieu d'être tué, je tue vingt Anglais, Félicie, oui, rien que vingt, veux-tu être ma femme?

On partit de rire à la ronde.

—Tues-en dix seulement, Landry, riposta Félicie en riant comme les autres, et je serai ta femme!

—Et moi, renchérit Farfouille, si j'en tue vingt?

—Tues-en vingt, Farfouille, et je serai ta femme!

—Et moi... et moi...

Un chahut indescriptible éclata, un chahut de rires et de quolibets.

—J'en tuerai cent, Félicie, rugit Landry en dansant sur les épaules de Farfouille... mais tu seras à moi!

—A terre, vermine! clama Farfouille en se débarrassant de Landry qui alla pirouetter à dix pas au plus grand amusement des villageois et Patriotes. Puis,

agile comme un singe, faisant des grimaces à faire rire des trépassés, Landry esquissa trois ou quatre cabrioles, sauta par-dessus quelques têtes ébahies de villageois, grimpa sur le perron et, avant qu'on n'eût soupçonné ce qu'il voulait faire, il embrassait rudement Félicie sur une de ses joues rouges!

—Sus au vaurien! protesta Farfouille d'une voix de stentor.

Et tandis que Félicie et les autres riaient de bon coeur, tandis que Coupal vainement demandait encore le calme et le silence, Landry, comme s'il eût eu le diable au derrière, enjambait la rampe du perron, se jetait dans la foule comme un forcené, arrivait jusqu'à Farfouille, et, dressant sa petite taille, criait comme un coq juché sur ses ergots :

—Hein! vaurien... que t'as dit?...

Et v'lan! il allongeait une maîtresse claque au pauvre Farfouille qui perdit l'équilibre, jetait un éclat de rire quasi démoniaque, et prenait sa course vers la distillerie du docteur Nelson, en criant à tue-tête :

—Je m'en vas tuer mes cent Anglais pour avoir Félicie!

Mais à l'instant même un cavalier apparaissait sur le chemin du côté de Saint-Ours, un cavalier lancé à fond de train... On reconnut Nelson.

Aussitôt le calme se rétablit, et tout ce monde, frémissant d'impatience, attendit.

Nelson arrêta sa jument couverte d'écume.

—Patriotes canadiens, cria-t-il, ce sont, en effet, les troupes du colonel Gore qui s'avancent avec un détachement de cavalerie. Aux armes! Que ceux qui n'ont point de fusils me suivent!

Et, faisant pivoter son coursier fumant, il s'élança vers sa maison.

Deux cents patriotes suivis le femmes et d'enfants s'acheminèrent vers la demeure de Nelson en chantant la Marseillaise. Plusieurs gagnaient vivement leurs foyers pour aller y prendre leurs fusils et leur poudre. Coupal et quelques jeunes hommes qui agissaient comme sous-officiers se mirent à préparer un plan d'attaque pour le soumettre à Nelson.

Quant à Félicie et la tavernière, fières et heureuses, toutes deux, elles se mirent à parcourir le village pour recommander aux femmes à se tenir prêtes à secourir les blessés.

De toutes parts s'apprêtait la bataille... On s'armait!...

VI

OU L'AMOUR SEMBLE PLUS FORT QUE LE DEVOIR

Revenons à Denise Rémillard que nous avons laissée seule à l'auberge où André Latour avait été reconduit sous la surveillance de deux Patriotes.

Denise, nous le savons, s'était affaissée sur un siège après le départ presque dramatique de Félicie qui l'avait cinglée de rudes paroles. A la voir ainsi, effondrée, on l'aurait prise pour l'image du désespoir.

Que pouvait-il se passer dans l'esprit de cette fille qu'animait un coeur généreux, mais que trompait affreusement l'orgueil? Canadienne et fille de ce peuple vaillant qui n'avait cessé de se battre pour de justes libertés, peuple si souvent et si mortellement outragé, peuple paisible ne demandan qu'à vivre de l'amour de son sol, peupl sans cupidité et sans haïne, loyal et docile loyal envers Dieu, loyal envers la couronne britannique qu'il avait reconnue sans protester comme maîtresse du pays lorsque la France en avait abandonné ses droits, oui, fille de ce peuple, Denise sentait, pour s'être détachée de ce peuple, une effroyable déchéance l'envahir.

De toutes parts retentissait l'amour du pays et des libertés si chèrement acquises, amour clamé par des centaines de voix qu'animait un sang... oui, un sang pareil à celui qui bouillonnait dans ses veines! Ces voix énergiques qu'elle entendait, c'était sa propre voix, lui semblait-elle! Elle percevait un souffle généreux qui était son souffle! Là, dans ce village qui était le sien, partout sous le firmament de ce beau pays de Québec, battaient des coeurs qui avaient la résonnance du sien, et cependant son coeur, sa voix, son sang ne se mêlaient pas à ceux-là! Pourquoi?... Tantôt, une enfant de son jeune souffle lui avait crié : "Sache, Denise Rémillard, qu'il y a encore du coeur dans la poitrine des filles de la race..."

Ah! oui, une enfant frêle, toute petite, une fille de paysan l'avait cruellement souffletée, elle, Denise, qui se sentait si fière d'affecter des opinions qui, au fond, répugnaient à son âme canadienne! Et, pour le pire, cette enfant qui l'avait ainsi cinglée



Denise retomba à genoux et se remit à pleurer, la tête posée sur les couvertures du lit. (P. 61)

etait une amie chère, une confidente en qui elle avait toujours placé tant de confiance!... Oh! quelle honte!... Et pourtant, nul n'avait été témoin de cette scène, mais il semblait à Denise que le pays entier avait entendu la farouche apostrophe de la brave petite canadienne! Mais ce n'était plus cette voix de Félicie, cette voix uniquement qui heurtait le coeur de Denise, c'était maintenant sa conscience qui, autant que l'auraient pu faire mille voix accusatrices, la condamnait! C'est ainsi que vivent les renégats, ils portent en eux une réprobation qui est leur châtiment de toutes les heures de leur existence. Comme tous les reprouvés ils ont vu un Paradis se fermer devant eux, ils ne peuvent retourner au sein du peuple des élus qu'ils ont quitté, il n'est pour eux plus de joie véritable, plus de paix, plus de tranquillité, et, entrés dans l'ombre, ils marchent dans l'ombre jusqu'à ce que l'ombre se transforme en néant pour les engloutir à tout jamais.

Et dans ces ténèbres de la réprobation, ténèbres d'une lourdeur effrayante, Denise se sentait glisser peu à peu, et là, dans l'émoi indicible qui la balottait comme un fétu emporté sur les vagues d'un océan soulevé, elle entendait une autre voix, une voix qui dominait toutes les autres: la voix fière, vaillante et noble d'Ambroise Coupal!

Ambroise Coupal.... ah ! comme ce nom faisait mal au coeur sensible de Denise! Mais était-il vraiment possible qu'Ambroise l'aimât encore, elle, Denise? Oui, il l'avait dit! Félicie l'avait affirmé! Mais si Ambroise aimait Denise, comment pouvait-il sacrifier cet amour à la défense de sa patrie et de sa race? Quoi! se demandait Denise avec étonnement, l'amour de la patrie peut-il et doit-il passer avant l'autre? Est-ce possible? Oui, oui, elle ne pouvait plus nier qu'il y avait véritablement "un amour du pays" au coeur de cette race qui était la sienne! Car, autrement, pourrait-il exister un amour du foyer et de la famille s'il n'était pas d'amour de la patrie?...

Denise frémissait de tout son être en songeant à ces vérités.

Et encore, sa mère qui était une Patriote?... Et son père défunt qui, s'il eût vécu, aurait été le premier malgré l'âge, malgré la maladie, à prendre une arme, n'importe quelle! pour aller au combat et faire barrière à l'ennemi! Et Denise était la fille de cette mère, de ce père, l'enfant de cette chair canadienne et française pétrie par deux siècles d'âpres labeurs, de sacrifices inouïs, de combats glorieux! Fille de race!... Ah! l'était-elle encore?

Oui, elle l'était! Car elle aimait aussi son pays, son village, sa famille! Oui... mais pas comme les autres! Et pourtant, fille de Saint-Denis elle avait un attrait particulier pour le village natal : comme elle aimait ses bois nombreux, ses verdures si richement et harmonieusement émaillées dans la saison d'été, cette rivière dont les ondes moelleuses l'avaient si souvent portée et bercée, ces coteaux verdoyants qui faisaient onduler la vallée, ces champs qui se paraient de si riches moissons! Que de beautés merveilleuses l'entouraient dans son Saint-Denis! Et elle s'appelait Denise! Oui, lorsqu'elle avait paru à la clarté de la vie, lorsqu'elle avait poussé son premier vagissement, on l'avait trouvée si rose, si épanouie, si belle déjà qu'on n'avait pas su, sur le moment, ni à quel saint ni à quelle sainte offrir cette petite chair de femme... puis, par une inspiration providentielle, on l'avait baptisée Denise! Alors, près de son berceau on avait chuchoté :

—Qui sait? elle sera peut-être, un jour, la gloire de son village!

Hélas! elle en devenait la honte!

Et néanmoins, elle était encore fille de race... enfant de Saint-Denis!

Elle se leva dans un mouvement brusque et farouche.

Toutes ces pensées, surgies comme une rafale impétueuse, l'avait soulevée, aiguillonnée. Et deux minutes s'étaient à peine écoulées depuis que Félicie, la fière petite patriote, s'était enfuie pour aller au devoir, qu'elle Denise, sentait le souffle du patriotisme l'emporter à son tour. Oui, puisqu'elle était fille de race, elle irait aussi là où le devoir appelait tous les enfants du sol!

Mais à l'instant même la porte s'ouvrit et deux Patriotes poussèrent dans la salle de l'auberge André Latour, mains liées au dos, prisonnier toujours.

A cette apparition Denise sentit tout son courage s'effondrer, et, sans force, pantelante presque, elle retomba sur son siège.

Elle trouva pourtant la force de sourire au prisonnier qui lui avait souri. Elle devina dans le sourire d'André un espoir, une joie! Elle respira bruyamment. André était encore prisonnier, c'est vrai, pensa-t-elle, mais il était vivant... c'est-à-dire sauvé peut-être!

Les deux Patriotes conduisirent le jeune homme au siège qu'il avait occupé le matin, avant la venue de Nelson. Une fois qu'il fut assis, et tandis que les Patriotes bourraient leurs pipes, André Latour regarda Denise longuement et avec passion. Ce regard fit mal au coeur de la jeune fille.

—Voilà un garçon qui m'aime passionnément, pensa-t-elle, et qui peut-être souffre à cause de moi!

Elle se laissa convaincre par cette pensée, et une pitié immense l'envahit. Elle oublia instantanément tout ce qui venait de se passer entre Ambroise et elle, entre elle et Félicie. Elle oublia que les troupes anglaises marchaient contre son village, que le peuple s'armait et que tous les coeurs nobles s'apprêtaient au devoir. Mais, à quoi bon! déjà Denise ne songeait plus qu'à André Latour prisonnier, qu'à son amour, à ses promesses, à ses idées qui l'avaient jeté aveuglément dans le parti des adversaires de sa nationalité. L'apparition d'André avait suffi pour éteindre une flamme qui l'avait embrasée un moment.

Donc, toute reprise par son amour, ou par son caprice, elle eut une inspiration.

Dehors, les clameurs reprenaient. A mesure que Nelson distribuait des armes et des munitions aux villageois et paysans, l'enthousiasme se déchaînait de nouveau. Des groupes armés et joyeux parcouraient le village en chantant des chansons du pays. Souvent des cris de "Vive la liberté"... "A bas les Rouges"... s'élevaient au-dessus des chants. Les cloches de l'église, après s'être tues un moment, reprenaient leur carillon, et plusieurs patriotes y accouraient pour faire bénir leurs armes, d'autres pour demander au prêtre l'absolution de leurs péchés. Une odeur de bataille pénétrait l'atmosphère.

Denise se leva et s'approcha des deux Patriotes qui, béatement, allumaient leurs pipes.

—Et vous, mes amis, dit-elle, vous n'allez pas vous battre?

—Mademoiselle, répondit l'un d'eux, ce n'est pas le désir qui nous manque, mais le docteur nous a chargés de veiller sur le prisonnier jusqu'à nouvel ordre.

—Mais le docteur doit bien savoir que nous manquons d'hommes... Tenez! confiez-moi le prisonnier!

—A vous, mademoiselle! s'écria le Patriote avec surprise. Mais s'il allait faire un mauvais coup pour vous déserter?

La jeune fille esquissa un sourire de dédain et de confiance à la fois.

—Il n'y a pas de danger, répliqua-t-elle, et je le surveillerai aussi bien que vous. Toutefois, pour plus de sûreté, liez-lui les pieds, posez un bandeau sur ses yeux! Il le faut, mes amis, car nos Patriotes auront besoin de vous.

Et Denise alla derrière le petit comptoir pour en rapporter des ficelles et un essuie-main. Subjuguée par le ton tranquille et le geste autoritaire de la jeune fille, animés eux aussi par le souffle du patriotisme et désireux de se battre pour la cause sainte, les deux Patriotes obéirent. Ils lièrent les pieds de Latour, posèrent un bandeau sur ses yeux et, silencieux, s'en allèrent.

Mais l'un d'eux avant de refermer la porte, et comme s'il eût été agité par la naissance d'un remords, dit :

—Vous le veillerez bien, mademoiselle Denise, n'est-ce pas?

—Je vous jure que vous le retrouverez ici!

L'accent de la jeune fille était si franc, si résolu, si sincère, que le Patriote, rassuré cette fois, ferma la porte et disparut.

Denise, joyeuse, demeura seule avec le prisonnier. Elle lui jeta un regard amoureux et amusé.

—Denise!... murmura le jeune homme aveuglé par le bandeau. Denise, êtes-vous devenue mon ennemie, que vous envoyez des Patriotes au combat, que vous vous faites ma gardienne?

—André!.... André!.... murmura la jeune fille en tombant à genoux devant le prisonnier, m'aimez-vous autant que vous me l'avez si souvent répété?

—Denise, c'est pour vous que je suis ici! J'ai réclamé cette mission périlleuse pour avoir le bonheur de vous revoir!

—Merci, André.... je doutais! Oui, j'avais douté de vous! Ah! quel bien vous me faites!

—Vous m'aimez toujours vous aussi?

Elle hésita. Ses yeux fixaient le bandeau. Elle rougit. Et malgré des voix terribles qui parlaient à son âme elle répondit :

—Toujours, André, je vous aime!

—Et lui... vous ne l'aimez donc pas?

Elle tressaillit.

—Il ne m'aime point! répliqua-t-elle.

—Oh! alors, je peux me fier à vous... à toi, ma Denise?

—André, je suis à toi!

—Merci, Denise! Ah! que je suis content! Denise, écoute-moi. Nous sommes bien seuls ici?...

—Seuls... oui.

—Personne ne peut nous voir ni nous entendre?

—Personne, je te le jure!

—Denise, je veux... je veux que tu me délivres de ces liens!

—André!...

Il y eut un accent de protestation dans ce nom proféré. Certes, la jeune fille avait eu tout à l'heure cette inspiration de délivrer André, mais de la pensée à l'action il y avait un pas à faire, mais un pas qu'elle redoutait tout à coup.

—Denise, écoute-moi bien! reprit le prisonnier. Nos troupes approchent. Nelson et ses Patriotes vont leur tendre un piège, elles vont donner dedans, elles vont être battues, repoussées, anéanties peut-être! Denise, tout à l'heure nous serons des vaincus au lieu d'être les vainqueurs que nous voulons être! Délivre-moi que j'aille prévenir le colonel Gore!

—Le prévenir! bégaya la jeune fille comme distraite.

—Oui, sauver nos soldats de ce danger qui les menace, d'un désastre qui pourrait être irréparable! Oh! conçois-tu tout ce qu'on me devra, tout ce qu'on te devra à toi-même? Si c'est notre jour d'amour, Denise, que ce soit aussi notre jour de gloire! Or, les Patriotes tantôt clamaient que leur jour de gloire était venu! Il ne faut pas que cela soit! Que ce soit leur devoir d'attaquer nos troupes, c'est bien; mais le nôtre est de les défendre! Denise, notre défense consiste seulement à parer un piège! Vite, Denise, tranchez mes liens, il n'y a pas un moment à perdre!

Palpitante, la jeune fille regardait le bandeau sans proférer une parole.

—Denise... m'entendez-vous? cria Latour avec impatience.

—Trancher ces liens, André, bredouilla Denise, je ne peux pas!

—Tu ne peux pas!...

L'accent de ces mots révélait un étonnement inouï.

—Je me suis constituée ta gardienne, André, et je ne saurais manquer à ma parole!

—En guerre les serments et les promesses ne comptent point, c'est la ruse seule qui vaut, quand ce n'est pas la force!

—Je sais bien. Tout de même, ce serait une lâcheté de ma part, après avoir refusé de combattre pour les miens, que d'aider leurs ennemis. André, ne me demande pas un tel sacrifice!

—Malheureuse Denise! Ne comprends-tu pas, au contraire, que tu aides les tiens tout en aidant les miens? Supposons que nos troupes soient battues et repoussées aujourd'hui, qu'arrivera-t-il? Elles reviendront en plus grand nombre, et elles reviendront pour venger leur défaite. Alors, aucune pitié ne les arrêtera, elles raseront le village entier, tout ce qui vit sera passé par les armes. Rien ne sera respecté, ni tes amis, Denise, ni ta mère... Et par un vain scrupule, tu laisseras accomplir cette oeuvre de destruction?

—Tais-toi, André! Tais-toi! Je ne peux pas... je ne pourrai pas!

Et la jeune fille s'écrasait sur ses genoux en proie à mille tortures morales.

—Oh! je vois bien que tu ne m'aimes pas! gronda sourdement le jeune homme.

—Je t'aime!...... je t'aime! malheureux...

—Tu n'étais donc avec nous que d'apparence, tu portais un masque, tu nous trompais! Tu me trompes encore en me disant que tu m'aimes!

—Je t'aime! Je t'aime, André, gémit Denise; mais demande-moi autre chose, pas cela!

—Tu m'as menti, reprit avec colère le prisonnier, tu as menti à ma soeur qui t'aime bien, tu as menti à mon père, à ma mère, à tous nos amis, à ton pays, à ta race! Car ta race, Denise, c'est celle qui forma la majorité de ce pays, cette majorité qui pense comme nous! Ici à Saint-Denis, là à Saint-Charles, ce n'est qu'un groupe de rebelles, de mécontents! Tout le reste du

pays est avec nous et pour nous, tu le sais bien! Si tu aimes ton pays, Denise, délivre-moi!

—Oh! ne me parle pas ainsi! s'écria la jeune fille en se redressant sur ses genoux et en pleurant. Il est impossible que j'aie deux pays, deux races auxquelles j'appartienne également, et il ne se peut pas que j'aie deux devoirs également justes à remplir envers deux partis. André, je n'ai qu'un seul devoir qui me commande en ce moment : celui de te surveiller, de te garder ici, de te protéger! Tu dis que je t'ai menti? C'est faux, et tu m'accuses à tort! Car je t'aime, et t'aimant je te garde! Car si je coupe tes liens, car si tu sors de cette maison, des Patriotes te verront et tu seras massacré! Je t'aime et te garde! Moi vivante, je te le jure, nul ne touchera à un cheveux de ta tête!

—Denise, tu ne me comprends pas! On me tuera quand même après que nos troupes auront été battues!

—Non, je te le jure! Si on te tue, on me tuera avec toi, car sans toi je ne saurais plus vivre désormais!

—Denise, s'écria Latour avec désespoir, vivre après, et même avec toi, mais aussi avec la hante de n'avoir pas fait mon devoir? Non, non, j'aime mieux mourir de suite!

—Ton devoir, dis-tu?

—Oui, celui de courir au colonel Gore pour le prévenir de l'embûche qui l'attend!

—Ah! c'est vrai, André, c'est ton devoir! Mais tu es prisonnier!...

—Tu me retiens de faire mon devoir, Denise!

—Et le mien?.... Tiens! entendons-nous : j'irai à ta place prévenir le colonel!

—Toi? Tu es folle!

—Non, non! Je connais tous les sentiers qui longent la rivière. Mieux que toi je passerai inaperçue des Patriotes... J'avertirai le colonel Gore! Veux-tu, André?

—Oh! Denise, que tu me fais plaisir! Combien je t'aime davantage! Oui, va, ma Denise! Tu diras au colonel que je suis prisonnier, que je t'envoie à lui! Va, Denise, ne perds pas de temps!

La jeune fille se dressa debout, exaltée.

—J'y vais, dit-elle. Mais tu promets...

—Oui, interrompit le jeune homme tu me retrouveras ici à ton retour. D'ailleurs, comment pourrais-je m'en aller ainsi ligoté? sourit-il avec mélancolie.

—C'est vrai, sourit Denise à son tour. Est-ce que je perds la tête? N'importe! je cours...

Elle se précipita vers la cuisine d'où elle revint l'instant d'après enveloppée dans un long manteau gris et la tête couverte d'une capeline noire.

A cet instant, un groupe de femmes passait en courant devant l'auberge, et l'une d'elles cria :

—Hé! il nous manque Denise... Denise Rémillard! C'est une patriote, elle aussi!

Une autre voix rétorqua :

—Denise Rémillard... oui, c'est une patriote! Seulement, elle aime mieux demeurer derrière les murs de sa maison!

Et cette voix mordante, qui la flagellait encore, c'était la voix de Félicie Coupal... de Félicie, son amie! Son amie? Oh! non... Félicie était à présent une ennemie!

La troupe était passée!

Rugissante de colère, Denise courut au prisonnier.

—As-tu entendu, André? As-tu entendu?...

Et avant que le jeune homme n'eût répondu, elle enlevait le manteau, arrachait la capeline et jetait rageusement loin d'elle ces objets.

—Eh! qu'est-ce que cela peut bien nous faire? sourit Latour. Elles... vont à leur devoir... ce qu'elles pensent leur devoir! Nous, au nôtre! Va donc, Denise!

La jeune fille demeura muette, indécise, tremblante.

—Denise, que fais-tu? Es-tu là encore?

Elle poussa un nouveau rugissement. Puis, avec une sauvage furie elle se jeta sur le prisonnier, arracha le bandeau qui lui couvrait les yeux et le lança au loin.

Latour la regarda avec effarement.

Denise, les traits affreusement altérés, les yeux pleins d'éclairs, le sein en tumulte, cria :

—Oui, André Latour, je suis là, regarde-moi! Mais regarde-moi bien! Suis-je une canadienne? Suis-je une renégate? Suis-je une lâche? Dis, André! Si je suis une lâche, si je ne suis pas une canadienne, tu m'entends? j'irai au colonel Gore... Mieux que cela, nous irons tous les deux, que dis-tu?

Latour frémit violemment.

Oh! oui, c'était bien une fille de la race qu'il voyait se dresser devant lui, enflammée, farouche, terrible! C'était ce vigoureux sang, tout brûlant, qui rougissait ses veines! C'était une vraie canadienne française! Ce n'était pas une renégate! Il l'admira de ses yeux éblouis. Qu'elle était belle... cent fois plus belle ainsi! Une déesse courroucée s'élevant au-dessus des hommes pour les dominer, les commander! Oh! ce fier visage, ces yeux de flammes, et ce coeur violent qu'il entendait battre!

—Parle! Parle! gronda Denise.

Latour allait ouvrir ses lèvres...

Une troupe de Patriotes, à cette minute, passait sur le chemin en chantant et en poussant des cris de guerre. Parmi ces hommes se trouvait une femme dont la voix sonore clama ces paroles :

—Quand vous manquerez de fusils, vous me le direz, j'en ai dans ma cave, et j'ai de la poudre et des balles aussi! Ah! qui pourra dire plus tard que la mère Rémillard n'était pas une patriote! Vive la Liberté! Vivent les Patriotes! Sus aux Rouges, mes braves hommes! Mort aux ennemis du pays! Allez! allez! nous aussi, les femmes, nous sommes avec vous autres!

Et la troupe était déjà loin qu'on entendait encore la voix de la tavernière.

Denise était livide, il lui semblait que cette voix arrivait jusqu'à elle comme une malédiction!

Un clairon lança des notes aiguës dans le ciel. De confuses rumeurs coururent dans l'espace...

—Denise, murmura André Latour à la jeune fille figée, pétrifiée, blanche comme neige, il est grand temps! Denise, dans cinq minutes il pourra être trop tard! Notre devoir, nous aussi... notre honneur! Denise...

La jeune fille fut secouée violemment et elle jeta un regard vacillant au prisonnier. Puis, tout à coup, elle s'élança vers le comptoir, y saisit un coutelas et revint vers le prisonnier en grondant :

—Oui, oui... nous ferons aussi notre devoir, parce que je t'aime... parce que tu m'aimes!...

Elle allait trancher les liens..... Mais un bruit terrible la fit s'effondrer, comme si le sol eût été ébranlé sous elle... Une violente mousqueterie venait de retentir à l'extrémité opposée du village, vers la distillerie de Nelson. Puis un coup de canon fit trembler le ciel et la terre. Sur les tablettes les verres et les bouteilles vibrèrent en s'entre-choquant...

Denise se releva, suffoquée presque, et dans un souffle qui ressembla à une effusion de joie et d'allégement elle cria :

—Il est trop tard!

Et, cette fois, elle s'abattit tout à fait aux pieds d'André Latour.

VII

PREMIERES ESCARMOUCHES

Ils étaient là les gâs de 37, barrant la route à l'ennemi!

Et leurs femmes étaient là aussi...

Après la voix de l'homme, c'était la voix des armes à feu qui se faisait entendre.

Wolfred Nelson et sa bande de Patriotes avaient dit à Gore qui se présentaient à la tête de huit cents soldats bien armés et disciplinés :

—Halte-là! on ne passe pas!

Et ils ne passèrent pas ceux qui avaient cru pouvoir asservir par tous les moyens, même par la force armée, un peuple vaillant et fier de son origine. Et Gore, à sa grande surprise, avait trouvé lui aussi une force armée devant lui! Mieux qu'une force armée : il avait à combattre le courage, la bravoure, le patriotisme qu'aucun sacrifice ne peut amollir ou décourager!

Et la bataille s'était engagée.

. . . .

Il était environ dix heures de matinée.

Le ciel demeurait caché sous une couche d'épais nuages gris et la température devenait plus froide. On grelottait un peu en attendant que Nelson vînt donner ses ordres. Mais plusieurs paysans qui venaient d'arriver avaient dit :

—Ça ne sera pas long qu'on va se réchauffer à la chaleur de la poudre!

A une bonne distance encore et derrière un bouquet de bois qui masquait une partie de la route parut un détachement de ca-

valerie. Les chevaux allaient au pas. Nelson à cet instant survenait et donnait l'ordre que chacun dissimulât sa présence. Le chemin fut aussitôt déserté, mais pas si vite que les cavaliers anglais n'eussent aperçu plusieurs capotes grises traverser le chemin en courant. Le détachement s'arrêta et essaya de dissimuler sa présence derrière le bouquet de bois, sans doute pour attendre le gros de la troupe.

Déjà Nelson et ses officiers disposaient leurs hommes, deux cent vingt-cinq en tout, dont cent quatre-vingt seulement avaient des fusils. Comme on n'avait pas de camp retranché, ni barricades, ni barrières, on avait pris comme premier poste de défense une maison de pierre placée près du chemin et à l'entrée du village. Cette maison était la propriété de paysans-laboureurs, les Saint-Germain, dont les champs s'étendaient à l'arrière du village. C'était une forte construction, solide et spacieuse, et avec des armes, mais du canon surtout, on en aurait pu faire un fort capable de soutenir un siège. Nelson y apposta soixante de ses meilleurs tireurs : quarante sous le toit, vingt au rez-de-chaussée.

Un peu plus loin vers le village et sur le côté opposé du chemin s'élevait la distillerie du docteur, autre construction solide, mais non en pierre, faite de grosses pièces de pin équarries. Là, Nelson plaça trente tireurs, et il ordonna à quelques jeunes hommes, dont son propre fils, de fondre des balles. A sa maison il posta quelques autres tireurs. Il en installa quelques-uns derrière les hautes cordes de bois de la distillerie, puis d'autres près d'une grosse meule de gerbes à côté de la grange des Saint-Germain. Il faut dire que tous ceux qui étaient armés de fusils savaient fort bien s'en servir : presque tous étaient d'habiles tireurs.

Quant à ceux qui n'avaient pas de fusils, Nelson les avait disposés en deux groupes à l'abri des premières maisons du village, et ceux-là étaient sous les ordres d'Ambroise Coupal. Ils n'avaient d'autres armes que des faux, des épieux, des haches, des fourches. Nelson ne songeait à s'en servir qu'au moment où il jugerait que le feu de l'ennemi ne serait plus à craindre ; c'est-à-dire si l'on en venait à un corps-à-corps où il ne serait plus possible de faire usage des armes à feu. Et lui, Nelson, s'était réservé le commandement du premier poste de bataille, chez les Saint-Germain.

Au magasin des Pagé, vers le centre du village, on installait à la hâte une infirmerie sous la direction du docteur Kimber. Il y avait là un bon nombre de femmes avec leurs enfants, et parmi ces femmes on reconnaissait entre autres la mère Rémillard et Félicie Coupal. Plusieurs maisons avaient été désertées, mais dans d'autres des femmes, des jeunes filles et des vieillards préparaient des bandes de toile, de la charpie et tout ce dont on pourrait avoir besoin pour les blessés.

Lorsque parut le premier détachement ennemi le village était rentré dans le calme et la tranquillité. Le chemin du roi demeurait tout à fait désert. Les paysans venus de la campagne avaient remisé leurs attelages dans les cours à l'arrière des maisons. N'eût été la fumée des cheminées, on aurait pensé que tout le village avait été abandonné par ses habitants.

Cependant quelques Patriotes avaient été vus par l'ennemi : aussi le premier bataillon envoyé par Gore en reconnaissance n'avança-t-il qu'avec circonspection. De petites escouades fouillaient les buissons en bordure du chemin, les haies, les fossés. D'autres longeaient le bord de la rivière sans rien découvrir de suspect, et partout régnait la solitude. Le bataillon approchait toujours, et il parut se rassurer tout à fait en découvrant que le village était désert. Alors, il accéléra le pas. Bientôt il se trouva à portée de fusil de la maison des Saint-Germain qui semblait inhabitée. Mais, soudain, par les deux fenêtres d'en haut six coups de feu partirent presque en même temps. Quatre soldats tombèrent mortellement atteints. Un cinquième s'affaissa, blessé, mais il eut aussitôt la force de se relever et de prendre la fuite. Cette décharge inattendue et si meurtrière intimida le détachement qui retraita immédiatement, et même avec un certain désordre dans ses rangs, pour revenir sur le gros de la troupe. Au même instant par l'une des fenêtres une voix narquoise criait :

—Attention!... Ready!... Fire!...

C'était Farfouille Lacasse qui, pour la deuxième fois, déchargea son fusil et abattit un fuyard. Plusieurs Canadiens l'imitèrent dont les balles cette fois ne firent que blesser deux ou trois fantassins.

Tout de même, un cri de triomphe partit de la maison de pierre :

—Bravo!... Vivent les Patriotes!...

Ce premier succès électrisa tout le monde.

On se mit à danser aux accords d'un accordéon violemment étiré par Landry qui n'avait pas son pareil à jouer de cet instrument. Farfouille Lacasse tapait une gigue à tout casser. La maison tremblait sur ses fondements. Mais on ne perdait pas de temps : des Patriotes rechargeaient activement les fusils qui fumaient encore. La senteur de la poudre qui emplisait déjà la maison semblait griser ces hommes.

Mais Nelson, devinant que l'affaire n'avait été qu'une première escarmouche et certain que l'ennemi en force ne tarderait pas, commanda le calme.

—C'est bien, mes amis, dit-il avec un sourire serein. Ménageons nos réjouissances pour plus tard. Tout n'est pas fini, ce n'en est que le commencement. Si je ne me trompe, vous allez avoir du bon travail à faire encore. Mais je tiens à le répéter : que ceux qui ont des scrupules ou qui ont peur se retirent! Pour ma part, je veux me battre pour des libertés qui nous sont nécessaires, et j'aime mieux me faire tuer ici plutôt que de vivre dans l'esclavage!

—Et nous aussi nous voulons nous battre, tous! clama le commerçant Pagé. Pas un de nous n'a peur! Pas un n'a de scrupules! Nous sommes des hommes et non des serfs! Si nous sommes tués, nos femmes et nos enfants vivront sur nos lauriers et avec les libertés que nous leur aurons conquises! Quoi qu'il puisse nous en coûter, lavons les outrages que nous avons trop longtemps soufferts!

—Pagé, je vous approuve, reprit Nelson. Au reste, vous le savez tous, mes amis, notre lutte n'est pas dirigée contre l'Angleterre ni contre les Anglais, mes compatriotes, ni contre les Canadiens, vos frères, mais contre un gouvernement lâche et prévaricateur, contre la tyrannie, voilà tout! Donc, si parmi vous, mes amis, il en était qui se fissent un cas de conscience de cette affaire, qu'ils s'éloignent tandis qu'il en est temps encore!

Un silence solennel plana cette fois. Mais pas un homme ne lâcha son arme. Et Nelson sourit avec ivresse en voyant devant lui ces fronts durs et déterminés, ces yeux sillonnés d'éclairs, ces bouches crispées par un courage inébranlable.

—Bien! reprit-il, content, j'ai confiance en vous!

Plusieurs crièrent :

—Nos droits, nos libertés, notre patrie avant tout!

Le dernier mot n'était pas tombé des lèvres de ces hommes, qu'une terrible détonation éclata à quelques arpents sur le chemin du roi, un projectile puissant s'ouvrit un passage dans le mur, traversa les cloisons, disparut... mais il laissa sur son passage trois cadavres et du sang, le premier sang de la journée parmi les Patriotes!

—Feu! commanda aussitôt Nelson d'une voix de tonnerre, en courant au trou pratiqué dans le mur par le premier boulet de canon.

Vingt coups de feu crépitèrent...

Oui, les Rouges étaient là sur le chemin... Déjà on rechargeait le canon...

—Farfouille! dit Nelson... Il ne faut pas qu'on recharge ce canon-là!

—C'est bien, mon général, répondit Farfouille, on ne le rechargera pas! Attention!...

Et il fit feu... Le canonnier roula sur le chemin...

Mais un autre aussitôt le remplaçait...

—Ready!... cria Farfouille en déchargeant le fusil que venait de lui glisser Landry qui rechargeait.

Le deuxième canonnier alla rejoindre le premier.

Mais un autre encore s'élançait au canon...

—Fire! rugit Farfouille...

Et le troisième canonnier s'affaissa sur l'affût de son canon.

—Landry, dit Farfouille en remettant à ce dernier son arme fumante, recharge ce fusil-là, c'est le meilleur, et mets-y trois balles dans la gueule!

Une pluie de balles, à ce moment, venait de crépiter contre la maison, et l'une d'elles éraflait l'épaule gauche de Farfouille qui s'apprêtait à tirer à nouveau.

—Aie! fit-il en esquissant une grimace! Je voudrais bien voir le crapaud d'anglais qui m'a craché ça... Tiens! si c'était ce grand rouge que je vois là à cheval!

Le fusil du canadien gronda... et le grand rouge s'abattit à bas de son cheval!

Et pendant ce temps, les Patriotes du rez-de-chaussée, ceux de la distillerie, ceux de la meule de gerbes, ne perdaient pas une cible. Leur feu n'arrêtait pas, à chaque instant quelques fusils crépitaient, de sorte que l'ennemi n'eut pas le temps de prendre des positions avantageuses.

Un détachement de cavalerie dut retraiter, les chevaux refusant d'avancer. Souvent ils se câbraient, s'affolaient et désarçonnaient leurs cavaliers. Un moment ces chevaux masquèrent le canon, de sorte qu'il fut impossible d'en empêcher le rechargement. Puis la cavalerie se dispersa. Derrière surgit un officier monté sur un cheval blanc, et cet homme lança en avant vers le canon un détachement de fusiliers en commandant le feu d'une voix de stentor!

Devinant que le canon avait été rechargé, Nelson fit coucher son monde. Il n'était que temps... Un second boulet vint agrandir énormément la brèche déjà faite, mais cette fois nul ne fut tué ou blessé. Cependant un éclat de pierre atteignit Nelson au front faisant une coupure assez profonde d'où le sang jaillit.

—Ce n'est rien, dit-il à ceux qui lui faisaient remarquer de ne pas s'exposer. Tirez encore, mes amis!

Il banda vivement son front d'un mouchoir et se posta de nouveau en observation dans la brèche.

Farfouille à cet instant apprêtait son fusil.

—Ce canonnier-là, dit-il, ne tirera pas un troisième coup, ou bien je ne m'appelle plus Farfouille Lacasse! Ce geux-là j'vas lui cingler le nez de ces trois balles... Attention!...

Les trois balles du Patriote fracassèrent le crâne du canonnier...

A leur tour les Fusiliers de Gore faisaient une décharge générale, mais c'étaient des munitions perdues, car les balles ne rencontraient que la pierre des murs.

De la distillerie le feu augmentait.

Les Fusiliers ne purent supporter plus longtemps ces grêles de balles meurtrières, et ils retraitèrent. Les Canadiens avaient un grand désavantage : la portée de leurs fusils était trop faible, de sorte que l'ennemi n'avait qu'à reculer d'une couple d'arpents pour se reformer et se trouver à l'abri des balles. Mais jusqu'à ce moment les troupes du gouvernement n'avaient pas tenté un coup décisif, on aurait dit qu'elles n'avaient que tâté le terrain.

Mais après que les Fusiliers se furent mis hors de portée, Nelson vit un bataillon de fantassins prendre à travers champs et se diriger vers un bois situé à quelques arpents à l'arrière du village.

—Bon! dit-il, on va essayer de nous cerner.

Peu après, un détachement de fusiliers s'engageaient dans la berge de la rivière qu'il longeait ensuite dans la direction du village.

—Patriotes, dit Nelson, continuez à faire votre devoir. Ménagez vos balles et ne tirez pas un coup que vous ne soyez certains d'atteindre un ennemi. Quant à moi, je cours donner des ordres à la distillerie et à Coupal. Je reviendrai bientôt.

Il quitta la maison malgré qu'on lui conseillât d'envoyer un Patriote à sa place. Il traversa le chemin du roi en courant sans recevoir un coup de fusil, car l'ennemi le vit trop tard.

A la distillerie où commandait un de ses lieutenants, Ovide Perrault, il donna l'ordre de surveiller les fusiliers qui s'avançaient le long de la rivière et de les repousser. Il traversa de nouveau le chemin, mais salué cette fois par une grêle de balles, dont l'une lui déchira la cuisse droite, et il courut à Coupal qui attendait impatiemment des ordres.

—Venez avec moi! dit-il seulement.

Coupal le suivit. Les deux hommes grimpèrent sur un hangar et de là Nelson indiqua au jeune homme la troupe qui gagnait le bois.

—Il importe, dit-il, d'aller la déloger, car elle pourrait nous jouer un vilain tour. Etes-vous l'homme?

—Oui, répondit Coupal avec assurance. J'y vais avec mes Patriotes.

—Mais pas d'imprudences!

—Soyez tranquille, docteur, et vous ne regretterez pas de m'avoir confié cette tâche! Au reste, mes hommes sont impatients, ils veulent se réchauffer à tout prix.

—Voilà l'occasion, qu'ils en profitent!

Nelson et son lieutenant sautèrent en bas du hangar, et, l'instant d'après, Coupal et ses soixante paysans armés de faux et de

haches se glissaient le long des clôtures, dans les fossés, rampaient, gagnaient le bois...

VIII

PREMIERE CHARGE

On avançait sans bruit... D'ailleurs, les crépitements des fusils du côté du village pouvaient empêcher l'ennemi d'entendre l'approche des Patriotes. L'ennemi faisait du bruit lui-même en prenant ses positions dans le bois, et Coupal qui allait à la tête de sa petite troupe saisissait le bruit métallique d'armes heurtées, le cassement de branches et des commandements donnés à mi-voix par les officiers anglais.

De temps à autre Ambroise Coupal tournait la tête vers ses hommes et les comptait. Ils étaient tous là, pas un ne songeait à reculer.

Lorsque la troupe ne fut plus qu'à quelques arpents, Coupal s'arrêta. Lui et ses hommes demeuraient accroupis deux par deux ou trois par trois dans un fossé profond qui, à la saison des pluies, charriait l'eau des champs et des coteaux voisins vers la rivière.

—Mes amis, prononça le jeune homme à voix basse, nous arrivons au bout du fossé. Là, nous allons nous trouver à découvert. Pour nous protéger contre le feu des Anglais nous n'aurons que le mince rideau de broussailles qui entoure le bois. Nous ne voyons pas l'ennemi, mais lui peut nous voir. Nous quitterons le fossé et gagnerons la broussaille en rampant. Nous nous diviserons en deux groupes. Trente d'entre vous me suivront et nous tournerons le bois par l'Est, les autres par l'Ouest. Quand nous aurons atteint les deux extrémités de ce bois, je donnerai un signal, et nous nous lèverons tous en poussant des cris et des hurlements. Puis, nous nous aplatirons aussitôt, car il n'y a pas de doute que les Anglais vont nous envoyer une volée de balles. Après cela, nous nous élancerons à travers les arbres, et dame! chacun devra y aller de soi-même et de son mieux. Tout ce que je demande, c'est de frapper sans pitié et de sortir l'ennemi de là.

—C'est ben! dit un vieux Canadien encore solide et alerte, on n'aura rien qu'à bûcher dans le tas... Moé, j'ai ma hache!

Il brandissant une hache au taillant mince et brillant.

D'autres brandirent des faux, des piques, des fourches.

—Vous allez voir, monsieur Coupal, dit un jeune homme avec une assurance remarquable, que les Rouges vont se faufiler hors du bois en peu de temps!

Tout le monde approuva cette façon de parler qui devait sans doute correspondre avec les pensées de chacun.

—Oui, mais avec tout ça, fit un autre Patriote, je n'ai pas encore fumé une sacrée pipée de tabac depuis le matin!

—Eh bien! bourre ta pipe, on a le temps, dit Coupal.

—Je veux ben, mais l'histoire, c'est que j'ai oublié ma blague à la maison.

—Voici la mienne, dit Coupal.

—Dans ce cas, dit un autre, moi aussi je charge ma pipe!

Coupal sourit, et pour donner l'exemple il bourra sa propre pipe et l'alluma.

Il y avait là une cinquantaine de fumeurs, et tous allumèrent.

—Attendez donc un peu, dit un gros gaillard à l'arrière, les Patriotes ça fait pas seulement que fumer ça prend aussi un coup. J'en ai pas beaucoup, mais je pense bien qu'on pourra se mouiller un peu la luette. Tiens! Coupal, c'est toi qui est le chef, bois le premier!

Et le canadien rampa vers le jeune homme et lui présenta un gros flacon d'eau-de-vie.

—A la santé des Patriotes et du Canada! dit le clerc de notaire en ne mouillant que ses lèvres.

La bouteille fit la ronde en peu de temps car plusieurs jeunes gens ne buvaient pas d'eau-de-vie, et d'autres n'en prirent qu'une faible gorgée, juste de quoi pour se ravigoter le sang; de sorte que le flacon retourna à son propriétaire à peine demi vidé.

Il examina le flacon et remarqua :

—Je vois bien que vous êtes pas safres

vous autres! Eh ben! moi non plus! J'vas la déposer là, cette bouteille, entre ces deux mottes de terre. Car si je l'emporte avec moi les Anglais pourraient me la casser. Après l'affaire, au retour, on pourra lamper le reste. Et peut-être bien qu'elle pourra rendre service à ceux de nous autres qui pourront attraper de mauvais coups!

Tout le monde sourit.

En marche! commanda Coupal.

On se remit à ramper. Au-dessus du fossé montait la fumée des pipes qui aurait bien pu trahir les Patriotes. N'importe! on arrivait au bois et en quelques bonds on pouvait atteindre l'ennemi.

Lorsqu'on fut hors du fossé, tel que l'avait ordonné Coupal, on se divisa en deux groupes qui prirent chacun de leur côté au travers des broussailles. L'ennemi ne paraissait nullement se douter de l'approche des Patriotes.

Quelques minutes plus tard Coupal lançait ce cri :

—Vive la liberté!

Au même instant soixante hommes se dressèrent debout et poussèrent une clameur qui parut sortir de mille poitrines. Puis ces soixante hommes, comme un seul, retombèrent à plat ventre sur le sol. Aussitôt une volée de balles siffla, hacha les branches des arbres et les arbrisseaux.

—En avant les gâs! rugit la voix de Coupal.

Les cris féroces que poussèrent alors les Patriotes auraient suffi à terroriser une armée, et ce fut une ruée de démons gris qui jeta l'effroi parmi les soldats anglais. Assaillis de deux côtés à la fois, fauchés par les faux, percés par les épieux, embrochés par les fourches, étourdis par les hurlements de toutes espèces, et croyant que plusieurs centaines de Canadiens entouraient le bois, les Anglais n'eurent pas le temps de songer à la résistance. Abandonnant une vingtaine des leurs, morts ou gravement blessés, les soldats du gouvernement sortirent du bois et s'élancèrent dans une fuite désordonnée à travers champs pour rejoindre le reste des forces ennemies. Les Patriotes, dont quelques-uns n'avait que de légères blessures, voulurent se mettre à leur poursuite, mais Coupal s'y opposa.

—Laissez, mes amis, ce serait nous exposer aux balles pour rien. On nous a demandé de déloger ces gens, notre besogne est faite. Retournons au village avec les blessés.

On releva en tout cinq anglais blessés, les autres étaient morts. Mais pas un canadien n'avait de blessure pour l'empêcher de se mouvoir. Coupal avait reçu trois blessures, une à la joue droite, une au bras gauche et une autre dans la cuisse droite, mais aucune n'était grave. Par contre, ayant toujours été au fort de la mêlée, ses vêtements avaient beaucoup plus souffert que sa peau, et son visage était maculé de sang. Mais il souriait avec ivresse, content de sa tâche.

Comme la troupe, joyeuse, s'engageait dans le fossé pour regagner le village, l'angélus sonna.

—Halte! commanda Coupal en enlevant son feutre, l'angélus!

Une minute solennelle s'écoula. De toutes parts le silence s'était fait. Et rien de plus beau que de voir ces hommes déchirés, sanglants, terribles, qui, fronts découverts et penchés, récitaient la prière de l'angélus. Quand se fut éteint le dernier tintement de la cloche, Coupal fit reprendre la marche. Alors, les pipes furent rallumées et de joyeux refrains montèrent dans l'espace pour se confondre aux bruits de la fusillade qui avait repris au village. La faux, le pique ou la fourche sur l'épaule, les Patriotes marchaient fièrement comme s'ils fussent revenus rapportant avec eux la gloire d'immenses conquêtes. Autre Koscieuszko, autres Faucheurs de la Mort qui en ce jour allaient conquérir de chères libertés si longtemps et si vainement réclamées! Ils pouvaient être fiers, ces Patriotes canadiens, de leur belle action! si elle avait manqué d'envergure, elle avait été remarquable par l'élan! Et un vieux canadien le fit de suite et justement remarquer :

—Eh ben! on dira plus tard ce qu'on voudra, mais faut pas oublier que les Rouges étaient au moins trois cents, et nous on n'était que soixante! Mais faut dire aussi qu'on était soixante possédés!...

Nelson, qui avait surveillé le travail de ses Canadiens, s'était grandement réjoui. Une fois encore il déjouait l'ennemi.

Après l'angélus il avait ordonné la reprise du feu, car il importait de tenir l'ennemi en haleine.

Gore avait fait installer le canon sur une petite hauteur qui bordait la route et au milieu de broussailles. Et cette fois Farfouille Lacasse et ses compagnons ne purent atteindre de leurs balles les canonniers. En quelques minutes l'étage supérieur de la maison des Saint-Germain fut presque rasé, et Nelson et ses hommes avait dû descendre au rez-de-chaussée.

—Ah! avait dit le docteur, si l'on pouvait enlever ce canon-là!

C'était bien l'arme la plus redoutable pour eux. Et les Patriotes voulaient bien l'enlever ou l'enclouer de qulque façon, mais ce n'était pas facile.

Nelson méditait déjà un plan, lorsqu'un messager envoyé de la distillerie par Perrault apporta la nouvelle que les Anglais tentaient une manoeuvre du côté de la rivière.

—Il faut les détourner de leur desseins, répondit Nelson, et les culbuter dans la rivière. Je vais vous envoyer des renforts. Mais avant de retourner à la distillerie, trouvez Coupal et dites-lui de vous donner trente de ses hommes, et vous lui recommanderez de se tenir prêt avec ses autres Patriotes à nous donner un coup de main pour nous emparer du canon. Je lui ferai parvenir un mot d'ordre à temps.

Le messager quitta la maison des Saint-Germain et gagna le magasin de Pagé où il trouva Coupal en train de faire panser ses blessures. Ses hommes étaient demeurés dans les cours des maisons voisines en attendant des ordres.

En apprenant que Nelson comptait sur lui pour tenter une sortie contre les troupes du gouvernement, le jeune homme fit entendre ces paroles :

—Ah! si nous avions seulement quelques fusils!

—Des fusils! s'écria la mère Rémillard. Je l'ai pourtant bien dit, j'en ai vingt dans ma cave, et des balles et de la poudre aussi.

—Oh! vous avez tout cela? s'écria le jeune homme, ravi.

—On sait bien. Allez à l'auberge, j'ai caché les fusils dans un coin de la cave. D'ailleurs Denise vous dira où ils sont, si vous ne les trouvez pas!

Ses blessures ayant été pansées, Ambroise Coupal sortit du magasin avec le messager en enjoignit à trente de ses hommes de suivre ce dernier. Puis il cria :

—Que vingt autres d'entre vous me suivent!

A l'instant même une plus vive fusillade éclatait sur le chemin du roi et des cris féroces retentissaient. Le jeune clerc de notaire courut au chemin et vit une petite bande de Patriotes aux prises avec un détachement d'infanterie. Il jeta un ordre à son monde, en fit une colonne serrée et s'élança au secours des Patriotes. Mais déjà le détachement d'infanterie, criblé de balles venant de la maison des Saint-Germain, retraitait à la hâte. Coupal était arrivé trop tard. Tout de même, lui et ses hommes aidèrent à enlever les blessés au nombre desquels se trouvait le capitaine Perrault qui avait fait une sortie pour empêcher le détachement de pénétrer dans le village.

Profitant de l'accalmie qui venait de se produire, Nelson vint sur les lieux avec le capitaine Blanchard à qui il confia le commandement de la distillerie. Puis, comme les troupes du gouvernement rouvraient le feu, il regagna précipitamment la maison des Saint-Germain, tandis que Coupal et les trente hommes qui lui restaient emportaient les blessés. Ceux-ci ayant été mis en lieu sûr, Coupal, suivi de vingt Patriotes, se dirigea vers l'auberge de la mère Rémillard, disant :

—Il y a là vingt fusils, mes amis, allons les chercher au plus vite!

A l'autre bout du village la mousqueterie augmentait de violence.

—Patience! cria Ambroise Coupal, nous y serons bientôt!...

IX

LE SANG BOUT

Précédons Coupal et ses vingt Patriotes à l'auberge.

Nous avons laissé André Latour ligoté des mains et des pieds, mais le bandeau de ses yeux tombé, et à ses pieds Denise évanouie... Denise qu'avaient failli tuer les premiers coups de feu entendus.

Tremblant, effrayé, Latour considérait la jeune fille inerte à ses pieds, et il était impuissant à lui porter secours.

Denise ! Denise ! appelait-il éperdument.

Elle ne bougeait point. Pourtant son sein battait... mais tout le reste du corps était sans vie.

L'horreur faisait poindre des sueurs glacées sur le front livide du prisonnier, et, en outre, les bruits de la fusillade paraissaient le torturer. Qui aurait pu définir les pensées qui tourbillonnaient dans le cerveau de ce jeune homme ? Il n'y a pas de doute qu'il aurait donné gros pour se voir tout à coup libéré de ses entraves et secourir celle qu'il aimait, et, ensuite, aller porter le secours de son bras aux soldats du gouvernement. Pour lui, André Latour, quoique canadien, les Patriotes étaient des ennemis ! Ce fut la triste anomalie de ces temps : des enfants de la même race s'armèrent les uns contre les autres. Il est heureux cependan qu'il se trouva peu de Canadiens parmi le troupes du gouvernemen,t mais combie dans la masse du peuple souhaitèrent le succès des armes britanniques !

André Latour, quoiqu'il de désirât, ne pouvait pas lever une main fratricide contre ses compatriotes, car il était là réduit à l'impuissance. Oui, prisonnier — et c'était peut-être ce qui augmentait son horreur — il avait comme gardien un cadavre ! Un cadavre ? Non ! Denise n'était pas morte ! Elle n'alalit pas mourir ! Elle était tombée seulement d'épuisement. Malgré sa vigueur, la pouvre fille n'avait pu résister aux formidables émotions qui l'avaient sans cesse heurtée depuis le matin... se forces étaient à bout.

Un quart d'heure se passa ainsi. Ce fu peut-être un siècle d'existence pour le prisonnier.

Enfin, Denise ouvrit les yeux. Elle parut s'étonner bien fort de se trouver écrasée ainsi sur le parquet, et son étonnement ne parut pas moindre de retrouver André Latour toujours prisonnier sur sa chaise. Ses yeux troublés se fixèrent lourdement sur le jeune homme, puis elle soupira et passa une main blanche sur ses paupières.

—André ! murmura-t-elle, que s'est-il passé ?

Lui la regardait sans pouvoir parler.

Elle se souleva difficilement et promena autour de la salle déserte un regard égaré.

—O mon Dieu !que c'est horrible ! bégaya-t-elle.

Elle se mit debout avec effort, et, sans une parole au prisonnier, elle gagna l'escalier d'un pas mal sûr. Elle monta, front penché, s'aidant de sa main droit à la rampe. Elle semblait agir machinalement, obéissant sans doute à un instinct qu'elle n'aurait pu définir ni expliquer. Savait-elle même où elle allait ? Non, peut-être ! Elle laissait ses pieds marcher. C'est ainsi qu'elle atteignit sa chambre. Elle referma soigneusement la porte, alla à sa fenêtre, l'ouvrit et jeta un regard vacillant pardessus les toits voisins et à travers les arbres dépouillés. Elle regarda avec une âpre persistance ce qui se passait, si l'on peut dire, là d'où partaient ces bruits affreux de bataille. Elle ne voyait rien que des fumés d'armes à feu aussitôt dissipées. De ces fumées il s'en élevait de la maison des Saint-Germain dont elle apercevait le toit de tuiles rouges. Il s'enéchappait de la distillerie dont elle ne voyait que la haute cheminée de pierre. Et de plus loin d'autres fumées montaient, les unes du chemin du roi, les autres de bosquets avoisinants. Oh ! elle savait bien qui était là : les soldats rouges ! Car elle entendait le grondement du canon, elle en percevait l'éclair qui coupait l'espace. Chaque fois que ce canon détonait, le sol tremblait, la maison frémissait, les vitres des fenêtres bruissaient... Mais qui l'emporteraient, les soldats rouges ou les Patriotes gris ? Ah ! comme elle aurait voulu savoir ! Elle pensait à Ambroise Coupal !... Sans trop s'en rendre compte elle souhaitait que les Patriotes remportassent la victoire. Peu à peu tous les incidents du matin lui revenaient à la mémoire. Et Félicie... que faisait-elle en ce moment ?... Et Dame Rémillard ?... Ah ! pas de doute : elles étaient là toutes, dans quelque maison, soignant et pansant les blessés, peut-être étaient-elles en train de recharger les fusils des hommes ! Oui, elles étaient là toutes les femmes de Saint-Denis, toutes les jeunes filles... elles étaient là où Denise n'était pas !

De cuisants remords la bourrelaient...

Mais son amour ?... Son amour pour André ?... Mais était-il possible qu'elle aimât à ce point de se sacrifier pour lui ?

Son pays et sa race n'avaient-ils pas sur elle les premiers droits? N'avait-elle pas l'exemple de l'autre... d'Ambroise Coupal qui au-dessus de son amour pour elle, Denise, mettait l'amour du pays?

Ces pensées se débattaient violemment en elle, et la pauvre fille tomba dans une rêverie profonde et douloureuse qui lui fit perdre la notion de tout ce qui se passait à l'extérieur d'elle-même. Elle n'entendit plus aucun bruit, elle sembla vivre dans un tout autre monde.

Elle fut tirée de sa méditation par la cloche de l'église sonnant l'angélus.

Elle frémit longuement, puis elle se laissa tomber à genoux près de son lit, abandonna sa tête lourde sur les draps et demeura immobile, incapable de prier.

Une voix l'appela d'en bas :

—Denise!... Denise!...

Elle reconnut la voix d'André Latour, et alors elle rentra tout à fait dans la réalité de la vie.

Elle se dressa dans un bond impétueux et courut en bas.

Elle s'arrêta, figée encore, regardant le prisonnier qui la suppliait :

—Denise! Denise!... j'ai soif!

Elle sourit maladivement.

Sans mot dire, elle alla au comptoir, emplit une tasse de vin et alla la présenter à boire au prisonnier. Celui-ci n'en but que la moitié.

—Buvez le reste, dit-il, cela vous fera du bien.

Elle obéit comme malgré elle. Elle porta la tasse à ses lèvres, d'une main tremblante de fièvre, elle prit une gorgée de vin, mais elle ne réussit pas à l'avaler. Elle le cracha dans la cheminée avec dégoût et jeta le reste de la tasse qu'elle alla poser sur le comptoir.

—J'ai froid! dit encore le prisonnier.

C'est vrai, il ne faisait plus chaud.

La jeune fille raviva les braises, y jeta quelques fagots d'abord, puis trois bûches. La flamme jaillit bientôt. Debout près de la cheminée, Denise considéra d'un oeil distrait cette flamme dont elle paraissait écouter les pétillements; mais elle ne semblait pas entendre la fusillade qui avait recommencé.

—Denise, murmura André Latour, venez couper mes liens! Si les Patriots sont vainqueurs, il me fusilleront! Ils vous fusilleront également, vous, Denise, pour n'avoir pas été là! Partons ensemble... fuyons!

—Fuir!... gronda la jeune fille avec un regard indigné, jamais! J'irai plutôt me battre!

—Denise, m'aimez-vous?

—Je ne sais plus, André!

Elle se mit à pleurer.

—Denise! Denise! reprenez votre sang-froid! Regardez-moi! Voulez-vous couper mes liens?

—Si vous l'exigez, oui, je les couperai! Mais que ferez-vous ensuite?

—Je m'en irai sans vous, si vous refusez de me suivre!

—Ah! peut-être irez-vous vous battre contre nos Patriotes?

Elle lui décocha un regard méfiant.

—Moi... me battre contre vos Patriotes! fit Latour, surpris.

—Oui, vous... Ah! c'est bien ce que vous méditez, n'est-ce pas? aller vous battre contre nos gens?

Son regard cette fois se fit menaçant et terrible.

—Denise! Denise! implora Latour effrayé par l'attitude de la jeune fille.

—Non! je ne couperai pas vos liens, cria la jeune fille avec violence, car je ne veux pas que vous alliez aider les soldats de l'Angleterre!

—Denise!...

—Oh! laissez-moi tranquille!

Latour était livide.

—Elle ne m'aime plus! murmura-t-il avec accablement.

Et, tout homme qu'il était, il fut incapable de réprimer un sanglot de douleur, et sa tête se pencha lourdement sur sa poitrine.

Denise, touchée, courut au jeune homme.

—André! André! je suis folle, vous le voyez bien! Oui, oui, je vous aime... je t'aime, mon André! Oui, oui, je couperai tes liens, je les couperai!...

Son pied rencontra sur le parquet un objet qui rendit un son métallique. Elle abaissa son regard et vit le coutelas qu'elle avait échappé au moment de s'évanouir. Elle le ramassa en proférant une sorte de

ricanement sauvage, et d'un rude coup elle trancha les cordelettes qui liaient les pieds du prisonnier.

Elle se redressa avec une nouvelle furie. André Latour s'était penché pour que la jeune fille pût couper les cordes qui ligotaient les mains derrière son dos. Denise, leva le coutelas... Mais elle demeura comme statufiée en voyant un homme entrer dans l'auberge, un jeune homme que suivaient une vingtaine de Patriotes... un jeune homme tout noir de poudre, tout maculé de sang, tout déchiré... mais un jeune homme triomphant, farouche encore, fier et beau...

—Ambroise Coupal!... lança Denise dans un cri d'exaltation.

Oui, c'était bien Ambroise qui venait chercher les vingt fusils de la mère Rémillard. Il vit la jeune fille, avec le coutelas dans sa main droite, et il vit les pieds du prisonnier libérés de leurs liens. Il vit tout cela d'un regard rapide, et il comprit la scène qui allait être sur le point de se passer.

Il jeta à Denise un regard foudroyant et plein de mépris.

—Ah! ah! dit-il sur un ton mordant, j'arrive à temps, Denise Rémillard! Bonjour, mademoiselle! Mais, allez, achevez votre oeuvre infâme! Coupez ces liens qui restent... rien qu'un petit coup de couteau, et c'est fait! Donnez-nous, mademoiselle, un ennemi de plus à combattre! Libérez votre amant de ses entraves, il faut bien, avant tout, avoir soin de nos amours! Allez donc, ne vous gênez pas! Et nous pendant ce temps, oui nous, les enfants du pays, nous qu'on a tant abreuvés d'insultes sanglantes, nous qui faisons des prodiges pour assurer à notre patrie le respect de ses libertés, nous qui nous nous battons, nous qui saignons, nous qui nous sacrifions, oui, nous retournerons au feu, nous irons nous immoler tout à fait, et les lâches et les traîtres danseront après sur nos cadavres! Belle besogne que la vôtre, mademoiselle, je vous félicite! Mais finissez votre oeuvre, elle n'est pas complète! Comme si nous n'avions pas assez d'ennemis! Comme si vous étiez, vous aussi, pétrie de toute la fange que nous voulons détruire! Allez, faites mieux encore : coupez les liens à cet homme, puis de ce couteau que vous tenez venez me larder le coeur! Vous en êtes bien capable...

—Ambroise Coupal!... rugit Denise en échappant le coutelas.

—Ah! je vous frappe moi, mais non pas d'un coutelas, je vous frappe de l'anathème!

La jeune fille rugit de nouveau et ramassa le couteau.

—Ambroise Coupal! ne m'insultez plus! menaça-t-elle sourdement.

Ses yeux chargés d'éclairs semblaient vouloir foudroyer ie jeune homme.

—D'où vient l'insulte? demanda celui-ci avec calme. Ne m'avez-vous pas jeté la première? N'avez-vous pas lancé cette insulte à toute votre race? Oh! je n'ai point de pitié! Je ferme mon coeur, car en ce jour ce coeur est tout entier à mon pays. Il n'en est point une parcelle pour vous! Il est à ma race, à ces Patriotes! Qu'on le perce d'une épée ou d'une balle, fort bien! Mais je ne le laisserai pas percer par les flèches de l'amour! Allons!Denise, encore une fois, tranchez les liens de cet homme... Mais je vous le dis : dès qu'il aura les mains libres, je le fais passer par les armes! Patriotes, que dites-vous?

—Mort à l'espion! rugirent les vingt Patriotes.

André Latour demeurait statufié.

Denise chancelait. Ses yeux noirs enflammés, rougis, humides, allaient de Coupal à Latour, comme si la jeune fille eût hésité entre ces deux jeunes hommes que peut-être elle aimait également. Ses lèvres livides frémissaient, ses mains tremblaient. A ce moment elle n'aurait pas été capable de couper les liens qui serraient les deux poignets du prisonnier.

—Achevez votre oeuvre, Denise! poursuivait Coupal avec un accent cruel. Voyez-vous, plus tard on parlera de vous parmi les générations de la race. On dira que la belle Denise, de Saint-Denis, tandis que ses compatriotes se faisaient tuer pour leur pays, donnait la liberté à un traître et à un ennemi! Comme ce sera beau! Quoi, quelle belle histoire pour nos enfants! Oh! alors, comme on la conspuera cette Denise! Comme on la méprisera! On se demandera s'il était possible qu'il y eût dans notre peuple des femmes aussi viles, aussi lâches, aussi déchues! Et l'on aura l'histoire de

la belle Denise, de Saint-Denis! Ah! que de malédictions couvriront son nom et sa mémoire! Sous les soufflets on verra son cadavre se retourner dans sa fosse! Oh! que ce doit être terrible que le mépris de tout un peuple! Denise, achevez votre besogne!...

Comme si elle eût été mordue par une vipère, Denise jeta un cri aigu et, le couteau levé, elle bondit jusqu'au jeune homme.

—Ambroise Coupal, cria-t-elle, vous me bravez! Vous me défiez! Eh bien je brave et je défie votre mépris! Je brave et défie le mépris de ma race... voyez!

Elle fit un nouveau bond, un bond de panthère... Puis la lame du coutelas jeta une lueur fauve, elle descendit, trancha les liens d'André Latour, elle coupa même un peu la chair de la main gauche.

Latour se dressa en poussant un cri de triomphe.

Mais Coupal se jetait sur lui à la même minute...

Pourtant il n'arriva pas jusqu'à Latour, car Denise se dressa, terrible, sur son passage. Elle levait encore l'affreux coutelas et rugissait :

—Arrière, Coupal! Ce n'est pas vous que je frapperai, je n'en aurais pas le courage; mais c'est moi qui me percerai le coeur sous vos yeux!

—Denise! Denise!... murmura Coupal, épouvanté par la terrible résolution qu'il lisait dans la physionomie de la jeune fille. Il recula...

—Laissez cet homme aller en liberté, reprit la jeune fille. Cette liberté, je la lui ai promise. Car si vous le tuez, Ambroise, ou si vous le faites tuer, je dirai au monde entier que vous avez commis ce crime par jalousie, parce que je l'aime et que je ne vous aime pas...

—Assez, interrompit Coupal avec colère. Vous me jugez trop mal, Denise Rémillard, et je vous l'ai dit pourtant, la jalousie ne saurait pas même effleurer un coeur comme le mien. Latour est libre... Place à cet homme, mes amis patriotes, place à ce traître, place à cet ennemi de notre pays! Place... c'est Denise Rémillard de Saint-Denis qui commande!...

Mais la jeune fille ne parut pas entendre ces paroles cinglantes. Elle jeta son couteau loin d'elle, et poussa Latour vers la porte ouverte en lui disant :

—Va-t'en et ne reviens plus! Va-t'en! je ne suis plus à toi!... Va-t'en, André Latour!

Et lui, éperdu, égaré, ne bougeait pas. Il regardait, comme sans comprendre, la jeune fille et Coupal tour à tour.

La scène était inexprimable.

Denise poussa de nouveau le pauvre Latour vers la porte qu'un patriote tenait ouverte.

—Mais va-t'en donc, cria-t-elle avec colère! Va où tu voudras! Mais alors, prends garde : si tu y vas, j'irai aussi! Si tu es là, j'y serai aussi! Si tu as un fusil dans les mains, j'en aurai un aussi! Va, va, va-t'en!...

Et, fou, titubant, Latour sortit...

Denise se laissa choir sur le siège que le prisonnier avait occupé, ferma les yeux et demeura immobile, blanche comme une statue de cire.

Coupal dit à ses hommes.

—Les fusils sont dans la cave, a dit Dame Rémillard, allez voir! Il y en a vingt, prenez-les! Prenez les sacs de balles, prenez les sacs de poudre, prenez tout ce que vous trouverez d'armes et de munitions, nous en aurons besoin!

Il ouvrit le panneau d'une trappe et les vingt patriotes descendirent dans la cave.

Un silence se fit dans l'auberge. Mais au dehors retentissaient toujours les coups de feu et les cris des combattants.

Les vingt patriotes reparurent portant chacun un fusil, des balles et de la poudre.

—Bien, dit Coupal avec satisfaction.

Il laissa retomber le panneau de la trappe et se tourna vers Denise.

—Mademoiselle, dit-il, daignez servir à boire à mes hommes. Je vous paierai demain, ou Félicie vous paiera...

La jeune fille ne remua pas une fibre. C'était une vraie statue de marbre, droite sur sa chaise, les paupières bien closes, les bras pendants... mais son sein battait avec violence.

—Venez, mes amis, dit Coupal à voix basse.

Il alla au comptoir et servit du vin à ses hommes. Puis il leur fit signe de se retirer. Mais avant de suivre les patriotes dehors, Ambroise Coupal s'approcha doucement de la jeune fille, prit une de ses mains et murmura d'une voix attendrie :

—Denise, adieu ! Pardonnez-moi si je vous ai fait mal ! Je m'en vais mourir, et je penserai à vous... oui ma dernière pensée sera pour vous ! Dieu ! belle Denise !... Adieu, canadienne ! Adieu, patriote !...

Il abandonna la main qui retomba inerte. Mais, il frémit violemment en voyant des larmes poindre sous les paupières closes et rouler sur les joues livides de la jeune fille.

Des larmes vinrent à ses yeux, malgré sa volonté. Mais il se domina bien vite pour murmurer un dernier adieu, reprendre la main diaphane de la jeune fille et la baiser religieusement. Puis, il s'en alla en courant, en sanglotant...

—En avant ! rugit-il à ses patriotes. Mort aux ennemis de la race !...

Là-bas, Nelson venait de lancer ses Canadiens contre les troupes anglaises...

X

EN PLEINE BATAILLE

Si les Patriotes ne demeuraient pas inactifs, de leur côté les soldats du gouvernement et leurs officiers faisaient de leur mieux pour briser la résistance de leurs courageux adversaires. Il était deux heures de relevée, et pendant les quatre heures qu'avait duré jusqu'alors l'engagement les troupes ennemies n'avaient pas gagné un pouce de terrain. Et loin de là : elles étaient constamment tenues en échec par une poignée de tireurs canadiens dont la précision du tir était remarquable. Peu de leurs balles se perdaient, elles tuaient ou blessaient. Gore s'inquiétait et enrageait. Il eut bien l'idée de lancer sa cavalerie contre le village ; mais que feraient des cavaliers, si courageux fussent-ils, contre des habitations dont chaque fenêtre recélait des patriotes dont le tir était meurtrier ? Sa cavalerie eût été anéantie sans profit. Le grand désavantage du colonel Gore était de se trouver devant un ennemi invisible et insaisissable.

Il faut bien donner la louange à Nelson d'avoir eu le tact et le bon sens de garder ses hommes à l'abri, et de ne pas les mettre en contact immédiat avec les forces ennemies avant que celles-ci eussent été fort maltraitées. Souvent il fut obligé d'user de toute son autorité de chef pour contenir ses Canadiens constamment tentés de faire une sortie.

—Que pas un de vous ne s'expose sans mon ordre ! avait-il répété à maintes reprises durant le cours de l'engagement.

Par cette tactique il avait ménagé son monde. Jusqu'alors trois seulement avaient été tués et une dizaine au plus blessés parmi les Patriotes. Du côté ennemi les pertes avaient été plus grandes, sans toutefois que sa force numérique eût été suffisamment diminuée pour le mettre en péril. A ce moment, c'est-à-dire vers les deux heures de relevée, les troupes anglaises comptaient une quarantaine de morts et pas moins d'une centaine de blessés dont plusieurs grièvement. On pouvait donc calculer que les soldats du gouvernement se voyaient privés de 140 combattants sur les huit cents environ qu'ils étaient à leur arrivés à Saint-Denis. C'étaient encore plus de six cents hommes qui leur restaient contre les deux cent cinquante Patriotes que commandait Nelson. Mais c'était déjà beaucoup de gagné pour ces derniers, on en était après tout de un contre deux. Mais un peu plus tard une centaine de Patriotes de Saint-Antoine et de Saint-Ours allaient survenir pour prêter main-forte, de sorte que chaque Patriote n'aurait plus que deux hommes à combattre.

Ce fut, en effet, un peu après deux heures que parurent les cent Patriotes de Saint-Antoine et de Saint-Ours.

Le colonel Gore n'avait pas été sans redouter l'arrivée de ce renfort. Il s'était bien imaginé que les bruits de la bataille attireraient l'attention des gens des villages voisins. Aussi, avec cette crainte et voyant que le jour déclinait rapidement, il songea à en finir.

Mais que faire ?...

Le plus grand obstacle à vaincre était cette maison de pierre des Saint-Germain, véritable forteresse de laquelle partait sans cesse un feu mortel. Il songea à déloger les Canadiens postés derrière la grange des Saint-Germain et y placer un bataillon et prendre ainsi la forteresse par derrière, En même temps il lancerait un détache-

ment à l'attaque de la distillerie, en pousserait un troisième vers le centre du village que protégerait sa cavalerie commandée par le capitaine Markman. Mais avant de donner les ordres à cet effet, il voulut essayer encore le canon contre la maison des Saint-Germain.

A vrai dire cette maison n'était plus qu'une ruine, du moins quant à la partie supérieure. Dans les murs inférieurs il y avait déjà plusieurs brèches, et il était à craindre que la maison ne finit par s'écrouler sur la tête de ceux qui l'occupaient. Nelson méditait déjà de l'abandonner. Et ce fut peut-être ce que désirait Gore : sortir les Patriotes de là et les exterminer.

Il fit lancer deux autres boulets contre la maison et dépêcha un détachement pour s'emparer des positions des tireurs canadiens derrière l'étable et la meule de gerbes des Saint-Germain. Le détachement s'engagea à travers champ se tenant autant que possible hors de la portée des fusils des Canadiens apostés à la grange. A le voir aller on pouvait penser que l'intention de l'ennemi était de tourner le village pour prendre position à l'extrémité opposée. En l'occurrence les Canadiens ne savaient trop quoi faire, ils étaient là à la grange en trop petit nombre pour aller barrer la route au détachement ennemi. Lorsque celui-ci fut arrivé à angle droit avec la grange il fit un brusque crochet et fondit contre la grange et la meule de gerbes. Une décharge générale du détachement désempara les tireurs patriotes qui abandonnèrent la position pour chercher refuge vers le centre du village.

Nelson avait été mis au courant de cette manoeuvre trop tard. D'ailleurs, son attention avait été retenue par le bataillon que Gore avait en même temps poussé contre la distillerie, puis par un troisième qui, suivi de près par la cavalerie, avait ordre de pénértre dans l'intérieur du village. Et en même temps aussi le colonel Gore faisait avancer son canon chargé, cette fois, à mitraille et dont la gueule menaçait la maison des Saint-Germain.

C'était une tactique propre à intimider les Patriotes.

Mais Nelson y crut voir une chance de victoire en faisant une vigoureuse sortie. Il avait du reste tout le temps de préparer un plan d'action, car les soldats du gouvernement n'avançaient que lentement et avec la plus grande circonspection faisant de temps en temps de petites décharges de mousqueterie qui ne faisaient autre chose que du bruit.

Pour tenter une sortie avantageuse Nelson jugea prudent de contenir, sinon les déloger, les soldats maîtres de la grange et de la meule de gerbes. Il confia ce soin à Pagé à qui il donna ses dix meilleurs tireurs parmi lesquels se trouvaient Farfouille Lacasse et Landry. Ceux-ci prirent position sur les toits de deux hangars du voisinage, et de là, couchés à plat ventre qu'ils étaient, ils fusillaient presque à bout portant chaque soldat rouge qui osait se mettre à découvert.

—Eh bien ! riait Farfouille, va-t-on leur en mettre un peu du plomb dans la panse ?

—Je crois bien, répondait Landry, ils vont en être si lourds qu'ils ne pourront plus bouger de là !

En effet, il n'était pas possible aux soldats anglais de sortir de là sans s'exposer aux balles meurtrières des Canadiens.

Nelson put donc être tranquille de ce côté, du moins pour le moment. Alors, il dépêcha un messager à Ambroise Coupal de venir prêter main-forte. Mais ce messager était à peine parti que les Canadiens de la distillerie, commandés par le capitaine Blanchard, sortaient brusquement et se jetaient contre le premier détachement lancé par Gore. Blanchard venait de devancer les plans de Nelson, et l'action se trouvait engagée un peu trop tôt. Mais le docteur ne perdit pas de temps, il reconnut de suite qu'il avait là l'avantage de mettre ce détachement ennemi en déroute avant que le troisième bataillon appuyé par la cavalerie de Markman n'arrivât à la rescousse. Il rassembla ses hommes et les jeta comme une bombe dans le flanc du bataillon. Il s'en suivit un corps-à-corps terrible où les Patriotes avaient l'avantage. Nelson surveillait l'ennemi et encourageait ses Canadiens, car l'action devait être aussi rapide que possible afin de pouvoir faire face aux autres forces qui s'avançaient sur le chemin du roi.

Ce fut à ce stage de la bataille que survinrent si à point les Patriotes de Saint-Antoine et de Saint-Ours. Une longue clameur de joie salua la venue de ce renfort si précieux. Le colonel Gore avait vu ces patriotes traverser la rivière et il les avait

fait canonner et fusiller sans succès. Il voyait donc s'accomplir un événement qu'il avait tant redouté.

Les Patriotes de Saint-Antoine traversèrent le chemin du roi à l'extrémité opposée du village pour venir prendre une position aussi avantageuse que possible. Nelson courut à eux et leur donna l'ordre d'aller déloger le détachement qui occupait la grange des Saint-Germain, puis, cela fait, de prendre la cavalerie de Markman en flanc. Cette manoeuvre allait avoir le succès qu'il en espérait. Enfin, pour seconder son action, Nelson vit arriver Coupal et trente de ses patriotes qui, comme trente lions en furie, se dardèrent contre le bataillon qui précédait la cavalerie et ils entrèrent dans la masse ennemie comme un boulet de canon et s'ouvrirent un passage sanglant.

A cette minute précise, les nuages se déchiraient et les rayons obliques d'un soleil éclatant éclairèrent pour un moment cette scène grandiose.

Il y eut là un pêle-mêle indescriptible. Les habits rouges et les capotes grises étaient confondus. On se prenait à bras-le-corps, on s'enlevait, on roulait sur le chemin, car on était trop rapproché le plus souvent pour se servir de ses armes. Les cris, les jurons, les commandements des officiers, les râles des mourants, les gémissements des blessés s'entre-mêlaient et tout cela emplissait l'espace d'un bruit étrange et effrayant.

Les gens de Saint-Antoine, après avoir réussi à chasser de la grange des Saint-Germain le détachement qu'y avait envoyé le colonel Gore, se ruaient contre le flanc de la cavalerie de Markman et la refoulaient sur le chemin du roi.

Cependant, Gore réussissait à lancer par les sentiers de la berge de la rivière un bataillon de réserve qui, à son tour, prenait les Patriotes en flanc. Nelson y courut avec une trentaine de braves. On marchait sur des cadavres et des blessés. Ambroise Coupal dut organiser une dizaine de paysans en ambulanciers pour relever les blessés et les mettre en lieu sûr.

Et le combat se poursuivait avec une fureur sans cesse grandissante. Pas de quartier, pas de merci! Les Patriotes frappaient de leurs haches et de leurs faux, le sang coulait à flots, et, tiède, ce sang réchauffait le sol gelé et il se formait une boue rougeâtre dans laquelle on piétinait, on glissait, on tombait.

Jusque-là on n'aurait pu dire de quel côté penchait la victoire.

Chose certaines, les Anglais lâchaient pied peu à peu, ils reculaient. La cavalerie était en désordre et retraitait. Dans la berge de la rivière Nelson culbutait le dernier bataillon intact de l'ennemi...

Il approchait quatre heures.

Six heures s'étaient presque écoulées depuis qu'on avait échangé les premiers coups de fusils, et des deux côtés l'épuisement des forces physiques se manifestait visiblement.

Ce que voyant, Nelson prit avec lui quelques braves et les conduisit à sa maison où il leur distribua quelques bouteilles de rhum avec l'ordre d'aller stimuler par quelques bonnes lampées leurs camarades. Et ce fut un curieux spectacle de voir des Patriotes abandonner un ennemi, s'accroupir derrière un cadavre, boire un bon coup, puis se ruer à nouveau dans la mêlée.

Enfin, la victoire parut sourire aux Canadiens.

L'ennemi, disloqué, reculait pour de bon.

Le colonel Gore et ses officiers enrageaient. Retirés plus loin sur une élévation de terrain, ils étaient remontés à cheval prêts à prendre la fuite si le sort des armes se tournait contre eux.

Encouragés, retrempés par les signes de victoire prochaine, les Patriotes redoublaient l'offensive...

XI

LA PATRIOTE

Une autre bataille, mais bataille silencieuse et émouvante, se livrait non loin de là: c'était la bataille des femmes canadiennes qui, avec les docteurs Cartier et Kimber, s'occupaient des blessés.

Le magasin des Pagé ressemblait à un véritable hôpital. Les brancardiers ne suffisaient plus à transporter les blessés dont plusieurs, heureusement, n'avaient que des blessures sans gravité. Mais la perte de sang, la faim et la soif avaient tellement affaibli ces blessés qu'ils étaient incapables de retourner au combat après les premiers soins reçus. Parmi les blessés un bon nombre étaient des Anglais pour lesquels les femmes canadiennes avaient autant de soins que pour les Canadiens. A la fin, les

brancardiers déclarèrent qu'il leur était impossible d'enlever tous les blessés.

—Eh bien! s'écria Félicie Coupal, nous irons en chercher nous aussi des blessés. Allons! braves femmes canadiennes, suivez-moi!

—Oui, allons aux blessés! approuva hautement Dame Rémillard.

—Mais vous allez vous faire tuer! fit observer avec crainte une vieille villageoise qui apprêtait de la charpie pour les deux chirurgiens.

—Mais non, répliqua Félicie, on ne tire plus du fusil, on se bat corps-à-corps; ce ne sont certainement pas les balles qui sont à craindre!

De vrai, on n'entendait des coups de feu qu'à de rares intervalles; à présent les armes de combat étaient les sabres, les épées, les baïonnettes, les haches, les faux et les piques.

C'était un beau spectacle...

Félicie et quelques femmes et jeunes filles s'engagèrent bravement dans la rue et, rasant les maisons, gagnèrent le lieu du combat. A mesure que les troupes ennemies reculaient on pouvait aisément voir les morts et les blessés joncher le chemin, de sorte qu'on pouvait les relever sans approcher de trop près les combattants. Et ces braves canadiennes allèrent au secours de ceux qui imploraient de l'aide. Elles se mettaient à deux, à trois si le blessé était trop lourd, et elles emportaient trois et quatre blessés à la fois.

Maintenant des enfants sortaient des maisons closes et considéraient avec curiosité cette scène terrible et magnifique à la fois. Puis, s'enhardissant, les plus robustes de ces enfants aidaient les femmes à porter les blessés. D'autres, moins forts, mais plus hardis, se faufilaient le long des murs des maisons et s'approchaient des combattants pour mieux regarder et voir. Mais ils n'étaient pas les seuls à regarder et voir ce spectacle : de beaucoup plus loin une jeune fille, très pâle et frissonnante, regardait aussi.

C'était Denise Rémillard!

Oh! comme elle avait souffert, cette pauvre Denise... elle était méconnaissable!

Comme on se le rappelle, elle était demeurée après le départ de Coupal et de ses hommes immobile comme une statue sur son siège. Elle resta ainsi longtemps sans bouger.

Puis, peu à peu elle reprit vie, le sang afflua à son visage, et elle finit par ouvrir des yeux égarés et douloureux.

Elle se vit seule... seule dans l'auberge sombre et froide, car la porte était demeurée entr'ouverte. Et les bruits du combat arrivaient à elle plus distincts.

—Oh!... on se bat encore! murmura-t-elle avec une expression de souffrance indicible.

Elle alla, en chancelant, pousser la porte. Puis, les mains tendues, comme si elle eût eu peur de tomber, elle s'approcha d'une fenêtre et regarda dehors. Là, devant l'auberge, le chemin était désert. Elle colla l'oreille à un carreau pour écouter, apaisant d'une main les battements de sa poitrine. Et tout en prêtant l'oreille ainsi, elle pensait, elle méditait, elle récapitulait tout ce qui s'était passé non seulement ce jour-là, mais elle résumait aussi les événements de sa vie depuis deux ans.

Maintenant et pour la première fois, peut-être, elle sondait son coeur, et elle sentait qu'elle aimait Ambroise Coupal plus qu'elle n'avait aimé l'autre, André Latour. Et encore, l'avait-elle véritablement aimé cet André Latour? Non, car à ce moment elle ne trouvait au fond de son coeur que du mépris pour ce jeune homme. Car c'était bien un espion et un traître! Oh! il avait dit qu'il était venu pour elle... pour la revoir! Le menteur... il était venu pour épier les Patriotes, dénoncer les chefs à ses maîtres, les faire arrêter et jeter en prison! Il était même venu pour renseigner ses supérieurs sur les moyens de défense des Patriotes, afin que les soldats rouges eussent une plus facile besogne! Ah! quelle horreur! Et elle avait aimé cet homme, elle, Denise, fille de Saint-Denis! Non... elle n'avait eu qu'une toquade... toquade de jeune fille instruite, belle et distinguée qu'on adule, dont on vante l'esprit et les charmes, mais qu'on fait ensuite servir à ses besoins. Mais, pour le pire, elle avait eu cette affreuse toquade de penser autrement que ne pensaient les jeunes filles canadiennes!

Orgueil, vanité, coquetterie... oh! que tout ces piètres plaisirs coûtent cher! Elle expiait déjà par une torture morale sans pareille! Elle s'avouait, le rouge au front, que sa conduite avait été odieuse, qu'elle s'était abaissée au rang des créatures les plus vulgaires, les plus basses, les plus vi-

les! Car quoi de plus ignoble que la lâcheté et la traîtrise! Oui, elle avait trahi les siens! Ambroise Coupal le lui avait dit! Félicie lui avait craché de cinglantes vérités, et elle avait eu raison! Oh! Denise les voyait bien maintenant toutes ces vérités! Tandis qu'un peuple entier avait lancé une clameur d'indignation contre les ennemis de son pays, Denise avait applaudi aux affronts qu'on lui avait jetés à la face, à elle, Denise, comme à ses compatriotes! De ces affronts elle sentait à présent la cuisante brûlure! Oh! comme elle avait été insensée de croire que sa race avait tort et que l'ennemi avait raison! Oui, elle avait dix fois mérité les reproches et le mépris d'Ambroise Coupal!

La jeune fille ne se ménageait plus. Elle reconnaissait ses torts, elle admettait l'erreur dans laquelle elle avait donné tête baissée, elle s'avouait qu'elle était digne du mépris sinon de la haine de tous les vrais Canadiens! Coupal le lui avait dit : sous les soufflets des générations futures de sa race, son cadavre à elle se retournerait dans sa fosse! Il avait dit vrai. A bien y penser, sa conduite avait été infâme!

—Ah! comme elle regrettait sa toquade, la pauvre fille! Mais elle voulait bien se repentir, et elle se repentait! Mais elle voulait aussi réparer! Réparer? Comment... s'il était trop tard?...

Et son coeur criait, son âme canadienne clamait, son esprit rugissait :

—Peccavi!... Peccavi!...

Une fièvre ardente la consumait... Oh! quelles souffrances! Et quelle honte! Quelle infamie!

Chaque coup de feu qui résonnait dans l'espace était pour elle un dard cruel et implacable! Elle se sentait transpercée d'outre en outre! Chaque cri des combattants lui paraissait comme une malédiction jetée contre elle! Chaque gémissement de blessé lui était un reproche sanglant!

Mais pourquoi les coups de feu cessaient-ils?

Mais pourquoi ces cris furieux, ces chocs d'armes, ces claquements d'acier, ces hurlements, et parfois... oui, parfois des cris de triomphe?

Que se passait-il?

Ah! l'atroce épouvante! Quoi! les siens étaient-ils enfin écrasés sous la masse rouge des soldards étrangers? Soudards qu'elle avait appelés, qu'elle avait applaudis, encouragés, admirés, loués!... Etait-ce la sanglante agonie de son peuple qui commençait?

Sans s'en rendre bien compte elle poussa une clameur d'effroi et de honte!

Et elle voulut voir... voir si les soldats rouges de l'Angleterre faisaient boucherie de ses compatriotes! Voir s'il était vrai que les troupes ennemies se livraient au carnage... et alors, pour expier, elle irait se jeter sous leurs glaives et mourir avec les autres!

Frémissante d'angoisse elle courut à la porte, l'ouvrit et s'élança vers le chemin. Elle demeura là quelques instants, comme stupéfaite et admirative.

Car elle voyait les Patriotes et les soldats anglais mêlés et confondus. C'était une ruée épique des capotes grises contre les capotes rouges. Elle entendait les clameurs guerrières des Canadiens qui soulevaient en elle un élan qu'elle pouvait difficilement contenir. Un rayon de soleil lui fit voir d'innombrables armes, toutes sanglantes, s'élever et s'abaisser avec la rapidité des éclairs de l'orage. Et ces armes remontaient, descendaient, frappaient, perçaient, tailladaient. Des faux jetaient des lueurs qui brûlaient ses yeux. Des haches sifflaient dans l'espace, et des hommes tombaient comme tombent les arbres de la forêt sous les coups rudes du bûcheron. Et des piques éventraient! Des fourches ensanglantées gardaient à leurs dents d'acier des lambeaux d'habits rouges!

Derrière la masse confuse de ces grands lutteurs, Denise voyait encore des cavaliers prendre la fuite dans un galop éperdu! Des fantassins rouges en désordre retraitaient, et elle entendait leurs cris d'épouvante! Mais elle pouvait percevoir en même temps des cris de joie et de triomphe poussés par les Patriotes... Ah! c'était donc, enfin, la victoire de la Patrie?... Elle n'osait le croire, tant elle redoutait que cette victoire, dont elle saisissait les premiers présages, n'échappât soudain à ceux qui la disputaient avec un si courageux acharnement à l'ennemi du pays! Mais à mesure que les Patriotes repoussaient plus loin les troupes du gouvernement, Denise voyait aussi des morts et des blessés sur le chemin recouvert d'une boue sanglante. Et elle voyait des femmes et des enfants courir aux blessés, les soulever, les emporter. Et parmi ces femmes si su-

perbes de courage et de dévouement elle reconnaissait Félicie... la frêle, la mignonne Félicie Coupal! Elle reconnaissait sa mère, Dame Rémillard, qui dans ses bras rouges et robustes transportait des corps inertes et sanglants!

—Oui, elle voyait tout cela...

Et pourtant, elle demeurait là encore, toujours immobile comme une statue de marbre, les yeux désorbités, les lèvres frémissantes, le sein terriblement agité.

Elle était là comme une fée apparaissant tout à coup dans sa robe blanche, avec ses longs cheveux noirs flottant sur ses épaules, pour présider à la défaite des uns et à la victoire des autres! Mais on aurait pu la prendre aussi pour un fantôme tragique ou une image du désespoir... Néanmoins, qu'elle était belle ainsi!

Et elle regardait toujours le spectacle sublime!

C'est Nelson qu'elle apercevait maintenant, le grand Nelson armé de son épée, se portant sur tous les points du combat, encourageant, commandant, frappant à son tour... Mais Lui... L'autre... n'était-il pas là aussi? Oh! où était-il donc Ambroise Coupal qu'elle ne le voyait point? Son coeur s'émut affreusement, la douleur la tordit au souvenir des adieux d'Ambroise.

Oui, ce souvenir lui venait pour la première fois... le souvenir de cette scène où, après la disparition de Latour, Ambroise Coupal avait pris une des mains inertes de la jeune fille et lui avait murmuré avec un accent d'amertume indéfinissable :

—Pardonnez-moi, Denise, si je vous ai fait mal... Adieu! je vais mourir... ma dernière pensée sera pour vous!

Bien que tout son corps fût insensible, Denise avait entendue ces paroles d'adieu! Une douleur aiguë l'avait transpercée comme la lame acérée d'un stylet! Mais de suite cette douleur avait été calmée par deux lèvres qui, pieusement, amoureusement, s'étaient posées sur sa main inerte! Oui, elle se rappelait bien toute cette scène! Elle se rappelait bien qu'elle voulut parler, mais qu'aucun son ne put sortir de sa gorge! Et maintenant elle comprenait combien elle avait été aimée d'Ambroise qui, plutôt que de ne pas l'avoir pour lui, pour sa femme, préférait mourir! Oui, il avait fait ses adieux avant d'aller mourir pour sa patrie et pour elle, Denise! Et il était peut-être mort à présent!... Son corps inanimé était peut-être là parmi ces cadavres qui jonchaient le chemin!...

Elle porta tout à coup ses deux mains à sa gorge de laquelle venait de sortir une sorte de rugissement sauvage! Ses yeux, pleins d'éclairs, se dilatèrent, son sein faillit éclater sous des chocs intérieurs qui se produisaient tout à coup... Car il était là... oui, il était là Ambroise... vivant! Elle le reconnaissait à sa taille, à sa voix vibrante... Elle reconnaissait malgré qu'il fût tout déchiré, tout maculé de sang, tout sale et tout noir de poudre... Il frappait à grands coups de sabre... il enfonçait un reste de troupes rouges... il s'ouvrait un large chemin...

—Dieu! Dieu! Dieu!... clama-t-elle, en levant vers le ciel des mains désespérées.

Oui, Ambroise Coupal tombait enfin sous les coups de l'ennemi!

Un nuage de sang passa devant les yeux de la jeune fille. Puis, comme si une main puissante et invisible l'eût poussée en avant, elle se rua vers le lieu du combat... elle dévora l'espace...

Ces cris retentirent, cris de surprise, d'effroi :

—Denise!... Denise!... où vas-tu, malheureuse?

Elle n'entendait pas. Elle bondissait plus légère qu'une biche aux abois. Puis, elle se heurta à la masse des combattants...

Une clameur de stupéfaction jaillit de toutes les poitrines.

Pour un moment le combat cessa... Et l'on vit la jeune fille soulever un corps sanglant et inanimé, le prendre dans ses bras, le retirer d'un tas de cadavres et de blessés...

Denise tenait maintenant serré sur elle le lourd corps d'Ambroise Coupal.

Tous les regards se posèrent sur elle avec admiration.

Qu'elle était splendide ainsi!

La fille de la race s'était réveillée, retrouvée! Le sang n'avait pu résister plus longtemps à l'appel du sang! Le coeur, l'âme et l'esprit avaient rompu les chaînes de l'esclavage, ils s'étaient dégagés des pièges de l'erreur! Implacable, la canadienne se dressait devant l'ennemi! La Patriote levait hardiment la tête! Elle demeurait là farouche, flamboyante...

Oh! qui donc eût osé maintenant toucher à ce corps inerte dans ses bras, mais vivant

encore! Oui, elle le sentait vivre, palpiter contre son coeur, et gare à qui eût osé le toucher! De ses yeux ardents elle semblait défier l'ennemi de lui enlever cet homme, son amant, son époux peut-être!...

Et pourtant, un homme osa... Oui. Profitant de la stupeur des Patriotes, un bataillon anglais se reforma et prit son élan. Un jeune officier venait de se mettre à leur tête. La ruée fut rapide, vertigineuse. Les Patriotes furent culbutés... ils reculèrent. D'ailleurs ce choc les avait pris à l'improviste. Mais Denise, elle, ne bougea pas devant le bataillon qui marchait sur elle. Elle semblait défier l'ennemi avec ce corps ensanglanté qu'elle tenait toujours dans ses bras. L'officier, armé d'une longue épée, parut... Instinctivement les soldats s'arrêtèrent devant cette jeune fille qui les fascinait. Mais l'officier jeta une imprécation, leva son épée et fonça...

Denise, impassible en apparence, le regardait venir.

Elle reconnaissait bien cet officier dont les regards enflammés exprimaient une haine féroce...

C'était André Latour!

Il approchait, tandis que, une fois encore, le combat était suspendu, comme si les combattants, épuisés, eussent voulu reprendre haleine. Mais non... soldats du gouvernement et Patriotes voulaient d'un commun accord, pour ainsi dire, être spectateurs de ce qui allait se passer sous leurs yeux. Car on eût pensé que là, entre ce jeune homme et cette jeune fille, allait se décider le sort des armes! Les deux champions allaient vider l'affaire en champ clos! Mais, pauvre fille, elle n'avait pas d'arme contre l'autre qui brandissait son épée sanglante! Mais son coeur de patriote et son amour étaient peut-être des armes bien autrement redoutables que cette épée d'acier!

Nelson accourait pour voir ce qui se passait d'extraordinaire. Il s'arrêta à quelques pas, épouvanté peut-être, en voyant une épée menaçante fendre l'espace. Même s'il l'eût voulu, il serait arrivé trop tard pour protéger celle ou celui que menaçait l'épée. Il regarda donc comme les autres cette scène qui stupéfiait les plus hardis.

Denise venait de proférer d'une voix qui vibra comme un airain ces paroles :

—André Latour, je t'ai donné la liberté... Mais je t'ai dit que si tu étais ici avec une arme, j'y serais aussi! Prends garde!

Latour ne répondit que par un grondement de tigre, et il dirigea la pointe de son épée vers la poitrine déjà blessée d'Ambroise Coupal. Mais rapide comme la pensée, Denise arracha de la ceinture d'Ambroise un pistolet qui y demeurait encore chargé jusqu'à la gueule, elle ajusta Latour une seconde et fit feu...

L'autre tomba face contre terre, le coeur percé de deux balles.

Ce qui se passa après serait intraduisible. Les Patriotes, sur l'ordre de Nelson, reprenaient leur élan et recommençaient la ruée; mais c'était cette fois la ruée de la victoire.

Pendant ce temps des femmes accouraient et entouraient Denise dont le visage était rayonnant d'exaltation.

Félicie lui sauta au cou.

—Denise! Denise! disait-elle en pleurant. Ah! belle et superbe canadienne!

Elle l'embrassait avec effusion.

—Il faut le sauver! murmura enfin Denise, éperdue, tremblante, épuisée.

—Oui, je vais t'aider. Pauvre frère...

A ce moment Dame Rémillard survenait et embrassait avidement sa fille, disant d'une voix attendrie :

—Ma Denise! Ma Denise! Oh! comme ton pauvre père aurait été content de te voir ainsi!

Toutes ces femmes pleuraient d'attendrissement.

—Il faut le sauver! Il faut le sauver! répétait Denise dont les bras faisaient mal à supporter ce corps trop lourd pour elle.

Dame Rémillard s'empara d'Ambroise, le jeta sur son épaule comme aurait fait un bûcheron d'un tronc d'arbre, et l'emporta suivie de Denise soutenue par Félicie.

Et derrière elles, l'ennemi était en désordre... il retraitait... il se débandait tout à fait...

XII

LA PANIQUE ROUGE

Oui, ce fut une véritable panique!

Le colonel Gore et ses principaux officiers avaient déjà pris la fuite.

Le jour déclinait de plus en plus rapidement.

A l'ouest, au-dessus des coteaux grisâtres et entre deux nuages disloqués un soleil rouge comme du sang roussissait la cime

des bois. Puis, lorsque ce soleil se fut enfoncé derrière l'horizon, quand les nuages se furent refermés, le jour parut plus sombre et ce furent les premières ombres du crépuscule qui s'étendirent sur la terre.

Mais la joie n'en était pas moins éclatante parmi les Patriotes et les villageois de Saint-Denis.

Les troupes du gouvernement fuyaient. Au loin déjà résonnait sur la route dure la formidable galopade de la cavalerie ennemie. On entendait le roulement des chariots, leur cahotement, emportés qu'ils étaient de toute la vitesse de leurs attelages. Toutes espèces de clameurs confuses couraient, se heurtaient, se confondaient dans l'espace. De temps en temps des crépitements de fusils retentissaient sur la route, derrière des bosquets, dans les champs, un peu partout du côté des fuyards. Car ceux-ci étaient poursuivis de près par les Patriotes qui les harcelaient sans pitié. Eperdus, les Anglais dans leur course échevelée abandonnaient des armes, des munitions, des chariots, afin de fuir plus vite, tant ils redoutaient de tomber dans les mains de ces Patriotes qui leur semblaient comme autant de démons déchaînés à leurs trousses.

Et quelquefois aussi ils abandonnaient des blessés, quelquefois des morts... Car, dans leur fuite, ils avaient emporté autant que possible leurs morts et leurs blessés, près de trois cents hommes en tout. Les blessés étaient relevés par les Patriotes, posés sur des chariots et reconduits au village. Quant aux morts, on les jetait à la rivière.

Il ne recevait pas que des morts dans ses ondes ce beau Richelieu, des vivants s'y jetaient d'eux-mêmes. Oui, des soldats rouges, poursuivis de trop près, s'élançaient dans la berge et piquaient une tête dans les eaux sombres, et cette mort leur paraissait préférable au trépas qu'auraient pu leur ménager, pensaient-ils, les Patriotes.

Et ceux-ci toujours de plus en plus ardents à la poursuite poussaient à dessein des hurlements terribles comme les fauves de la forêt tourmentés par la faim, et de temps à autre ils déchargeaient leurs fusils dans le dos des fuyards, et hurlements et coups de feu semaient la terreur dans les rangs brisés de la colonne ennemie. Et à chaque décharge des soldats tombaient ou morts ou blessés. Mais ils tombaient aussi des Patriotes : de temps en temps, en effet, un bataillon éclopé s'arrêtait, faisait volte-face et déchargeait ses fusils sur les poursuivants, ce qui permettait au plus gros des troupes en détresse de prendre de l'avance avec le meilleur des bagages. Puis, le bataillon repartait de plus belle dans une course insensée. Les Patriotes, ainsi retardés, reprenaient bientôt leur avance, ils rechargeaient leurs fusils et tiraient dans les reins des soldats. Il arrivait encore ça et là que les Canadiens se heurtassent à un ou deux chariots abandonnés et remplis de munitions et de vivres. D'autres morts étaient laissés sur la route par les troupes en fuite, et d'autres blessés aussi. Quoi! ils en avaient donc bien de ces morts et blessés! C'est vrai; mais s'ils tentaient de les emporter tous, c'est afin que leur nombre n'en fût pas connu et qu'ils pussent, par le fait, mieux cacher leur dépit et leur honte d'avoir été battus et mis en pleine déroute par une poignée de Patriotes, une poignée de braves... mais quels braves!

Ces braves avaient lutté six heures durant contre des forces triplement supérieures aux leurs, contre des soldats excellemment équipés et armés, pourvus d'abondantes munitions. Six heures durant, eux qui n'avaient jamais pris une arme de combat en leurs mains, avaient tenu en échec puis refoulé des troupes aguerries et commandées par des officiers de métier. C'était extraordinaire! Ah! il y avait mieux que des armes de guerre parmi ces Patriotes, il y avait des coeurs ardents! Eux n'étaient pas des soudards à gages, mais des paysans, de braves gens qui empêchaient l'empiètement de leur pays par ces mêmes soudards! Et c'étaient des pères de famille qui voulaient protéger leurs foyers contre le saccage et le sacrilège! C'est pourquoi ils étaient forts... forts de leurs droits sacrés!

Et la nuit tombait... cette nuit qu'appelaient à leur secours les fuyards.

Alors, seulement, les Patriotes s'arrêtèrent, hors d'haleine, épuisés, mais fiers et heureux quand même!

—Vive la liberté! Les Anglais sont battus!...

Ce fut un cri exaltant qui sortit de leurs poitrines essoufflées, un cri de victoire qui se répandit à tous les échos des champs et des bois, un cri qui courut tout le pays, un cri qui dut faire mal à l'âme si hautaine des maîtres du pays!

Mais en étaient-ils bien les maîtres ceux qui gouvernaient si tyranniquement au nom de l'Angleterre?...

Ce soir-là, les Patriotes se sentaient bien, enfin, les véritables maîtres! Et une ivresse indéfinissable gonfla tous ces vaillants coeurs. En une marche triomphale ils reprirent le chemin de leur village où la joie inondait toutes les âmes.

D'immenses vivats retentissaient de toutes parts.

Des voix exaltées clamaient :

—Saint-Denis... Saint-Denis... vivent les Patriotes de Saint-Denis!

D'autres :

—Vive Nelson!... Vive Coupal!

Et d'autres encore :

—Vive Denise Rémillard!... Vive la vaillante Denise de Saint-Denis!...

Mais, soudain, les Patriotes arrêtèrent leur marche fière et leurs voix se turent. Tous prêtèrent une oreille attentive et inquiète. Après la joie les physionomies exprimèrent l'angoisse.

—Oui, quel était ce bruit qu'on entendait sur la route? Que signifiait ce roulement formidable troublant les échos de la nuit qui tombait de plus en plus?

On avait oublié que d'autres Patriotes avaient devancé ceux-ci : une bande plus ardente, conduite par Nelson lui-même, avait pris à travers champs, par monts et par vaux, par marais et pas bois; et cette bande s'était soudain ruée dans les flancs de l'ennemi en fuite, et elle lui avait enlevé son canon!

Or, ces Patriotes écoutaient ce bruit qu'ils ne pouvaient encore définir.

Puis tout frémirent violemment...

C'était un roulement de canon!

—Alerte! clama un Patriote d'une voix de tonnerre. Les Anglais reviennent!...

Tous dissimulèrent vivement leur présence derrière les buissons des talus, dans les fossés, et, le fusil à l'épaule, prêts à faire feu, à reprendre la lutte, ils attendirent.

Leur stupeur fut inouïe lorsqu'ils virent paraître sur la route une trentaine de Patriotes, lancés à toute course vers le village, et tirant après eux un canon... le canon des Anglais! Et debout sur ce canon, fier, triomphant, se tenait Wolfred Nelson l'épée nue à la main! C'est ainsi que rentrait dans la Rome antique, monté sur un chariot d'ivoire ou de bronze ou d'argent, César revenant de ses conquêtes lointaines!

Une vive acclamation salua cette apparition...

Au canon on avait attaché un long câble, également pris à l'ennemi, et à ce câble, tous les Patriotes s'attelèrent et la course se poursuivit, plus joyeuse, plus folle, vers le village où, en signe de réjouissances, des villageois allumaient des tas de paille!

Et de tous les côtés, des villages voisins et des campagnes, accouraient paysans et villageois au grand trot de leurs attelages, pour venir aux nouvelles et saluer la victoire qu'ils avaient devinée. Car les bruits de la bataille avaient été entendus, comme on entendait à présent les clameurs de triomphe. Sur des collines lointaines on pouvait voir d'énormes feux de joie s'allumer! Les échos de la nuit apportaient le son des cloches carillonnant de Saint-Charles et de Saint-Antoine, et c'étaient tous des carillons de fête qui s'unissaient aux carillons endiablés de l'église de Saint-Denis où quatre Patriotes se relayaient à la cloche.

Entre Saint-Denis et Sorel des bandes de Canadiens s'armaient à la hâte et se postaient le long des chemins pour attendre les fuyards et leur porter de nouveaux coups. Mais le colonel Gore avait eu la prévoyance de lancer à l'avant des éclaireurs. Il évitait ainsi les villages où il eût été dangereux de passer, et souvent il s'engageait à travers champs pour ne pas tomber dans les embuscades qu'à certains points de la route il redoutait. Ce qu'il dut souffrir en son âme guerrière ce vieux vétéran de Waterloo qu'était le colonel Gore! Lui qui avait vu des armées innombrables aux prises les unes contre les autres! Lui qui avait vu le plus grand capitaine du monde tomber dans la défaite! Ah! quel sanglant affront lui avait fait subir ce jour-là une petite bande mal armée de patriotes canadiens!

Des femmes et des enfants huaient ces soldats en désordre qu'ils voyaient passer honteusement dans les champs. De loin, des paysans leur lançaient une décharge de plombs, tout comme ils eussent fait pour effrayer une compagnie de corbeaux malfaisants. Et la colonne brisée, honteuse, chancelante et terrifiée zigzaguait dans les ténèbres qui s'épaisissaient de moment en moment. Tantôt on la perdait de vue; tantôt on en percevait des débris lorsqu'elle franchissait cahin-caha une éminence, une

colline, un coteau. Car sur les coteaux voisins des paysans allumaient des meules de paille, et ces flammes qui montaient hautement dans le ciel noir répandaient sur le pays environnant une immense clarté dans laquelle se découpaient nettement les silhouettes vacillantes des soldats rouges. La colonne avait parfois l'aspect d'un énorme serpent de feu qui fébrillement déroulait ses anneaux innombrables et visqueux. Puis, lorsque tout avait disparu hors du cercle de lumière, quand le voile de la nuit s'était retissé autour de la troupe débandée, on pouvait encore entendre le galop des chevaux, le roulement sourd ou sonore des chariots, la marche inégale et désordonnée des troupiers.

Et de toutes parts le long de ce magnifique Richelieu qui, à la belle saison, déroule un si beau ruban d'ondes lumineuses, s'élevaient des cris de triomphe. Le colonel Gore et ses soudards entendaient les échos ironiques au-dessus de leurs têtes répéter ce cri si fier et si délirant :

—Vivent les Patriotes!... Les Anglais sont battus!...

XIII

L'AMOUR EN DELIRE

Revenons à Denise.

Ah! La pauvre enfant! quel supplice affreux elle avait subi au matin de ce jour sous les justes reproches de ses amis! Quel martyre délicieux elle avait ensuite enduré lorsque l'amour de son pays, joint à un autre amour non moins puissant, l'avait poussé au milieu des combattants! Et, à présent, quelle torture insupportable la tenaillait encore, alors que son visage en larmes et que son coeur meurtri se penchaient lourdement sur le corps mutilé et toujours inanimé de celui qu'elle aimait... Ambroise Coupal! Oui, quelle angoisse avait empoigné son âme alors que, épuisée, à bout de forces et de souffle, tenant désespérément dans ses faibles bras le corps d'Ambroise, elle avait dit à Félicie :

—Il faut le sauver!

Dans ses paroles elle avait mis toute la sève brûlante de son amour.

Oui, il fallait le sauver, car il vivait encore, le vaillant coeur! Ses chairs sanglantes frémissaient dans les bras de Denise! Elle ne cessait d'entendre ce coeur généreux battre contre le sien!

—Il faut le sauver! avait répété Denise.

Félicie, la petite canadienne, la petite soeur de ce grand blessé, avait répondu :

—Oui, nous allons le sauver!

Mais ce corps, pour leurs faibles bras déjà fatigués, était encore trop lourd. Mais Dame Rémillard avait prestement chargé le corps du héros sur son épaule.

—Où allons-nous le porter? avait demandé la tavernière aux deux jeunes filles qui la suivaient de près.

— A l'auberge, maman... chez nous! répondit Denise qui, maintenant, laissait librement couler des larmes longtemps contenues.

—Allons donc chez nous! répliqua Dame Rémillard plus gaillarde à cet instant que bien de solides gaillards, car sa fille venait de lui faire honneur, sa fille avait également et hautement honoré son pays et sa race!

Elle marchait d'un pas alerte et solide.

Des femmes et des enfants faisaient escorte en acclamant la brave femme et sa fille Denise.

On arriva à l'auberge toujours déserte et froide. Le foyer était éteint. Comme il faisait sombre aussi, Dame Rémillard déposa son fardeau sur une table et alluma une lampe.

—Maman, dit Denise suffoquée par l'inquiétude, il faut le porter à ma chambre où j'en aurai soin!

—Oui, ma Denise!

Et la tavernière reprit son fardeau, tandis que Félicie avec la lampe éclairait la marche.

Peu après Ambroise était précieusement déposé sur le beau lit blanc de Denise.

—Félicie, dit alors Denise, cours vite chercher le docteur Nelson, ou bien le docteur Cartier, ou le docteur Kimber. Il faut le panser... Maman et moi pendant ce temps nous laverons ses plaies.

Félicie partit comme un trait. Oh! elle aussi tenait à sauver la vie de son frère... de son noble frère!

—Maman, reprit Denise toujours agitée par l'inquiétude et l'exaltation, il faut faire chauffer de l'eau, préparer des linges de pansement, apprêter une potion... Car il vit, maman, il vit!

Elle venait de s'agenouiller près du lit, elle avait pris une des mains inertes du

blessé, et cette main, quoique souillée de sang, elle la tenait appuyée sur ses lèvres.

Tandis que Dame Rémillard quittait la chambre pour aller exécuter les ordres de Denise, celle-ci pleurait doucement.

La jeune fille demeura seule avec la triste dépouille ensanglantée. Une dépouille ? Non! Oh! non... un grand coeur battait encore sous cette valeureuse poitrine déchirée! Denise l'entendait battre toujours ce coeur si fier et si ardent! Oh! ce qu'il en fallait de rudes coups pour tuer un coeur pareil à celui-là! Vingt plaies au moins, et dont quelques-unes semblaient béantes, couvraient le corps de ce jeune homme, et pourtant le coeur ne cessait pas de vivre! De quelle extraordinaire endurance était blindé ce jeune patriote canadien!

Oui, mais qui assurait la jeune fille que ce blessé vivrait encore longtemps? Ce coeur généreux et vaillant pouvait à tout instant manquer! Car ce qui restait de vie dans ce corps humain semblait bien près de s'éteindre! Un accès de fièvre pouvait tout finir!...

Et c'était bien la crainte qui tourmentait la jeune fille. Aussi, écrasée sur l bord du lit, priait-elle Dieu avec une ferveur croissante de ménager la vie de ce courageux patriote. Elle invoquait la Vierge Marie, implorant tous les saints de se joindre à ses prières et d'intercéder pour elle auprès du Tout-Puissant! Jamais âme de femme n'avait supplié le Seigneur avec autant de force et de confiance!

Félicie revint au bout d'un quart d'heure accompagnée du docteur Kimber.

Et Dame Rémillard remonta apportant des bandes de toile fine, de la charpie, de l'eau tiède et aussi une potion fumante qui exhalait un arôme de rhum.

Le médecin se mit à l'oeuvre aidé par les femmes. Ce fut long. Comme on l'avait massacré ce beau corps d'enfant du pays! Heureusement, toutefois, comme le reconnut le médecin, aucune des plaies n'avait un aspect bien grave. Beaucoup de déchirures, c'est vrai, mais de prime abord aucun organe vital ne paraissait attaqué. Pourtant, là, à l'abdomen, il y avait un trou... un trou qui fit hocher gravement la tête du médecin. Denise, qui observait ce dernier avec une anxiété inexprimable, frémit violemment et s'affaissa sur un siège. Oui, une baïonnette ennemie avait pratiqué là, dans l'abdomen, une déchirure de mauvaise apparence. N'importe! le médecin précieusement sonda la blessure, étancha le sang noirâtre, lava la plaie...

—Bon! dit-il au bout de quelques minutes avec un soupir de satisfaction, je pense que ça guérira ça aussi!

Denise fit entendre une exclamation joyeuse.

—Oh! monsieur le docteur, vous êtes certain... vous êtes certain, n'est-ce pas?

—Je ne veux jurer de rien, mademoiselle; mais j'ai bonne confiance!

Denise regarda Ambroise toujours évanoui... Un rude hoquet de douleur et de désespérance faillit briser sa poitrine. Elle alla s'écrouler de nouveau sur son siège.

Le docteur poursuivit son travail de pansement.

Près d'une heure se passa ainsi. Puis, lorsque le blessé eut été bien lavé, bien pansé, on l'étendit doucement sous les draps, et le médecin réussit à faire passer entre les dents du blessé quelques gouttes du cordial préparé par la tavernière.

Cinq minutes après, la vie sembla se renouveler sensiblement. Le coeur battit plus fort, la respiration devint plus libre et régulière. Mais les yeux demeuraient clos.

—Mademoiselle Denise, dit alors Kimber, je vous laisse avec lui, car d'autres blessés attendent mes soins. Mais je reviendrai.

Le docteur et les trois femmes se trouvaient maintenant debout près du lit et considéraient le blessé dont le visage avait la lividité d'un moribond.

Félicie pleurait silencieusement.

Dame Rémillard de son tablier de toile bleue essuyait ses yeux à la dérobée.

Denise ne pleurait plus, mais ses yeux rougis ne se détachaient pas du blessé.

—Et vous pensez, docteur... murmura-t-elle...

Mais un sanglot arrêta les mots dans sa gorge.

—Je vous comprends, sourit Kimber, et je vous conseille de ne pas vous faire de mauvais sang, car il va vivre si vous en avez bien soin!

—Si j'en aurai bien soin...

Denise, incapable d'en dire plus long à cause d'une joie délirante qui la suffoquait à l'improviste, tomba de nouveau à genoux près du lit.

Le médecin s'en alla en entraînant Félicie.

—Venez, Félicie, dit-il, allons à nos au-

très malheureux. Soyez tranquille pour votre frère, il est entre bonnes mains!

Dame Rémillard les suivit.

Demeurée seule encore une fois, Denise priait et pleurait.

Elle était toute à sa douleur et à son espoir! La joie et l'anxiété se partageaient son esprit. Sa souffrance n'était plus cruelle, puisqu'elle eût tant voulu souffrir pour lui! Et Denise ne vivait à ce moment que pour celui à qui elle était prête à offrir sa propre vie! Sur ce blessé se concentrait toute sa pensée, tout son amour. Le reste du monde n'existait plus pour elle. Elle n'entendait pas les cris de victoire qui retentissaient de toutes parts. Les hurlements d'épouvante des fuyards mêlés aux clameurs triomphantes des Patriotes ne parvenaient pas à distraire la jeune fille. Elle n'entendait que les battements anxieux de son pauvre coeur, tout en épiant sur le visage de son cher blessé un signe de vie plus éloquent.

Et, soudain, elle vit les lèvres depuis si longtemps closes s'entr'ouvrir difficilement, remuer à peine...

—Denise!... appela une voix faible... mais une voix qui vivait!

La jeune fille se dressa debout et, avide, se pencha sur le blessé.

Alors elle vit deux yeux égarés la regarder avec étonnement. Puis, dans ces regards presque vitreux qu'elle reconnaissait difficilement, Denise crut voir une expression d'horreur.

Elle frémit et chancela.

Les yeux se refermèrent. Mais la voix du blessé, un peu plus distincte, reprit :

—Oh! Denise... Denise... est-ce toi?

Et dans l'accent de cette voix qu'on aurait dit venir d'outre-tombe, la jeune fille sentit encore comme un reproche.

Elle fut piquée au vif. Et sans pouvoir se rendre compte de ses actes ou de ses paroles, elle saisit presque brutalement une main du blessé, la secoua avec force et d'une voix sourde elle gronda :

—Ambroise! Ambroise! as-tu la cruauté de me fouetter encore... moi qui t'ai sauvé la vie?

Les paupières du blessé se relevèrent. Plus étonnés les yeux regardèrent la jeune fille.

—Tu m'as sauvé?... murmura Ambroise.

Il ne semblait pas le croire.

—Oui, gronda encore la jeune fille avec une sorte d'impatience, parce que tu as voulu mourir pour moi!

—Non... c'était pour mon pays que je voulais mourir! répondit le blessé qui referma ses yeux.

—Je ne te crois pas, Ambroise, répliqua vivement Denise. C'est pour moi, à cause de moi que tu as voulu mourir, car tu m'aimais... oui, tu m'aimais, Ambroise. Tu voulais te battre pour ton pays, mais vivre pour moi, si je l'avais voulu! Eh bien! j'ai voulu que tu vives, et je n'ai pas voulu que tu meurs! J'ai voulu te garder et pour ton pays et pour moi! M'entends-tu, Ambroise? Regarde-moi bien! Suis-je encore celle que tu as vue ce matin? Regarde... et après, si tu le veux, soit! tu me diras que je suis une traîtresse, une lâche, une renégate, tout ce que tu voudras; mais, retiens bien ceci : après je me tuerai pour te prouver que je ne suis point celle que tu penses. Regarde...

Les paupières d'Ambroise papillotèrent fébrilement, et son regard se fixa sans assurance sur la jeune fille penchée sur lui.

—Dis, Ambroise Coupal, reprit impétueusement la jeune fille, reconnais-tu la même Denise? Ou bien, n'en vois-tu pas une autre... une comme celle que tu voulais?

Et elle penchait encore son visage brûlant sur la figure froide du blessé.

Celui-ci ne répondit pas. Ses yeux, toujours vitreux, fixaient ardemment la jeune fille comme pour en extirper la vérité.

—Oui, regarde bien, Ambroise, continuait la jeune fille avec animation, je suis l'autre Denise... celle que tu as aimée! Vois-tu, j'étais là dehors et je regardais la bataille dans l'espoir de t'y voir! Et je t'ai vu, enfin... mais tu tombais, ô grand et vaillant soldat de mon pays! Une masse furieuse de combattants gris et rouges s'était refermée sur toi! Alors, j'eus peur : car on allait piétiner ton corps! Blessé, on ne relèverait peut-être qu'un cadavre plus tard! Je me ruai en avant! Je fis une trouée dans cette muraille vivante de nos patriotes et des soldats rouges, et je te vis, inanimé et sanglant, parmi des morts et des blessés. Je te saisis... je t'emportai... Mais un homme, un monstre, se jetait sur moi dans l'espoir de t'achever de son épée... Sais-tu ce que je fis? Car cet homme allait te percer le coeur!... Je pris un de tes pistolets et je tuai cet homme...

—Quel homme? murmura difficilement le blessé avec une grande surprise que manifestaient ses regards.

Denise se pencha encore et murmura :

—Le traître... le renégat... l'espion... André Latour!

Les yeux du blessé s'éclairèrent et parurent manifester une admiration inouïe.

—Eh bien! reprit la jeune fille en se redressant avec fierté, suis-je encore celle que tu as bafouée? Ah! ose encore dire que je ne suis pas une canadienne... que je ne suis point une patriote!

Les yeux du blessé clignotèrent vivement, un rayon de joie les illumina, sur les lèvres blanches un sourire erra, puis la voix, plus assurée, murmura :

—Merci, Denise... tu es une vraie canadienne!

Et l'effort ayant été trop violent, Ambroise Coupal retourna dans sa torpeur, dans son évanouissement...

Denise proféra un cri de joie et se jeta sur le blessé dont elle prit la tête à deux mains, disant :

—Enfin, Ambroise, tu me crois une patriote... une canadienne!

Elle le regarda avec une surprise inquiète... Le corps d'Ambroise semblait devenir rigide...

—Oh!... s'il allait mourir!

Elle retomba à genoux et se remit à pleurer la tête posée sur les couvertures du lit...

XIV

VICTOIRE ! VICTOIRE !...

Et tandis que Denise s'abîmait encore dans des pensées confuses de joie, d'espoir, d'anxiété, les Patriotes, après avoir abandonné leur poursuite des fuyards, rentraient au village.

La nuit était tout à fait venue.

Dame Rémillard avait invité en son auberge toute la population du village pour y célébrer les exploits des Patriotes. Elle voulait que le vin coulât librement tout comme avait coulé le sang généreux. Et Patriotes et villageois, paysans, femmes, enfants, tous avaient envahi la grande salle de l'auberge. Mais on n'y faisait nul bruit; on causait à voix basse parce qu'on savait que là-haut reposait un grand blessé.

Mais lorsque les Patriotes lancés à la poursuite de l'ennemi rentrèrent au village aux cris de "Victoire! Victoire!" tout le monde sortit précipitamment. Et à la clarté de feux allumés tout le long du chemin, on put voir une bande de Patriotes tirer à grande course le canon des Anglais, et debout sur le canon le docteur Wolfred Nelson.

Quelle surprise heureuse!

On arrêta le canon au milieu du chemin devant l'auberge. Félicie Coupal et d'autres jeunes filles accouraient après avoir donné les derniers soins aux blessés. Félicie revenait, elle, en toute hâte auprès de son frère blessé.

Mais à la vue du canon, elle et ses compagnes s'arrêtèrent et mêlèrent leur joie à celle de la population.

Pendant que mille clameurs triomphantes emplissaient la nuit, des paysans, des villageois et des villageoises dansaient en rond autour du magnifique trophée.

—Il nous faut un drapeau! cria Nelson.

—Attendez! répondit Félicie, je vais vous en faire un!

Elle se précipita dans la salle de l'auberge.

—Mère Rémillard, dit-elle, donnez-moi du bleu, du blanc et du rouge, ainsi que du fil... il faut un drapeau!

La mère Rémillard voulut réfléchir pour se demander où elle prendrait bien ces couleurs.

Mais déjà Félicie arrachait à une fenêtre un rideau rouge, puis elle courait au comptoir et y prenait un essuie-main de toile blanche... On n'avait pas le temps d'être bien particulier!

Ce que voyant, Dame Rémillard retira son tablier bleu. Des ciseaux coupèrent en vitesse... Puis les doigts agiles de Félicie assemblèrent ce bleu, ce blanc et ce rouge. Un patriote offrit son fusil en guise de hampe. Félicie y attacha rapidement les trois couleurs et s'élança dehors. Elle grimpa sur le canon à côté de Nelson, et là, à la clarté des feux de joie, la jeune fille brandit triomphalement son drapeau aux couleurs de la France, clamant :

—Vive la liberté!... Vive le Canada!

Mais alors seulement on s'aperçut d'une erreur commise dans la précipitation du moment : au lieu de se trouver verticales les couleurs de la France étaient horizontales... N'importe! c'étaient quand même

des couleurs de liberté, de triomphe et de victoire!

Une exaltation frénétique s'empara de tout le monde.

Nelson s'élança dans l'auberge et commanda d'une voix retentissante :

—Un tonneau de vin, mère Rémillard!

—Dans la cave, docteur! répondit la tenancière en train de servir des Patriotes au comptoir.

—Deux hommes! commanda encore Nelson comme s'il eût été au combat.

—Présents, mon général! firent deux voix.

Nelson sourit à la vue de Farfouille Lacasse et Landry.

Sur l'ordre du docteur les deux braves descendirent à la cave, en remontèrent un tonneau de vin qui fut roulé dehors près du canon.

Durant l'heure qui suivit régna la plus vive allégresse.

Mais au moment où la réjouissance paraissait arrivée à son comble, Denise parut dans la porte de l'auberge. Tout le monde la vit, très pâle, et avec sa robe blanche tachée de sang... du sang des combattants qui avait rejalli sur elle lorsqu'elle s'était jetée dans la mêlée, de son sang à elle, car elle avait reçu des égratignures et du sang.

Un silence se fit.

Et la jeune fille lança ce cri de désespoir :

—Holà! Patriotes... qu'on court chercher un médecin! O Dieu! allez-vous le laisser mourir?... Il n'entend plus... il râle... il va trépasser! Un médecin, pour l'amour du ciel!... Le curé... Hâtez-vous!...

Et dans une course chancelante elle remonta à sa chambre.

Là, accouraient bientôt Nelson et Kimber. Un peu plus tard survenait le curé. Près du lit demeuraient agenouillées Denise et Félicie, pleurant toutes deux. Dame Rémillard se tenait au chevet, son mouchoir sur les yeux. Et dans cette chambre où se pressaient Patriotes et villageois, femmes et enfants, au milieu d'un tragique silence, on n'entendait que des sanglots, on ne voyait que des yeux mouillés.

Près de la porte se tenaient Farfouille Lacasse et Landry, très émus tous deux. Mais peut-être que Farfouille était le plus ému des deux, car il murmura à l'oreille de son compagnon :

—Landry, allonge-moi une mornifle, sinon je vais me mettre à pleurer moi aussi!...

Mais Landry pleurait lui-même tellement qu'il n'aurait pas eu la force de lever sa main.

Mais la voix de Nelson fit soudain dresser toutes les têtes.

—Mes amis, dit-il d'une voix sereine, notre brave patriote est hors de danger... réjouissez-vous!

Denise jetait un long cri de joie.

Car Ambroise Coupal souriait en regardant de ses yeux plus clairs ceux qui l'entouraient.

—Retournez, Patriotes canadiens, célébrer votre victoire, dit-il d'une voix presque forte. Je suis mieux, et je sens que la vie revient rapidement. Oh! Denise, ajouta-t-il avec une expression de gratitude impossible à rendre, merci pour m'avoir sauvé! Merci, Félicie, ma bonne petite soeur! Merci, Dame Rémillard! Merci, vous tous mes amis! Ce qui me sauve encore ce sont vos cris de victoire que j'ai entendus!...

Et il demeura souriant, heureux en contemplant Denise avec amour.

Elle, câlinement, amoureusement, pencha son beau visage mouillé de larmes sur le sien et d'une voix frémissante de bonheur, elle disait :

—Vis, vis, Ambroise... vis pour ton pays et pour moi... car je t'aime toujours!...

Ah! quel délicieux tête à tête suivit entre ces deux enfants d'une même race, lorsqu'ils furent demeurés seuls!

Et pendant que leur amour, qu'un sang généreusement répandu avait revivifié, brûlait à nouveau de toutes flammes, dehors, sur le chemin, se poursuivait la célébration de la victoire. Au milieu de clameurs heureuses et de refrains joyeux on pouvait entendre ce cri souvent répété :

—Vivent les Patriotes de Saint-Denis!...

FIN

CE SUPPLÉMENT EST DÉTACHABLE

LA VIE CANADIENNE

LITTÉRATURE ET LITTÉRATEURS

(SUPPLÉMENT AU "ROMAN CANADIEN")

No 23 MENSUEL

HENRI MYRIEL GENDREAU

M. Henri-Myriel Gendreau, né à Beauceville, au pays de Chapman, est un des plus jeunes écrivains de chez nous. Avec son premier recueil de vers : "La Belle au Bois Chantant", qu'il publiait récemment, et qui lui a valu les plus élogieuses appréciations, il faisait sa marque d'emblée dans la littérature canadienne.

M. Myriel est né poète. Depuis sa prime jeunesse il cultive la poésie, et ses précoces mérites le signalèrent de bonne heure à l'attention des poètes de Québec.

"La Muse a pris mon rêve, elle en a fait sa chose."

Le livre qu'il nous présente aujourd'hui est une oeuvre de jeunesse ; cependant, il révèle en son auteur les plus solides qualités et affirme déjà chez lui un des plus authentiques talents poétique de notre époque. Il écrit dans une langue de la plus pure veine française. L'inspiration variée, plus facilement objective, sinon l'oeuvre elle-même, en est toujours originale.

"L'auteur s'y révèle, observe M. Alphonse Désilets, absolu, maître de sa pensée et de son style. On y trouvera bien peu de négligences, mais un souci de correction et de réserve, telles que le poète semble vouloir brider l'élan d'une âme, d'un coeur et d'une sensibilité évidemment contenus.

"La contemplation, le rêve, la méditation solitaire, le mysticisme natif, l'amour du sol et de l'histoire, le tout assaisonné d'une saine philosophie, animent ces pages d'une variété qui les rend aimables et de lecture facile.

"Profitant sans doute, dit un chroniqueur averti, du fait qu'on observait en France, en 1927, le centenaire du Romantisme, H. H.-Myriel Gendreau a publié un volume de vers qui s'intitule "La Belle au Bois Chantant", et qui est une perle romantique, à la fois d'inspiration et de facture.

"Disons hautement qu'il est d'une réussite quasi-parfaite. Excessivement rares sont les Canadiens contemporains qui pourraient écrire un livre ayant à tel point l'atmosphère d'il y a cent ans. Le vocabulaire et le répertoire des images sont absolument dans le ton du premier Hugo, de Lamartine, quelque peu de Musset et de bon nombre de poètes minores de la même époque. Somme toute, le livre de M. Myriel Gendreau n'est pas un livre qui marque le début d'une nouvelle ère littéraire, mais il contient de belles promesses." (Noël REDJAL).

On lui a déjà fait un accueil enthousiaste. Et nous attendons du jeune poète de la Beauce d'autres oeuvres où il donnera véritablement sa mesure.



L'Oiseau Blanc

Respectueusement dédié aux "mamans" de Nungesser et de Coli.

Parti tel un condor aux voûtes éternelles,
Déployant librement ses frémissantes ailes
Aux légers souffles d'un ciel pur,
L'Oiseau Blanc emportait, dans son vol qui s'élève,
Deux chevaliers de l'air enivrés de leur rêve
A la conquête de l'azur.

O chef-d'oeuvre de l'homme, ô nef aérienne,
Vole comme une trombe, et que l'Histoire humaine
Annonce un exploit sans pareil.
O science, don sacré de la Science infinie,
Le foyer bouillonnant de ton ardent génie
Brille sur nous tel un soleil.

Par toi, plus de mystère au fond des noirs abîmes,
L'oeil n'a plus d'horizon, les monts n'ont plus de cimes
Et tout espace est aplani.
Tu comptes les foyers qui peuplent les cieux mornes;
Et tes fils ont voulu mesurer par des bornes
L'incommensurable Infini.

Ce que le jour éclaire et que l'ombre recèle,
Rien n'échappe à ta loi, maîtresse, universelle.
Reine aujourd'hui, reine demain,
Tu fais des éléments ton temple ou de la poudre;
Ton bras brise ou construit et tu captes la foudre
A qui tu montres le chemin.

Le Progrès est ton phare avancé sur ton onde;
Dans tes serres d'acier tu possèdes le monde.
Qui bravera ta majesté?
Seul, Dieu, puisque tu n'es qu'un reflet de sa force
Et qu'un lierre grimpant sur sa puissante écorce,
Te gouverne à sa volonté.

De la paine au nuage et des cieux à la terre
Tout fléchit devant Lui ; son doigt autoritaire
Guide toute évolution.
La Science dans ses mains n'est qu'un jouet fragile,
Mais Il le fit pour vaincre en donnant cet argile
En sceptre à la Création.

* * *

Pareil à l'alycon, par un ciel de tempête,
Voyageant, loin du nid, sur l'orageuse crête,
Sur un écueil noirci des vents,
Tombe frappé soudain par la foudre abattue
Et roule avec le sable et l'épave battue
Par l'écume des flots mouvants ;

Tel voulant de plus près voir les saintes lumières,
S'élevant au-dessus des cimes coutumières
Dans un effort désespéré,
Le roi des airs, trop vieux, retombe, l'aile lasse,
En exhalant un cri sinistre dans l'espace,
Pour être à son tour dévoré,

Tels, sans doute portés par des espoirs sans nombre,
Au sein des cieux, hélas, un jour fatal et sombre,
Près du terme de leurs efforts,
Les pilotes hagards, l'oeil éperdu, livide,
Ont-ils dû tournoyer et sombrer dans le vide
Vers l'inconnu de lointains bords.

Ou bien, trop attirés par les plaines sans voiles,
A force de gravir les marches des étoiles
Dans leur sublime ascension,
Peut-être ont-ils connu le sort même des astres
Qui vont choir, glorieux de leurs brillants désastres,
Au seuil de la sainte Sion ?

* * *

Toi que l'on acclamait quand tu partis du Hâvre,
Où donc gît maintenant ton illustre cadavre,
O hardi conquérant de l'air,
Magnanime Oiseau Blanc ? Quels échos solitaires
Ont reçu vos adieux aux voûtes planétaires,
Brave Coli, fier Nungesser ?

C'est en vain qu'on fouilla les plaines vaporeuses,
Que, grâce à des Crésus aux âmes généreuses.
Nul lieu ne reste inexploré,
La Mort, sur son secret ne laissant d'espérance,
Plonge en un deuil commun l'Amérique et la France;
L'une a gémi, l'autre, pleuré.

Tout soldat doit mourir pour la cause qu'il aime.
Le laboureur attend la mort aux champs qu'il sème;
Et le poète, jusqu'au soir,
Et le savant penché sur le grave problème,
Tant qu'un rayon furtif ne luit sur leur front blême,
S'immoleront pour leur espoir.

Vous vouliez, ô héros, respirer plus à l'aise,
Dilater vos poumons plus loin que la falaise
La plus abrupte de nos mers,
Vivre pour conquérir les merveilles perdues,
Retrécir, en domptant ses vastes étendues,
Le domaine des flots amers.

O chevaliers couverts d'auréoles divines,
Tombés dans la splendeur des étoiles voisines
Pour que s'y rende l'homme, un jour,
Vos grands noms passeront aux lèvres de l'Histoire
Comme des demi-dieux dont on garde mémoire
Moins par fierté que par amour.

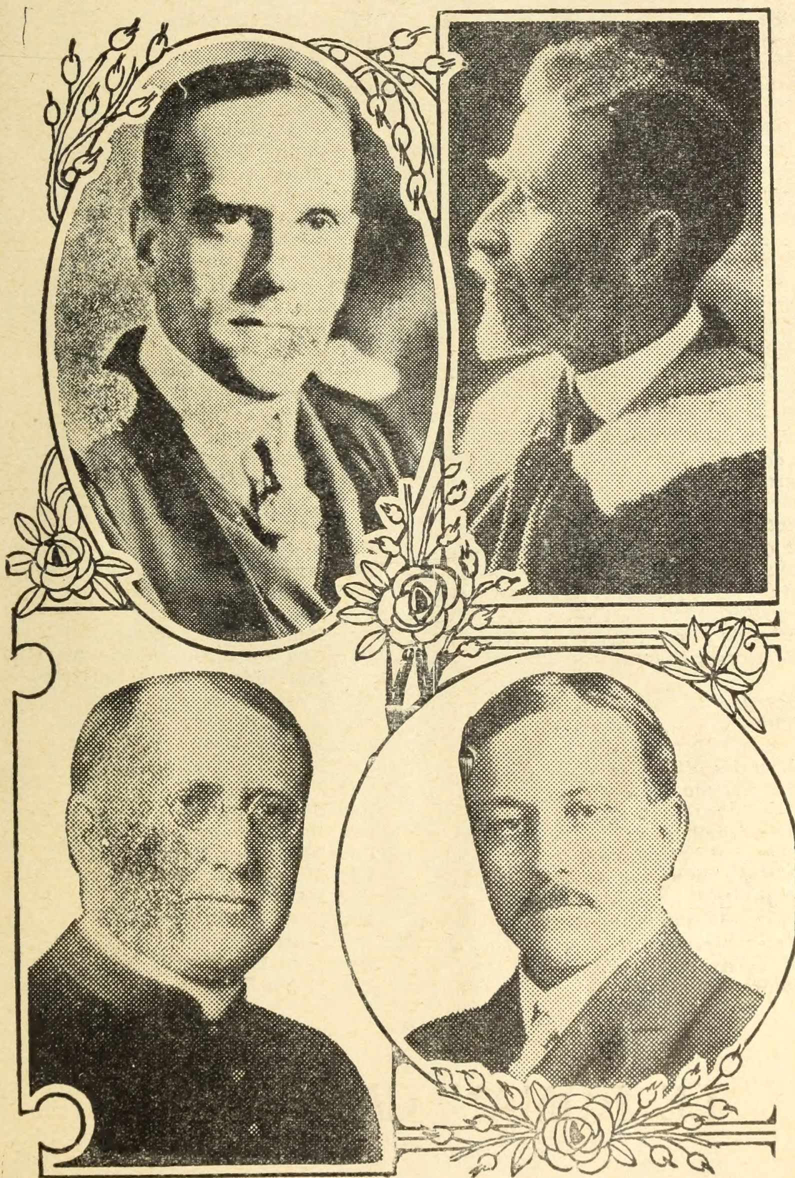
Salut, nobles héros, victimes de la Science,
Sublimes conquérants qui n'aviez pour conscience
Que le progrès de l'univers;
Salut, car dans vos coeurs vous portiez l'étincelle,
Le feu divin par qui le génie amoncelle
Plus de grandeur dans ses revers.

Salut, nul p[illegible] que vous ne brave et ne succombe.
Vos fleurs sont nos regrets, l'Inconnu, votre tombe,
Votre linceul, l'Immensité.
Quel bronze peut jamais monter jusqu'à vos trônes,
Quels piliers, soutenir vos brillantes couronnes?
La gloire et l'immortalité.

H.-Myriel GENDREAU

(Extrait de *La Belle au Bois Chantant*).

Membres de notre Comité final des Juges



M. l'honorable Athanase David, Ministre, Secrétaire Provincial,
M. Victor Morin, N.P., Ex-Président de l'Association des auteurs Canadiens,
M. Oswald Mayrand, Rédacteur en chef de "La Presse",
M. l'abbé Etienne Blanchard, vicaire de la paroisse St-Jacques de Montréal et Propagateur du bon parler français.

